

ENEL TISMAÉ

A woman in a white dress stands with her arms raised in a cityscape at sunset. The sun is low on the horizon, casting a warm glow over the buildings and water. The woman's arms are raised in a gesture of triumph or joy. The background shows a city skyline with various skyscrapers and a body of water in the foreground.

*Seconde  
Chance*



- [couverture](#)
- [Table des matières](#)
- [Chapitre 1](#)
- [Chapitre 2](#)
- [Chapitre 3](#)
- [Chapitre 4](#)
- [Chapitre 5](#)
- [Chapitre 6](#)
- [Chapitre 7](#)
- [Chapitre 8](#)
- [Chapitre 9](#)
- [Chapitre 10](#)
- [Chapitre 11](#)
- [Chapitre 12](#)
- [Chapitre 13](#)
- [Chapitre 14](#)
- [Chapitre 15](#)
- [Chapitre 16](#)
- [Chapitre 17](#)
- [Chapitre 18](#)
- [Chapitre 19](#)
- [Épilogue](#)

Seconde chance

-  
Du même auteur aux Éditions Sharon Kena

Rédemption partie 1 et 2

Enel Tismaé

Seconde chance



SHARON KENA  
ÉDITIONS



« Le Code de la propriété intellectuelle et artistique n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article L.122-5, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa 1er de l'article L. 122-4). « Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal. »

© 2018 Les Editions Sharon Kena

[www.leseditionssharonkena.com](http://www.leseditionssharonkena.com)

Le mot de la fin, ou du début en l'occurrence, ici, est souvent (toujours ?) réservé à l'auteur. Un auteur qui en général ne sait pas quoi dire. Du moins, c'est mon cas.

Je ne ferai pas original, je le crains, mais puisque j'ai l'occasion de m'exprimer, je la saisis.

Ce livre que vous vous apprêtez à découvrir traîne depuis des années dans un « tiroir ». Des années qu'il était oublié, perdu dans les méandres de mon disque dur, jusqu'à ce que je me décide à en faire quelque chose.

Quelque chose de bon ? Je vous laisserai répondre à cette question, car vous êtes, chers lecteurs, les meilleurs juges pour ça.

Mais Cyrielle, mon éditrice, y croit en tout cas, et donc moi aussi. Pour cette confiance renouvelée, merci.

Merci également à Audrey, ma correctrice, qui a sué sang et eau pour corriger mes boulettes et m'aider à faire de jolies phrases.

Merci à Élodie, celle qui me lit avant tous les autres. Tes encouragements et tes conseils me sont toujours précieux.

Et enfin, merci à vous. Oui, vous qui tenez ce livre entre vos mains. Un auteur écrit pour une seule raison : être lu. Et vous êtes de plus en plus nombreux chaque jour à me lire/me découvrir, alors merci.

J'espère que cette nouvelle aventure en compagnie de Cameron et Catherine vous comblera.

Bonne lecture.

# Table des matières

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

## Épilogue

# Chapitre 1

Cameron « Cam » Woodrof.

Rien qu'à entendre ce nom, toutes les demoiselles de Los Angeles tombaient en pâmoison. Un corps de rêve à la musculature parfaite, toujours tiré à quatre épingles, on aurait dit Cameron sorti tout droit d'un magazine. Grand blond aux yeux noisette et à la gueule d'ange, il avait fait de la séduction un art qu'il maîtrisait sur le bout des doigts.

Vous avez déjà dû le croiser en ville. Probablement en night-club : il y est connu comme le loup blanc. Cameron Woodrof rimait après tout avec soirées arrosées et débauche. Pour le plus grand malheur de ses proches.

À vingt-six ans, Cam était ce qu'on appelait un fils à papa. Il ne se refusait rien et vivait comme bon lui semblait.

Son paternel, Robert, n'en pouvait plus. Il commençait à prendre de l'âge et avait souhaité former Cameron pour qu'il reprenne les rênes de l'entreprise familiale. Sans succès, malheureusement. Cameron allait peut-être de pair avec fête, mais aussi, hélas, avec incompetence. Chose assez logique en y pensant.

Cam avait abandonné ses études universitaires, prétextant qu'un diplôme ne servait à rien quand on est enfant de milliardaire. Il était incapable de rester suffisamment longtemps sobre pour comprendre le fonctionnement de l'empire que ses parents avaient bâti à partir de rien. Mais Cameron s'en fichait, comme de tout, d'ailleurs.

— La vie est une fête, papa, avait-il répondu à son père un matin où il lui assenait, une fois de plus, une leçon de morale.

Et ce soir encore, Cam comptait suivre sa ligne de conduite.

Comme d'habitude, il but plus que de raison et s'amusa avec un nombre de filles incalculable. Elles savaient que ce n'était qu'un jeu pour lui, mais peu importait. Elles se vanteraient d'avoir flirté avec le beau Cameron le temps d'une soirée. Ou plus, pour les chanceuses qu'il ramènerait à la maison.

Pour ne pas déroger à ses règles, il enchaîna les verres, les variant pour le plaisir. Au moment de quitter le « Los Light Club », le vigile lui imposa un alcotest afin de vérifier s'il pouvait prendre le volant.

L'appareil indiqua un taux d'alcoolémie de deux grammes. L'agent de sécurité refusa donc de lui rendre ses clefs, mais Cameron, pas d'humeur, en décida autrement. Il glissa quelques gros billets dans la main du type et récupéra son bien.

Cameron se sentait bien, l'alcool brouillait un peu ses sens et ses réflexes, mais il s'estimait en état de conduire. Son corps était maintenant habitué à être noyé dans la boisson.

Il délaissa la rue engorgée du club, puis le quartier dont les artères étaient bondées, et fonça pour rentrer chez lui. Anesthésié par les cocktails, l'ivresse de la vitesse... il ne vit pas le break familial qui venait sur sa droite.

Le pire se produisit alors.

Il percuta de plein fouet le véhicule.

La dernière chose qu'il aperçut fut une petite fille hurlant dans la voiture, puis le trou noir. Jusqu'à son réveil à l'hôpital, trois jours plus tard.

\*\*\*

— Cameron, Cameron ! s'écria sa mère, Clarissa, en se jetant à son cou quand il papillonna des paupières. Mon fils, tu t'es réveillé.

Cela lui prit plusieurs minutes pour réussir à garder les yeux ouverts. La lumière vive des néons juste au-dessus de son lit lui agressait la rétine. Puis il avisa le décor et comprit où il se trouvait. Avant qu'il ne puisse poser la moindre question, il croisa le regard dur et froid de son père qui se tenait en retrait dans la chambre.

— Te souviens-tu de ce qu'il s'est passé ? questionna-t-il, la voix tranchante.

— Je... je conduisais... j'a... j'avais bu, et une voiture est sortie de nulle part, se rappela son fils, qui saisissait seulement ce qu'il était arrivé. Mon dieu, comment vont-ils ?

— Ils sont morts, annonça Robert sans ménagement.

Le visage de Cameron se décomposa. Pour la première fois de sa vie, il se mit à pleurer, happé par l'horreur qu'il avait infligée à cette famille. En signe de soutien, Clarissa resserra son étreinte autour du corps vulnérable de son enfant.

— Ravi de voir que cela te touche, cingla son géniteur.

— Comment peux-tu en douter ? hoqueta Cameron, qui avait du mal à réaliser ce qu'il avait fait. Je les ai tués. Ils sont morts par ma faute !

— Nous voilà d'accord au moins sur un point ! répondit Robert, la mâchoire serrée. Dieu doit toutefois penser que tu avais besoin d'une leçon et t'offre une chance de t'excuser pour ton imbécilité.

— Je ne comprends pas.

— Ton père a voulu te faire peur, mon chéri. Ils ne sont pas morts. Mais ça aurait pu être le cas. Il est temps que tu prennes ta vie en main, Cam. On ne veut plus te voir te faire du mal comme ça tous les soirs.

— Ils... ils sont en vie ? demanda Cameron, n'osant y croire.

— Oui, clama son père. Les parents ont été blessés à la tête, mais ils s'en sortiront sans séquelle. Leur fille de six ans n'aura sans doute pas cette chance, par contre. Un morceau de carrosserie lui a abîmé la moelle épinière. Cette gamine est en fauteuil roulant, peut-être pour le reste de ses jours, à cause de tes conneries !

Robert s'enfuit alors de la pièce, ne le supportant plus. S'il restait, il allait étrangler son fils pour savoir ce qui avait bien pu lui passer par la tête ce soir-là. Clarissa demeura auprès de Cameron, qui était effondré par ses actes. Désormais, quand il verrait un enfant, il se souviendrait qu'il en avait privé une de ses jambes. De sa vie de petite fille, tout simplement.

\*\*\*

Cameron quitta l'hôpital quatre jours plus tard avec une simple attelle au bras. Avant de sortir de l'établissement, il désira assumer ses actes et s'entretenir avec la famille qu'il avait détruite. À peine eut-il le pied dans la chambre de la fillette que la mère lui donna un coup qui aurait fait pâlir d'envie les plus grands boxeurs.

— Vous pouvez être fier de vous, Monsieur Woodrof ! Regardez ce que vous avez fait ! Regardez ! siffla-t-elle, folle de rage.

Il s'exécuta et ce qu'il vit le glaça d'effroi.

La gamine, qui se nommait Morgane, était immobilisée sur son lit par tout un mécanisme de sangles et de tiges en métal qui permettait de maintenir son dos en place afin de le préserver. Son visage de poupée était ravagé par les plaies ensanglantées et totalement déformé par le gonflement des hématomes.

Le teint livide, il posa son regard sur la femme. La gifle qu'elle lui avait administrée lui piquait encore la joue, pourtant il lui aurait presque demandé de lui en coller une autre tant il se sentait minable.

— Je suis désolé. Tellement désolé, bredouilla-t-il, la gorge serrée.

— Votre « désolé » ne lui rendra pas ses jambes, grogna le père qui se contenait difficilement pour ne pas le cogner lui aussi.

Ce fut trop pour Cam. Il courut hors de la chambre, parcourut le couloir le plus rapidement possible et poussa la porte qui indiquait les toilettes. Courbé en deux sur la cuvette, il vomit comme s'il cherchait à faire sortir le dégoût qu'il éprouvait pour lui-même.

Quand les spasmes se calmèrent, il se rinça la bouche, puis se passa un peu d'eau sur la figure avant de fixer son reflet dans le miroir au-dessus du lavabo. À quoi pensait-il, bon Dieu ! Il était complètement bourré au volant et s'en sortait indemne, avec juste une fracture et quelques contusions. Cette pauvre gosse... il avait brisé sa vie, alors qu'elle était si jeune et innocente... Quelle justice y avait-il là-dedans ?

\*\*\*

La justice le rattrapa justement peu après. Les proches de Morgane avaient bien évidemment porté plainte. Plainte qui se transforma en procès six semaines après le drame. La substitute en charge du dossier avait accéléré la procédure pour faire un exemple de ce fils à papa qui avait manqué de tuer une famille entière.

— Monsieur et Madame Simmons, comment va votre fille ? demanda-t-elle aux parents présents dans la salle.

— Elle va bien, merci. Elle se bat pour aller mieux. Elle a été opérée une première fois, pleura sa mère, debout, serrant contre elle une photo de son enfant. Les chirurgiens ont bon espoir. Elle pourra sûrement remarcher, avec beaucoup de travail.

— Vous m'en voyez ravie, lui répondit la magistrate avec un sourire chaleureux. On va faire vite afin que vous puissiez retourner auprès d'elle.

Les avocats de chaque parti ressemblèrent alors à des fauves lâchés sur une proie, chacun bataillant et argumentant de façon extrêmement convaincante, mais, malheureusement pour Cameron, les faits étaient contre lui. Il avait bu, pris le volant et causé un accident. Toute défense, même en béton armé, ne pourrait effacer ça.

Au bout d'une longue et éprouvante journée, la juge rendit son verdict.

— Monsieur Woodrof, vous avez été reconnu coupable de conduite en état d'ivresse et de mise en danger de la vie d'autrui. L'état vous condamne à neuf mois de prison, dont six avec sursis, ainsi qu'à cent cinquante mille dollars de dédommagement à la famille. Vous êtes dans l'obligation de suivre des stages de sensibilisation aux dangers de l'alcool, et votre permis est annulé, avec une interdiction de vous représenter à l'examen pendant deux ans, clama-t-elle en abattant son marteau.

Les flashes des journalistes retentirent alors de toutes parts, chacun souhaitant

saisir la réaction de Cameron en premier.

Abasourdi, il avait du mal à réaliser. Il n'en revenait pas. Il allait en prison ? Il n'avait pas sa place dans un tel endroit ! Il fallait qu'il paye, bien sûr... mais enfermé entre quatre murs, dépossédé de toute liberté ?

*Tu as bien privé une gamine de ses jambes,* lui répliqua sa conscience.

Cam ne moufta pas, tenta de garder son calme, redressa la tête et affronta les paparazzis avec ce qu'il lui restait de dignité, tandis que ses parents étaient en grande conversation avec leur avocat. La magistrate, devant le vacarme provoqué par les photographes, exigea qu'on évacue la salle. Le défenseur des Woodrof en profita pour s'avancer et demander un arrangement.

— Certainement pas ! déclama-t-elle. Mon verdict est prononcé. Il est irrévocable.

— Votre honneur, si vous permettez, intervint alors Robert Woodrof en se levant. J'aimerais vous expliquer moi-même de quoi il retourne.

— Faites donc, souffla-t-elle, lasse.

Cameron scruta son père, le cœur battant d'un fol espoir, et écouta attentivement ce qu'il racontait.

— Monsieur et Madame Simmons, j'ai conscience de l'horreur que vous vivez actuellement, et croyez bien que j'en suis profondément désolé. Mon fils a causé votre malheur, et je sais qu'il ne se pardonnera jamais pour ça.

À cet instant, tous se tournèrent vers Cameron. Bien que honteux, il décida de braver les regards noirs qu'on lui adressait. Il devait assumer ses erreurs jusqu'au bout.

— Cameron n'est pas un mauvais bougre. C'est juste un gamin qui fait trop la fête. J'aimerais, si vous êtes d'accord, proposer un arrangement qui, je pense, conviendra à tout le monde.

Les Simmons firent signe à Robert de continuer. Il exposa donc son plan pour sortir son héritier de cette impasse.

— Dans un premier temps, nous aimerions, ma femme et moi, prendre à notre charge tous les frais qui seront liés à l'accident. J'ai parfaitement conscience du montant exorbitant que le traitement médical de votre fille doit demander. Je pense qu'en ce moment vous devez vous concentrer sur autre chose que la facture. Ensuite, nous souhaiterions que votre fille soit transférée, dès que son état le permettra, dans une clinique privée de Los Angeles où elle bénéficiera des meilleurs soins et des meilleurs chirurgiens du pays. Vous avez dit qu'elle avait des chances de remarcher, multiplions-les pour que cela se produise vraiment.

Le couple, intrigué, le fixait, car proposition alléchante signifiait certainement retour d'ascenseur.

— Ça cache quoi, tout ça ? s'enquit alors l'époux.

— Je veux éviter la prison à mon fils. Je veux qu'il paye pour ce qu'il a fait, oui, mais pas en prison. On sait tous qu'un pénitencier n'est pas vraiment l'idéal pour remettre les gens sur le droit chemin. Madame la juge, reprit-il, serait-il possible que Cameron fasse quelque chose qui serve à la communauté, au lieu de passer son temps entre quatre murs ?

— Je comprends votre point de vue, marmonna-t-elle en le regardant par-dessus ses lunettes. Monsieur, Madame Simmons, êtes-vous opposés à ce que le jeune Woodrof ne fasse pas de prison ferme ?

— Votre honneur, mon frère a passé une année en cellule et, tout ce qui s'est passé, c'est qu'il était encore pire en sortant qu'en y entrant, répondit le père. J'aurais tendance à être du même avis que Monsieur Woodrof.

Il jeta un regard à sa femme, qui approuva d'un signe de tête.

— La prison ne sert à rien, mais il faut que le fils paye, oui.

— Bien, dans ce cas, clama alors la juge.

Elle demanda une interruption de la séance puis quitta la cour. Elle revint presque une heure plus tard avec un nouveau verdict.

— Cameron Woodrof, vous êtes condamné à dix-huit mois de prison avec sursis, assortis d'une peine de deux ans de mise à l'épreuve. Vous devrez vous soumettre à une prise de sang pour contrôle de votre alcoolémie toutes les

semaines, et vous serez dans l'obligation de suivre une formation professionnelle. Si, une seule fois, une seule, votre analyse de sang montre un taux d'alcool au-dessus de la limite autorisée, vous passerez le reste de votre peine dans le pénitencier de l'état. J'ajoute sept cent cinquante heures de service communautaire, que vous devrez exécuter dans un centre de rééducation pour les accidentés de la route, histoire que vous n'oubliez pas si facilement. Le dédommagement financier, l'annulation de votre permis et l'obligation de stage à la sensibilisation sur les dangers de l'alcool tiennent toujours, déclara-t-elle en abattant de nouveau son marteau.

— Merci, Madame la juge, souffla alors Robert. Y a-t-il obligation que la sentence soit exécutée ici à Los Angeles ? J'aimerais, si vous l'autorisez, que mon fils soit envoyé à Atlanta afin que le dépaysement l'aide à se reprendre en main.

— Au point où on en est ! Accordé !

Les Woodrof sortirent de la salle non sans avoir remercié la famille de la fillette pour leur intervention. Cameron en profita pour réitérer ses excuses les plus sincères, et tous rentrèrent à la villa.

Cameron était soulagé. Il pensait que le pire se trouvait derrière lui, mais son père n'avait pas dit son dernier mot. Quand ils furent arrivés chez eux, Robert monta dans la chambre de son héritier et commença à jeter dans un grand sac de voyage tous les vêtements qu'il dénichait.

— Papa, qu'est-ce que tu fais ? s'exclama Cameron.

— Je l'ai dit au juge : tu pars vivre à Atlanta.

— Quoi ? Mais non, papa. Pourquoi ? Je vais faire ma peine ici, et je m'en sortirai, je te le promets.

Son paternel laissa alors tomber la préparation de la valise et s'avança vers son fils, menaçant. Il lui adressa un regard froid avant de lui coller une baffe qui l'envoya au sol.

— Ne me cherche pas trop, Cameron ! siffla-t-il. Cela fait trop d'années maintenant que ta mère et moi fermons les yeux sur ton comportement. Tu déshonores chaque jour un peu plus la famille et le nom que tu portes ! Tu as

vingt-six ans, mais tu n'as pas l'air de t'en rendre compte. Alors, pour une fois, tu vas obéir et la fermer ! Tu vas à Atlanta chez ta tante Ellen, que ça te plaise ou non ! Je vais demander à ce qu'on prépare le jet.

Cameron resta par terre, même après le départ de son géniteur. C'était la première fois qu'il levait la main sur lui. Les larmes aux yeux, Cam se releva, plus abasourdi par la gifle que par le procès d'aujourd'hui. Le fait que Robert le frappe signifiait beaucoup. Le déshonneur, le dégoût et la colère envahirent le jeune homme, le fauchant comme une vague. Son père avait raison, il était temps pour lui de se réveiller !

Il termina ses bagages, vérifia qu'il n'avait rien oublié d'essentiel, puis descendit auprès de ses parents pour les saluer avant de s'en aller.

Sa mère éclata en sanglots quand elle le serra contre elle, lui faisant promettre de ne plus faire de bêtises, avant de l'embrasser sur les deux joues. Cameron hésita devant son père. Il avait tellement honte qu'il n'osait même pas le regarder pour affronter sa déception. Robert effectua le premier pas et l'étreignit de toutes ses forces.

— Je t'aime, j'espère que tu le sais.

— Je sais, papa.

Après une ultime embrassade, Cameron fut accompagné jusqu'à la limousine qui attendait dans l'allée. Robert claqua la portière, tandis que Clarissa pleurait de voir son fils partir au loin. Mais c'était pour son bien, pour leur bien à tous. Pour qu'il change de vie et se reprenne enfin en main. Il en allait de l'honneur du nom Woodrof.

## Chapitre 2

Cameron quitta Los Angeles ce soir-là, bien déterminé à changer de vie et à se racheter une conduite aux yeux du monde, mais surtout à ceux de ses parents.

Quand le jet atterrit enfin à Atlanta, le jeune homme était nerveux. Il n'avait pas visité cette ville depuis bien longtemps, et revoir « tata » Ellen ne lui plaisait pas.

La jeune sœur de sa mère avait la quarantaine bien tassée et s'avérait être un vrai tyran en escarpins haute couture. Il se souvint que, petit garçon, il aimait se raconter des histoires où Ellen transperçait le cœur des dragons et autres créatures rien qu'avec ses douze centimètres de talons aiguille. Ce temps-là lui manquait.

L'avion s'immobilisa complètement, le personnel de bord ouvrit les portes, et Cam n'eut d'autre choix que de descendre de l'appareil. Il récupéra ses maigres bagages, passa une main dans ses cheveux blonds désordonnés et souffla pour se donner du courage. Sa tante le terrifiait toujours un peu, même à son âge. Il perçut sa chevelure flamboyante dès qu'il posa le pied sur le tarmac.

— Cameron ! s'exclama-t-elle en le rejoignant. Comme je suis heureuse de te revoir !

Ellen le serra contre elle, et le jeune homme se détendit enfin. Elle savait ce qu'il avait fait et ne semblait pas lui en vouloir. Avoir peur d'elle était donc illogique.

— Même si j'aurais préféré que ce soit dans des circonstances bien différentes, ajouta-t-elle avec un regard triste et soucieux.

Cameron marmonna quelque chose entre ses dents avant d'agripper ses valises et la suivre dans l'aéroport.

Très vite, ses mauvaises habitudes eurent raison de lui. Quand il vit un groupe de jeunes femmes approcher, il leur fit son plus beau sourire, s'appêtant à les charmer. Elles arrivèrent à sa hauteur, mais, à sa plus grande surprise, il eut juste droit à un rictus poli avant qu'elles ne pressent le pas pour s'éloigner de lui.

— Faudra t’y faire, ricana Ellen, qui n’avait rien manqué de la scène. C’est Atlanta, ici, pas Los Angeles. Toutes les demoiselles ne vont pas tomber comme des mouches à tes pieds. Je suis sûre qu’on ne te reconnaîtra même pas si tu ne donnes pas ton nom.

— Comment c’est possible ? murmura Cameron, qui n’en revenait toujours pas.

— Je te l’ai dit, tu n’es plus à Los Angeles. Ici, tu ne fais pas la une des magazines, alors range ce sourire Colgate et avance, tu veux ?!

Cameron reprit son chemin et aida sa tante à déposer les sacs dans le coffre de la limousine. Ils s’y engouffrèrent tous les deux, et Ellen en profita pour lui énumérer les règles de sa nouvelle vie.

— Comme convenu avec le juge, je t’ai trouvé un job. Tu as une place d’assistant au Daily News, le journal que je dirige. Tu aideras ma meilleure journaliste, elle te formera au métier en même temps.

— Mais je n’ai jamais dit que je voulais devenir journaliste, moi ! clama Cameron, outré de ne pas avoir son mot à dire.

— Écoute, gamin, je ne suis pas ta mère, OK ? Tu vas faire ce que je te dis, et sans moufter, parce que sinon tu sais ce qu’il t’attend, n’est-ce pas ?

Le visage lumineux d’Ellen s’était totalement fermé en l’espace d’une seule seconde. Ses yeux vert bouteille s’étaient assombris sous l’effet de l’agacement.

Pendant un instant, Cameron se revit enfant. Il comprenait parfaitement bien pourquoi il avait si peur d’elle quand il était gosse.

— Je ne pense pas qu’un séjour par la case prison te tente plus que ça. Et comment peux-tu savoir que ça ne te plaît pas, d’abord ? Tu n’as jamais rien fait de ta vie à part te saouler ! Tu vas essayer, et, quand tu rentreras à Los Angeles, tu feras ce que tu veux. En attendant, tu es sous ma responsabilité. Ma ville, ma maison, mes règles. Suis-je claire ?

— Comme le cristal des verres que j’utilise pour me saouler ! répliqua-t-il en lui lançant une œillade noire.

— J'ai également trouvé une organisation qui voulait bien te prendre pour que tu fasses tes heures de travail communautaire. Tu y passeras tous les jours après ta journée au journal, de 18h30 à 21h, et tous les samedis, jusqu'à ce que tu te sois acquitté aux yeux de la justice.

— Je vois que tu as tout préparé ! siffla Cameron, agacé de ne rien contrôler.

— Plus que ce que tu crois, répondit sa tante sur le même ton. Les sorties, tu oublies. Tu as peut-être vingt-six ans, mais, tant que tu te conduiras comme un gamin, je te traiterai comme tel, alors plus de sortie jusqu'à nouvel ordre. Je veux savoir où tu te trouves en permanence. Quand tu seras prêt à faire des efforts, eh bien, j'en ferai aussi de mon côté pour te rendre la vie plus facile. Mais au premier écart, tu le payeras très cher, je te préviens.

Cameron se mit à déglutir péniblement devant le regard menaçant de sa tante. Son souvenir d'elle était toujours aussi fidèle à la réalité : un vrai tyran !

Ellen lui fit visiter sa demeure et lui montra sa chambre. Cameron défit ses bagages et s'écroula sur son matelas, mort de fatigue malgré le fait qu'il avait passé une partie de la journée dans l'avion. Il s'endormit tout habillé sans même s'en rendre compte.

Ellen, inquiète de ne pas le voir descendre pour le dîner, monta vérifier que tout allait bien et eut un sourire tendre quand elle l'aperçut sur le lit. Elle se saisit d'un plaid, recouvrit le corps de son neveu et lui caressa les cheveux avant de partir.

Elle avait toujours beaucoup aimé Cameron. Quand il était petit, elle lui donnait en cachette les sucreries que sa mère lui défendait, mais il ne s'en rappelait sans doute pas, ça remontait à tellement loin.

Elle l'avait regardé sombrer petit à petit, mais n'avait pas pu agir, sa sœur refusant obstinément d'ouvrir les yeux. Il avait fallu cet accident tragique pour qu'enfin les Woodrof prennent les choses en mains. Ellen était heureuse de l'accueillir dans cette grande maison vide. Depuis que son époux l'avait quittée, elle vivait seule, et la solitude lui pesait un peu plus chaque jour.

Ravie d'avoir un peu de compagnie, Ellen devrait sans doute taire ses sentiments afin que Cameron ne profite pas d'elle comme il l'avait fait avec ses parents. Tout le monde voyait Ellen comme un tyran, cela la peinait beaucoup.

C'était juste une femme qui, blessée trop souvent, avait appris que, pour survivre, il lui fallait attaquer la première. Elle se cachait derrière sa carapace dure et froide, que seule Catherine avait su percer. Ellen l'avait recueillie comme sa propre enfant il y a presque dix ans maintenant.

Encore ado à l'époque, Catherine était venue frapper à la porte de son bureau, un matin, en lui demandant un stage. Ellen le lui avait d'abord refusé, lui expliquant qu'à quinze ans elle n'avait pas l'âge pour cet emploi, mais elle avait perçu une telle douleur dans les yeux de Catherine qu'elle avait changé d'avis. Elle l'avait prise sous son aile et, au fur et à mesure, la gamine était devenue une vraie journaliste qui avait gravi les échelons.

Catherine avait un lourd passé. Sa mère était morte en lui donnant naissance, et son père l'avait abandonnée, anéanti par le décès de son épouse, quand elle avait pu se débrouiller seule. Ellen avait été sa bouée de sauvetage.

C'est sans doute pour ça qu'Ellen confiait son neveu aux bons soins de Catherine. Elle la connaissait par cœur. Catherine exérait tout ce que représentaient Cameron et Los Angeles. Le bling-bling, les paparazzis, les filles à outrance... ça lui filait carrément des boutons !

Ellen savait qu'elle ne se laisserait pas charmer et ferait tout son possible pour apprendre son métier à cette tête de pioche de Cameron.

Catherine avait un caractère fort, sûrement pour compenser sa petite taille. Au Daily News, elle était respectée de tous. Malgré ses vingt-cinq bougies, son autorité n'était jamais remise en cause. Ellen avait vraiment choisi la bonne personne.

Le lendemain matin, six heures, Ellen était déjà tirée à quatre épingles, ses cheveux roux dominés dans un chignon strict mais aussi sensuel, son corps moulé dans un tailleur jupe noir assorti à un chemisier vert qui permettait à ses yeux de ressortir. Elle appliqua un peu de rouge sur ses lèvres, ajusta son sautoir, replaça une mèche rebelle derrière son oreille. La voilà prête. En revanche, ce n'était pas le cas de tout le monde.

Elle pénétra dans la chambre de son neveu, toujours dans la même position que la veille au soir. Un sourire diabolique fendit sa figure avant qu'elle n'ouvre en grand rideaux et fenêtres.

Cameron se réveilla d'un bond, la tête enfarinée, pas habitué à se lever si tôt. C'était même normalement l'heure à laquelle il se couchait, à dire vrai !

— Debout, Cameron ! clama Ellen. Ton premier jour au journal t'attend.

— Mais il est 6h du mat', râla Cameron en se recouchant.

— Et ? Catherine commence à 8h30, donc toi aussi. Le temps que tu arrives à te lever et à te doucher, je suis sûre que ce sera l'heure de partir. Maintenant, on se bouge avant que je m'énerve.

— Et tu comptes faire quoi ? ricana Cameron sous sa couette. Me virer du lit, peut-être ?

— Et pourquoi pas, tiens !

Ellen tira les couvertures et les draps puis joua des muscles pour basculer le matelas par terre. Cameron se retrouva à goûter la moquette du sol. Il releva vers sa tante un visage où se mêlaient incrédulité et colère.

— Je te l'ai dit : tu réagis comme un gosse, je te traite comme un gosse ! Je t'attends dans la cuisine.

Ellen quitta ensuite la chambre et laissa son neveu se réveiller complètement. Une demi-heure plus tard, Cameron descendit la rejoindre, douché et habillé. Pour son premier jour au travail, il arborait un costume bleu foncé et une chemise blanche. Il n'avait, en revanche, pas jugé utile de porter une cravate. Ses cheveux blonds étaient toujours en bataille, mais, en plissant les yeux pour mieux voir, Ellen se rendit compte qu'ils étaient mouillés. Du gel, peut-être ? Elle faillit demander à son neveu pourquoi il perdait du temps à se coiffer de cette manière alors qu'il se levait déjà avec cette tête. Il n'avait pas besoin de toucher à sa tignasse pour être prêt ! Elle sentit depuis le milieu de la pièce l'after-shave qu'il avait utilisé.

— Tu es très élégant, Cameron, le félicita-t-elle en lui servant une tasse de café.

— Faut que je fasse bonne impression sur... Catherine, c'est ça ? s'enquit-il en lui adressant son sourire en coin.

Ellen rit dans sa barbe. Elle avait décidément eu une idée de génie en confiant cette mission à Catherine. S'il croyait la charmer avec sa gueule d'ange, il allait être vite déçu.

Vingt minutes plus tard, ils partirent tous deux pour le journal. Ellen avait pris soin de lui expliquer son fonctionnement, lui avait parlé de tous les postes et de chaque personne qui les occupait. Elle n'était pas sûre qu'il ait tout retenu, mais il aurait au moins les bases pour comprendre ce nouveau monde qui s'ouvrait à lui.

— Oh et, au fait, lança-t-elle en franchissant les portes du Daily News, oublie ton nom ! Tu vas devoir apprendre à te débrouiller sans que le patronyme des Woodrof ne t'aide.

— Et je m'appelle comment, chère tantine ? questionna-t-il, arrogant.

— Justin Mercer. Tu es mon neveu, qui vient passer un an avec moi suite au voyage à l'étranger de ses parents chercheurs. Même Catherine n'est pas au courant, alors ne fais rien qui puisse te trahir.

— Je sens que ça va me plaire, ce petit jeu, ricana-t-il.

— Oh, mais j'en suis sûre, moi ! Tu vas voir ce que c'est, la vie, quand on ne s'appelle pas Woodrof ! En attendant, va te présenter à la jolie blonde là-bas, c'est Catherine. Et prends ça, ça te mettra dans ses bonnes grâces, lui dit sa tante en lui confiant un gobelet de café.

Cameron balaya la pièce des yeux, et il l'aperçut enfin. Une petite blonde, en tailleur noir, penchée sur un bureau, ce qui donnait une vue parfaite sur son cu...

— Hey ! s'exclama Cameron, qui venait de recevoir une claque derrière la tête.

— Défense de mater les fesses de mes employées !

Puis Ellen tourna les talons et monta dans son bureau, qui surplombait la salle de rédaction. De là-haut, elle pourrait assister au spectacle. Elle avait hâte de voir comment il se comporterait avec Catherine.

Cameron, justement, s'avavançait, l'air sûr de lui, vers la jolie blondinette qui ne

l'avait toujours pas remarqué. Quand il fut à sa hauteur, il toussa légèrement pour lui signifier sa présence. Catherine se retourna, lui jeta un coup d'œil sans intérêt, puis reprit sa conversation.

— Heu... excuse-moi, insista-t-il. Ma tante m'a dit qu'on devrait bosser ensemble.

Catherine se releva alors et lui fit face. Elle le détailla de haut en bas en lui lançant un regard perçant qui lui procura la désagréable impression d'être un misérable insecte sur la route de Sa Majesté.

Mal à l'aise, il se gratta la gorge à nouveau, voulut se passer une main dans les cheveux – un tic dès qu'il était nerveux – et constata qu'il tenait toujours le gobelet. Il lui tendit la boisson tout en lui souriant. Catherine porta le breuvage à ses lèvres avant d'afficher une mine dégoûtée.

— Premièrement, nous n'avons pas élevé les cochons ensemble, donc tu ne me tutoies pas. Deuxièmement, on ne bosse pas ensemble, *tu bosses pour moi*, nuance. Troisièmement, ce café est froid, ce qui veut dire qu'il est infect.

Cameron la regarda, hébété. Jamais une femme n'avait osé lui parler comme ça. Il resta figé sur place comme un imbécile, la timbale de café que Catherine lui avait rendu entre les doigts.

— Bon alors, tu bouges ? T'attends quoi, au juste ? s'exclama Catherine en le scrutant.

— Je... je...

— Tu quoi ? Tu vas y arriver ou tu veux un coup de main ?

Cameron ouvrit grand la bouche, incrédule. Dans quel univers était-il tombé ? Depuis quand les nanas lui adressaient-elles la parole sur ce ton ? C'était totalement surréaliste !

Décidant d'éclaircir la situation, il se reprit et dévisagea son interlocutrice. Elle était petite. Lui mesurait un mètre quatre-vingt et elle lui arrivait tout juste à l'épaule. Et encore, elle avait bien dix centimètres de talons, avisa-t-il après un coup d'œil à ses escarpins vernis.

Elle était donc petite et plutôt mince. Pulpeuse était même le terme qui lui conviendrait le mieux. Contrairement à toutes ses ex, Catherine avait des formes bien dessinées. Des seins magnifiques, des hanches un peu rondes et des fesses à se damner, il en avait eu un très bel aperçu un peu plus tôt. Son visage aussi était beau. Des traits fins et délicats, des lèvres pleines qui appelaient les baisers, et des yeux verts comme il n'en avait jamais vus. Ses cheveux blonds étaient coupés au carré et...

— Tu veux ma photo ? lui demanda-t-elle soudain, le sortant de son examen approfondi.

Cameron la fixa de nouveau et, cette fois, il ne put manquer la moue dédaigneuse que Catherine affichait. Avec un simple regard, elle lui fit comprendre combien elle le trouvait insignifiant. Et cela le mit hors de lui. Sans savoir ce qui lui prenait, Cameron déversa le café sur la tête de Catherine avec un air diabolique.

— D'un, Mademoiselle la Pimbêche, je te tutoie si je veux, vu qu'on a le même âge. De deux, je ne bosse pas pour toi, mais *avec* toi. De trois, à l'avenir, si ton café est infect, tu iras te le chercher toute seule et, enfin, moi, c'est Justin. Ravi de faire ta connaissance, je sens qu'on va très bien s'entendre tous les deux.

Après un baisemain, il s'enfuit loin de cette folle furieuse.

Catherine, figée, n'avait toujours pas réagi à l'audace de Cameron. Toute la salle de rédaction retenait son souffle, guettant avec appréhension sa réaction. Elle eut un petit rictus en coin avant de lever les yeux vers Ellen. Celle-ci n'avait, bien entendu, pas manqué une miette de leur échange. Ellen rendit son sourire à Catherine, et celle-ci bougea enfin.

— Alors, quoi ? aboya-t-elle à l'attention des journalistes. Au boulot, magnez-vous !

Elle passa ensuite par son bureau et y prit sa tenue de rechange avant de s'enfermer dans les toilettes pour tenter de se nettoyer un peu. Quand ce fut fait, elle en sortit toute pimpante et eut la désagréable surprise, en retournant à son poste, d'y trouver le bellâtre blond.

— Je... je suis désolé, OK, affirma-t-il, les paumes levées, quand il la vit arriver vers lui.

— Mais y a pas de quoi, voyons, se courrouça-t-elle, les lèvres pincées. J'ai très bien compris le message.

— Cam... Justin Mercer, se reprit-il en tendant la main vers Catherine.

— Catherine Armand, se présenta-t-elle en lui broyant les phalanges, et je vais t'en faire baver.

Elle avait dit tout ça d'une voix si douce, le ton contrastant totalement avec les paroles, que Cameron crut avoir rêvé. Mais Catherine lui prouva durant le reste de la journée que tout était bien réel.

Il partit du journal à 18h et se rendit au centre pour les personnes victimes d'accident de la route. On lui expliqua le travail qui y était effectué et ce qu'on attendait de lui. Dans un premier temps, il assisterait les kinés en aidant les malades à marcher ou simplement en préparant les infrastructures pour les séances de rééducation.

Quand il quitta l'établissement à 21h15, Cameron était complètement épuisé, encore une fois. Il fut donc bien heureux de voir la limousine garée devant. Ellen se trouvait à l'intérieur. Sur la route qui menait au manoir, tous deux parlèrent du premier jour de labeur de Cameron. Jour qui avait été riche en émotions !

De retour à la maison, la gouvernante les informa que le dîner était prêt à être servi, mais Cameron n'avait pas vraiment faim pour l'instant.

Il fit un détour par sa chambre pour se changer et décida de jogger. Il avait besoin de se défouler, de repousser ses pulsions qui l'encourageaient à se servir un verre. Il savait qu'il devrait se battre pour s'en sortir, il n'avait pas pensé qu'il lui faudrait le faire contre lui-même. Son corps réclamait de l'alcool. Et plus jamais Cameron ne goûterait à ce breuvage maudit.

Déterminé, il courut jusqu'à l'épuisement avant de se jeter sous la douche, puis dans son lit, sans même passer par la cuisine avaler un morceau.

Ellen, pendant ce temps, eut une longue conversation téléphonique avec les Woodrof. Elle leur confia que, pour le moment, tout allait bien. Clarissa et Roberts furent soulagés de l'entendre, car eux, à Los Angeles, en bavaient encore. Les journalistes avaient appris le départ de Cameron et hurlaient au scandale.

Officiellement, parce que la fortune de ses parents l'avait aidé à s'en sortir. Officieusement, parce qu'ils ne pourraient plus couvrir toutes les beuveries de Cameron et qu'ils allaient donc perdre beaucoup d'argent.

\*\*\*

Trois jours plus tard, Cameron eut sa première journée de repos. Alors qu'il pensait pouvoir enfin dormir jusqu'à pas d'heure, il comprit vite qu'Ellen avait d'autres plans. À 10h tapante, elle entra en fanfare dans sa chambre.

— Debout, Cameron, il est l'heure !

— L'heure pour quoi ? grogna-t-il en se cachant sous un oreiller pour masquer la lumière aveuglante qui passait maintenant au travers des fenêtres ouvertes.

— Mais pour t'apprendre la vie, bien sûr !

Lui apprendre la vie ? Qu'est-ce que c'était encore que cette absurdité qu'elle avait inventée ?

Quand il se décida enfin à émerger de sous son coussin pour le lui demander, Cameron trouva la pièce vide... et tout un tas de produits ménagers disposés bien en vue !

Ellen plaisantait, n'est-ce pas ? Avec un œil horrifié, il fixa le seau, le balai, les gants en latex... Non, non, non ! Un Woodrof ne briqueait pas les vitres et astiquait encore moins les sols ! Il voulait bien changer de vie et faire des efforts pour se reprendre en main, mais il y avait des limites !

Sous la colère, il se leva d'un bond de son lit, passa un tee-shirt et un bas de jogging et descendit à la cuisine dire à sa tante ce qu'il pensait de cette idée saugrenue.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? s'exclama-t-il en se postant face à Ellen.

— Quoi donc ? s'enquit-elle innocemment.

— Tout cet attirail sur mon bureau.

— Oh, ça, c'est pour que tu fasses ton ménage. Ça fait presque une semaine que tu es là, il est temps de nettoyer tes appartements.

— N'avons-nous pas des domestiques pour ça ?

— Erreur, *j'ai* des domestiques. Des gens que je respecte et que je ne traite pas comme mes boniches.

— C'est pourtant ce qu'ils sont !

C'est alors qu'il entendit un cri choqué sur sa droite. Il ne l'avait pas remarquée avant, mais une femme était en train de lustrer l'argenterie. Celle-ci lui adressa une œillade noire qui fit se ratatiner Cameron sur place. Il avisa ensuite sa tante, qui l'observait avec une moue satisfaite.

— C'est à cause de ce genre de réflexion que tu passeras tous tes jours de congé à apprendre ce qu'est la vie « de monsieur tout le monde ». Penses-tu que tes chaussettes malodorantes passent seules du sol de ta chambre à la buanderie ? Ou encore que les petits plats que tu dégustes se préparent d'un claquement de doigts ? Tu dois apprendre à respecter les gens qui te servent. Ce n'est pas parce que tu es un Woodrof que tu es meilleur qu'eux, cher neveu !

Cameron fut tenté pendant une seconde de lui répliquer que si, mais se ravisa. La servante, qui briquait désormais un énorme couteau, le fusillait toujours d'un regard assassin. Mieux valait qu'il la ferme.

— Il est temps de t'apprendre l'humilité, Cam, et de te faire descendre de ton piédestal. De toute façon, tu n'as pas le choix : les domestiques refusent d'avoir affaire à toi. Tant que tu ne respecteras pas un peu plus leur travail, tu devras te débrouiller seul.

— Mais je respecte leur travail ! riposta-t-il.

— Vraiment ? l'interrogea sa tante en haussant un sourcil parfaitement épilé. C'est pour ça que tu te retrouves incapable de mettre tes vêtements sales dans un panier et que tu les abandonnes sur le sol, transformant ta chambre en porcherie ? Ou encore que tu laisses tes assiettes et couverts sur la table après ton repas ? Les déposer dans l'évier ou le lave-vaisselle est trop compliqué pour

toi ?

— Bon, d'accord, c'est vrai, j'abuse sur certaines choses, reconnut-il, contrit. Mais il suffisait de me le dire !

— Te le dire ? C'est une question de bon sens, Cameron ! Ta mère t'a mieux élevé que ça, je le sais ! De toute façon, le problème est réglé, tu t'occuperas de tout pendant ton congé. Voici ta liste de corvées pour la journée.

D'une main manucurée, elle récupéra un papier posé près de sa tasse de café et le lui tendit. Cameron le parcourut avec inquiétude :

- Changer les draps de ton lit
- Nettoyer les vitres
- S'occuper du linge, faire le tri entre le propre et le sale
- Passer le balai et la serpillère dans ta chambre
- Nettoyer la salle de bain et les...

— WC ?! C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? Tu ne peux pas me faire ça, ma mère ne sera jamais...

— Tes parents sont parfaitement au courant. Mieux, ils approuvent pleinement, le coupa Ellen avec un rictus moqueur. Et, à la fin de la journée, quand tu auras terminé, nous irons faire quelques courses au supermarché.

— Le supermarché ? s'insurgea-t-il en s'étranglant presque d'effroi.

Lui, Cameron Woodrof, allait pousser un caddie à commissions comme le petit peuple ? Atterré, il resta figé, incapable de bouger tant le choc étant grand. C'était un véritable cauchemar ! Pour Ellen et la servante, qui jubilait, c'était un véritable plaisir que de le torturer de la sorte, en revanche !

Il froissa d'un geste rageur la liste dans son poing et gagna en trombe l'étage, la colère ayant remplacé l'horreur. Il allait leur montrer de quoi il était capable ! Elles ne riraient plus autant après !

Il se posta devant son bureau envahi par les produits ménagers et les observa tous afin de comprendre à quoi ils servaient. Quand ce fut fait, il avisa l'état de ses appartements... et eut un frisson d'épouvante. Une montagne de fringues traînait dans un coin. Sa poubelle débordait. Des habits sales étaient éparpillés

un peu partout. De la vaisselle usagée également. Sans parler des emballages vides, qui recouvraient le sol.

C'est lui qui allait devoir nettoyer tout ce bordel ?

Le plus drôle, c'est que, jusqu'à maintenant, il n'avait pas conscience que la pièce était si crade. Il soupira en comprenant qu'il avait simplement attendu que quelqu'un s'affaire... Il méritait le traitement infligé par sa tante, en fin de compte.

Décidé à prouver sa bonne volonté, il se mit à l'œuvre. Il récupéra dans la salle de bain un panier et se consacra au tri des vêtements. La corbeille déborda bien trop vite à son goût. Il rangea ensuite ce qui était propre dans son armoire. Il y voyait déjà plus clair. Il reprit sa liste de corvées qu'il avait jetée sur son lit, barra la ligne qui concernait son linge et s'occupa du reste.

Quatre heures plus tard, il avait terminé. Sa chambre étincelait – enfin, selon lui – et une certaine fierté l'envahissait. C'était lui qui avait rendu ses appartements aussi immaculés. Et il était épuisé !

Comment les domestiques pouvaient-ils faire ça toute la journée et recommencer le lendemain sans jamais broncher ? Il en venait à les admirer. Il avait rarement été aussi fatigué et en nage de sa vie !

Quatre heures de ménage intensif valaient toutes les séances de sport du monde !

Et il devait encore faire des courses avec sa tante, songea-t-il en grimaçant.

— Courage, Cameron, se dit-il en se fixant dans le miroir, si tu as pu survivre au nettoyage de la salle de bain et des WC, tu survivras aux rayons d'un supermarché !

## Chapitre 3

Cela faisait maintenant un mois que Cameron était arrivé à Atlanta. Un mois qu'il vivait sous le règne tyrannique de Catherine et qu'elle lui assignait toutes les basses besognes imaginables.

La dernière en date ? Elle lui avait demandé d'aller chercher son déjeuner. Il l'avait, dans un premier temps, envoyé paître en lui expliquant qu'il n'était pas à son service, avant de finir par céder.

Quand il était revenu avec le repas, elle était tranquillement en train de déguster une salade composée et avait refile sa commande à un des stagiaires. Cameron en était resté bouche bée. Non seulement elle l'utilisait plus que nécessaire, mais en plus elle se servait de lui pour satisfaire son équipe ! Il l'aurait sûrement étranglée s'il ne s'était pas maîtrisé ! Le pire dans tout ça, c'est que plus elle était mesquine et tyrannique, plus il la trouvait sexy.

Il s'était surpris à apprécier ses formes, parfaitement moulées dans son tailleur jupe. Ellen l'avait mis en garde contre Catherine, mais il s'en fichait. Il avait décidé de profiter de la vie et de la croquer par les deux bouts.

Son accident lui avait appris qu'elle était précieuse. Il devait aussi ce revirement à une rencontre au centre où il travaillait. Une jeune femme, Nora, était clouée à vie dans un fauteuil roulant, heurtée sur un passage piéton alors qu'elle traversait. Le conducteur avait pris la fuite et n'avait jamais été retrouvé. Elle avait su le toucher et le bouleverser plus que les autres patients.

Il avait eu d'ailleurs beaucoup de mal à s'occuper d'elle, car, bien sûr, la directrice la lui avait assignée. Quoi de mieux qu'une victime d'un chauffard pour lui rappeler ce qu'il avait infligé à Morgane ? Cam devait faire des choses simples avec Nora, comme l'assister dans ses étirements ou la soutenir quand elle nageait dans la piscine.

Puis, un jour, tout avait changé entre eux.

— C'est donc ici que vous vous cachez, Cameron Woodrof, lui avait-elle dit avec un sourire en coin.

Sous le choc, Cameron avait failli la lâcher. Il l'avait rattrapée de justesse, lui évitant une chute qui aurait pu gravement la blesser.

— Si j'avais su, avait-elle bougonné, j'aurais attendu d'être assise pour t'annoncer que j'étais au courant.

— Comment ? s'était-il enquis, toujours incrédule, en l'aidant à s'installer dans son siège.

— Quand on est en fauteuil, les journées peuvent être longues, il faut bien s'occuper. Lire la presse people fait partie de mes occupations.

Cameron s'était figé à l'idée d'avoir été démasqué, mais aussi parce qu'il avait honte de tout ce qu'elle avait certainement lu sur lui.

— Je me disais bien que ton visage ne m'était pas inconnu, et puis tout s'est mis en place l'autre nuit, quand j'ai vu un flash info sur Woodrof Industries. J'ai alors réalisé que celui qui m'aidait presque tous les jours avait, lui aussi, failli tuer quelqu'un avec sa voiture.

Cameron s'était senti pâlir encore un peu plus, alors que Nora souriait de toutes ses dents devant l'effet qu'elle avait produit.

— Du calme, Cameron, je plaisante. Toi, au moins, tu essayes de te racheter. C'est tout à ton honneur.

— Va dire ça à la famille de cette gosse, je suis sûr qu'ils seront d'accord avec toi.

Nora s'était approchée et lui avait fait face, le visage un peu plus dur qu'à l'ordinaire.

— Tu as eu des nouvelles ?

— Très peu, par mes parents. Par avocats interposés, en fait. La famille refuse d'en dire trop, et je les comprends.

— Tu devrais appeler. Demander à parler avec cette gamine, lui expliquer ce que tu ressens. Je vois que tu t'en veux, Cameron, dis-le-lui.

— Et ça changera quoi, pour elle, que je m'en veuille, hein ? s'était-il écrié en se levant d'un bond. Tu crois que c'est parce que je vais m'en vouloir jusqu'à la fin de mes jours qu'elle remarquera plus vite ? Encore à supposer qu'elle puisse remarquer, bien sûr !

Nora l'avait fixé, le regard noir, les bras croisés sur la poitrine.

— C'est bon, tu as fini ?

— Désolé, je... c'est que j'ai toute cette colère en moi... ça me ronge un peu plus chaque jour. Je lutte contre l'envie de me tabasser moi-même pour ce que j'ai fait. À quoi je pensais, sérieux ?

— C'est la question que je me suis aussi posée, figure-toi. Tu es l'héritier d'un empire colossal, imagine qu'il arrive malheur à tes parents, leur société te reviendrait et, franchement, vu la loque humaine que tu es, elle irait droit à la faillite !

— Une loque humaine ? Trop aimable, merci !

Cameron avait pourtant dû admettre qu'elle n'avait pas tort. Il avait vingt-six ans, vivait toujours chez ses parents, profitait de leur argent plus que de raison et ne faisait rien de sa vie. Il avait fallu ce drame pour qu'il en prenne conscience.

— Je suis sûre que tu as un grand destin devant toi, Cameron. Cet accident, Dieu l'a mis sur ta route pour que tu te réveilles. C'est un réveil brutal, je te l'accorde, mais je pense que ça t'était nécessaire.

— Philosophe, en plus, avait-il ricané.

— Quand tu passes près de la mort, tu portes un nouveau jugement sur la vie et les conséquences de tes actes.

— Merci, je sais que tu veux m'aider... mais nos situations sont différentes.

— En quoi ? Je suis victime d'un accident, tu en as provoqué un. Je pense que si le destin a fait qu'on se rencontre, c'est pour qu'on s'aide mutuellement, Cameron. Quand tu seras prêt à en parler, je serai là, si tu as besoin. En attendant... si on allait prendre l'air dans le parc ?

Cameron avait accepté et poussé son fauteuil vers l'extérieur, la remerciant d'une bise sur la joue qui avait empourpré la jeune femme. Il avait alors éclaté de rire devant sa gêne. Il n'avait pas ri de bon cœur comme ça depuis l'accident... même avant. Il avait réalisé, à cet instant précis, que Nora lui faisait du bien. Avec elle, il était libre et ne pensait plus à tout ce qui lui pesait sur les épaules.

Avec le temps, il avait réussi à maîtriser son alcoolisme, ou tout du moins à le contrôler un peu. Il continuait le sport à grande dose si bien que, par moment, il avait l'impression de sentir le whisky sortir par les pores de sa peau.

Ce matin encore, il était à l'entraînement. Un peu de musculation et des pompes, pour bien commencer la journée. Sauf que, cette fois, il fut interrompu dans sa séance.

— Je comprends mieux pourquoi je m'acharne sur la sonnette de cette fichue porte ! claqua une voix dans son dos.

Cameron délaissa ses haltères, prit une serviette et se retrouva face à... Catherine ! Il n'en revenait pas ! Cette femme ne reculait vraiment devant rien et venait le traquer jusque chez lui.

— Qu'est-ce que tu veux, Armand ? grogna-t-il. T'en as pas marre de me pourrir la vie au boulot, faut que tu te pointes chez moi, maintenant ?

— Hey, du calme, Justin ! Ellen m'a demandé de passer lui déposer des documents, se justifia-t-elle en lui montrant la pochette qu'elle tenait.

Cameron s'épongeait le front et le torse, quand il devina l'attention de la jolie blonde sur lui. Il releva la tête à temps pour la surprendre en train de le dévorer des yeux. Elle bavait presque.

— Un problème ?

— Aucun, répliqua-t-elle en se ressaisissant. En fait, si. Voudrais-tu aller t'habiller ? Et prendre une douche aussi, tant que tu y es. Tu pues le bouc !

Un sourire machiavélique étira la bouche de Cameron, qui s'approcha d'elle d'un pas lent et mesuré, tel un fauve devant sa proie.

— Est-ce la vue qui te dérange ?

— La vue me dérange ? ricana Catherine en s'étouffant presque avec sa salive. Laisse-moi rire, tu veux ! J'aime les corps bien faits. Tu sais, ceux des hommes, des vrais.

Ils s'affrontèrent du regard un instant avant que Cameron ne parcoure la distance qui les séparait encore, accolant la jeune femme contre un mur. Puis il caressa sa joue du bout des doigts et susurra à son oreille :

— En as-tu seulement connu un ? Un homme, un vrai, qui est capable de satisfaire une femme toute la nuit ?

Catherine, décontenancée par ses paroles et sa présence beaucoup trop proche, ne sut comment réagir. Avant de perdre la face, elle tenta de le repousser, mais il emprisonna sa main dans une poigne de fer juste au-dessus de son crâne.

— Quand tu seras prête à connaître un homme, ronronna-t-il en effleurant ses lèvres des siennes, fais-moi signe, tu sais où me trouver.

Puis il s'écarta brutalement, ramassa sa serviette qu'il avait abandonnée plus tôt et fixa Catherine, qui n'avait toujours pas bougé.

— Fais ce que tu as à faire, je file sous la douche, moi !

— Ouais, en effet, ça s'impose, claqua-t-elle en le regardant disparaître dans les étages.

Arghhh, quel crétin ! Elle allait être sur les nerfs pour le reste de la journée à cause de lui. Crétin qui, elle l'avait remarqué, avait tout ce qu'il faut là où il faut.

— Non, non, non, Catherine ! Même pas en rêve ! se morigéna-t-elle. Impensable. Il est bien foutu, certes, il est plus que séduisant, mais c'est un crétin de première. Et c'est le neveu d'Ellen, en plus. Pas touche au neveu, on reste loin du neveu !

Elle se flagella mentalement pour avoir osé penser à Justin de cette façon et fit ce pour quoi elle était là. Elle se dirigea vers le bureau d'Ellen et y déposa les documents. Elle en profita également pour se servir un verre de whisky qu'elle but d'une traite, histoire de se remettre les idées en place.

Catherine s'apprêtait à quitter la villa quand elle se rendit compte que le chauffeur du taxi ne l'avait pas attendue comme elle le lui avait demandé. Elle se retrouvait coincée ici, obligée de retourner au journal avec le crétin de service. Elle enragea encore plus. Ce n'était vraiment pas son jour !

Puisqu'elle n'avait pas le choix, elle s'assit sur le banc du couloir et guetta les escaliers. Elle était installée depuis cinq minutes quand Justin descendit. Son cœur fit alors un bond dans sa poitrine. Il arborait un costume bleu foncé sur une chemise noire assortie d'une cravate rayée. Sa tenue mettait encore plus en valeur la gueule d'ange du jeune homme. Les prunelles rivées sur lui, la gorge soudain sèche, elle le détailla, le trouvant sexy au plus haut point.

Cameron fut surpris de la découvrir encore là, mais il le fut encore plus par la façon dont elle le dévisageait. Se pourrait-il que Catherine Armand soit humaine, en fin de compte ? S'il en croyait les pupilles qui le dévoraient, il était possible que la réponse soit oui. Elle appréciait ce qu'elle voyait.

Il admira lui aussi la vue qui lui était offerte. Catherine portait un tailleur jupe noir avec un chemisier rouge sang et une paire de hauts talons qui allongeaient ses jambes de façon diabolique. Il se perdit dans la contemplation de son corps, posant un œil prédateur sur ses cuisses, puis ses hanches. Il faillit louper la dernière marche quand ses yeux caressèrent la poitrine de Catherine. Deux seins qu'il rêvait de tenir dans ses paumes...

— Tu es particulièrement séduisant, Justin, le félicita Catherine en se levant pour lui faire face tout en le ramenant sur Terre.

— Merci, répondit-il, étonné par le comportement de sa consœur. Ellen souhaite que je l'accompagne pour déjeuner avec des clients importants. Je veux faire bonne impression.

— Très bon choix, bravo. Si je peux me permettre, il y a juste un détail.

Elle s'avança et refit le nœud de cravate de Justin en essayant de contrôler le tremblement de ses mains. Elle se sentit rougir quand elle perçut le regard du jeune homme sur elle.

— Voilà, tu es plus présentable comme ça.

— Merci. Il se pourrait finalement qu'il y ait un cœur sous cette carapace dure

et froide, blagua-t-il, ses iris plongés dans ceux de Catherine, un sourire en coin diablement sexy sur le visage.

— Oui, j'ai un cœur, répliqua-t-elle soudain, plus froide, en resserrant d'un coup sec le nœud de cravate, l'étranglant. Je ne le montre simplement pas aux crétins sans cervelle.

— Crétin sans cervelle, reprit-il en toussant légèrement tout en se massant la gorge. Je suppose que tu parles de moi ?

— Pourquoi, tu en vois un autre ici ?

— Méfie-toi du crétin sans cervelle, Catherine, souffla-t-il en se penchant vers elle.

— Pourquoi ? Tu es un crétin sans cervelle qui pense que, parce qu'il a une belle gueule, il peut tout avoir en claquant des doigts.

Justin avança encore plus vers elle, l'obligeant ainsi à reculer, sauf qu'elle fut très vite piégée entre le mur et lui. C'était la seconde fois qu'elle se retrouvait dans cette position en moins d'une heure !

— Tu trouves donc que j'ai une belle gueule. Intéressant, susurra-t-il en replaçant une mèche de cheveux de Catherine. Tu prends de plus en plus de risques, beauté, méfie-toi.

Mal à l'aise, Catherine ne pouvait ignorer l'excitation qui commençait à s'emparer d'elle. Sa raison voulait qu'il s'éloigne, préservant ainsi son espace vital, mais ce traître de corps était parfaitement disposé à passer à l'étape suivante !

Elle se mordit l'intérieur de la joue pour ne pas attraper Justin par la cravate et l'embrasser à pleine bouche. Mais qu'est-ce qui lui prenait, bon Dieu ? Jamais elle n'avait été comme ça ! Elle devait faire quelque chose avant que tout ne dérape, parce que si elle était honnête, il lui fallait reconnaître qu'elle n'était pas certaine de se contrôler bien longtemps !

Son salut vint de Justin qui rompit brusquement le charme en s'éloignant d'un pas vif.

— Qu'est-ce que tu fais encore là, au fait ?

— Je... le... le taxi est reparti. Je pense qu'on va être obligés de faire la route ensemble.

— Très bien, je vais demander à ce qu'on prépare la voiture.

Sauf que la voiture en question, ainsi que le chauffeur qui allait avec, Ellen l'avait déjà prise. Cameron ragea quand il comprit que les options qui s'offraient à lui étaient minces.

— Je ne vois pas où est le problème, lui répondit Catherine après qu'il lui eut expliqué. Je sais qu'il y a tout un parc auto à notre disposition au sous-sol de cette villa. Il suffit de choisir quelle sportive tu désires conduire.

Cameron se sentit mal d'un seul coup. Il fit bonne figure et décrocha les clefs suspendues à un crochet avant de se diriger vers le garage. Mais il ne put s'installer au volant du coupé devant lui.

— Tout va bien ? s'inquiéta Catherine quand il se figea totalement.

— Arrête. Je pourrais penser que tu t'inquiètes.

— C'est vrai que, pour toi, je suis la sorcière sans cœur. Je suis blonde, mais pas débile, je vois bien qu'il y a un truc qui ne va pas.

Cameron ferma les yeux et revit aussitôt les images de l'accident défiler devant lui. Les larmes montèrent, mais il mura un peu plus ses paupières pour les empêcher de sortir. Il était hors de question de se ridiculiser devant Catherine. Pour s'aider à reprendre une contenance, il commença à raconter à Catherine.

— Je... j'ai eu un accident... il y a quelque temps. Un accident que j'ai causé, parce que j'étais ivre.

— Oh, souffla Catherine.

Jamais elle ne se serait attendue à ça ! Le pauvre semblait si mal, ainsi perdu dans ses souvenirs... Elle perçut un élan de compassion inonder son cœur. Elle aurait voulu l'étreindre quand elle vit la détresse qui marquait son beau visage, mais se l'interdit. Et puis, il l'aurait certainement repoussée, de toute façon.

— Je peux conduire, si tu préfères ? proposa-t-elle.

— Pardon ? demanda Cameron en relevant la tête d'un coup sec. Ah, oui. Merci. On n'a pas le choix, de toute façon, je n'ai plus de permis.

Il fit le tour de la voiture et confia les clefs à la jeune femme qui lui adressa un sourire compatissant.

Catherine s'installa à la place du conducteur et attendit quelques instants que Justin soit prêt à la rejoindre. Quand il s'engouffra enfin dans l'habitacle, la jolie blonde mit le contact et s'éloigna de la propriété.

Durant le trajet jusqu'au journal, elle ne put s'empêcher de jeter des coups d'œil furtifs vers lui. Il était pâle, ses paumes tremblaient légèrement... Les yeux dans le vague, fixant la fenêtre, il paraissait totalement déconnecté du monde. Quand elle immobilisa le véhicule sur le parking du Daily News, elle se tourna vers lui.

— Justin ? Ça va ?

— Je... oui, merci. J'ai du boulot qui m'attend, ça ira.

Il lui adressa un faible rictus puis quitta l'auto, claquant sa porte. Elle descendit à son tour, verrouilla, puis le rejoignit avant de le distancer légèrement. Elle s'engouffra dans l'ascenseur souterrain, laissant les battants se refermer juste avant que Justin entre, le narguant même d'un petit signe de la main. Il avait besoin de se changer les idées. Elle était certaine que, maintenant, il ne penserait plus à son accident, trop occupé à enrager contre elle.

## Chapitre 4

Cameron pesta contre la jeune femme et se mit à grimper les escaliers quatre à quatre. Il arriva quelques minutes plus tard, tout essoufflé, devant sa tante qui était déjà en grande conversation avec Catherine.

— Tu me payeras ça, Armand ! souffla-t-il en prenant appui sur ses genoux pour reprendre son souffle.

— Justin ? s'étonna Ellen. Qu'est-ce qui t'est arrivé ? Tu as couru un marathon ?

— Il a juste pris les escaliers, ricana Catherine en lançant un regard provocateur au jeune homme. C'est bon pour sa cardio, et puis j'ai eu l'occasion de le voir torse nu : un peu de sport ne lui ferait pas de mal.

Ellen et Cameron écarquillèrent les yeux devant les propos de Catherine.

— Tu insinues que j'ai besoin de faire du sport ? s'enquit-il, outré.

— Disons que j'ai déjà vu mieux.

— Hum hum, c'est sans doute pour ça que tu me déshabillais du regard, alors ? C'était pour admirer ma graisse et non pas le torse parfait que je me suis sculpté au fil des années.

— Vaniteux, en plus ! cracha Catherine, les joues légèrement rouges. Ta liste de défauts s'allonge de jour en jour, Mercer !

Après quoi, elle s'excusa auprès d'Ellen et gagna son poste de travail. Ellen, quant à elle, riait intérieurement. Finalement, ils s'entendaient un peu mieux que prévu, mais tant que ça n'avait pas de répercussion sur le boulot ou la sentence de Cameron, elle n'y voyait rien à redire.

— Je sens que je vais encore souffrir, aujourd'hui, se plaignit son neveu.

— Oh oui, c'est même certain. Mais tu connais le proverbe : « Qui aime bien châtie bien », lui répondit Ellen avec un sourire en coin.

Elle le laissa à ses réflexions et rejoignit à son tour son bureau.

Vers midi, elle appela Cameron et lui présenta les investisseurs du journal. Tous quittèrent ensuite les lieux pour se rendre au restaurant et parler ainsi de l'avenir du Daily News. Cameron vit que Catherine enrageait de devoir rester à sa place, si bien qu'il décida de se venger à sa manière de son coup de ce matin.

Quand il passa devant elle, il lui fit une révérence, accompagnée d'un rictus charmeur. Et, comme il s'y attendait, les iris de Catherine lancèrent des éclairs. Il allait le payer, mais, pour le moment, il s'en fichait. Catherine aurait tué pour être invitée à ce déjeuner d'affaires, et, lui, « le sombre crétin sans cervelle », était de la partie. Sous la colère, elle en brisa son crayon, tout en imaginant que c'était le petit cou de ce cher Justin. Courageusement, il prit la fuite vers l'ascenseur.

— Il semblerait que ça ne se soit pas le jour pour te chercher.

Catherine sortit de sa contemplation et porta son attention sur sa collègue, qui venait de s'asseoir sur un coin de son bureau.

— Abby, salut. C'est rien, c'est encore ce bellâtre sans cervelle qui m'en fait voir de toutes les couleurs ! Rien de bien nouveau sous le soleil, quoi.

Catherine sourit à la jolie brune. Abby était la meilleure reporter ici, après Catherine, bien sûr. Elle formait un duo de choc avec son conjoint Logan. À eux deux, ils avaient plusieurs fois remporté les prix les plus prestigieux. Un jour, ils décrocheraient sûrement un Pulitzer, au train où ils raflaient les récompenses.

Abby était également la meilleure amie de Catherine. Elles se connaissaient depuis dix ans maintenant. Depuis que Catherine était arrivée au journal, en fait. Abby s'y trouvait déjà en tant que stagiaire à l'époque. Les deux jeunes femmes s'étaient tout de suite entendues et, depuis, elles ne se quittaient plus, presque comme des sœurs. Entre Ellen, Abby et Logan, Catherine avait recomposé une famille bien à elle, avec des gens qui l'aimaient et sur qui elle pouvait compter.

— Il se passe quelque chose entre vous ? lui demanda Abby, la sortant ainsi de ses pensées.

— Quoi ? Non, mais ça va pas ou quoi ? T'es malade, ma parole ! s'écria Catherine avec un peu trop de véhémence. C'est juste un crétin, ce type. Je peux

à peine le supporter et, toi, tu voudrais que... Argff ! Je crois que tu m'as coupé l'appétit, là !

— Allez, Catherine, je te connais. Je sais que quand tu prends quelqu'un en grippe, comme tu le fais avec lui, c'est parce que tu n'es pas indifférente.

— Bon, OK, tu as raison, soupira Catherine. Je ne serais, en effet, pas contre le fait d'en faire mon goûter, mais ça s'arrête là. Et puis, de toute façon, il faut être deux, il me semble, et je le laisse de marbre ! Je lui suis antipathique au plus haut point. Je crois même qu'il me déteste, pour tout te dire.

— Hum hum, tu sais ce qu'on dit, ma belle, la haine est un sentiment amoureux. Regarde Logan et moi. C'est ce qui se passait au début et, maintenant, où on en est, hein ? On se marie l'année prochaine. Non, mais tu y crois, toi ?

— Oui, répondit Catherine, taquine. J'ai su dès la première fois où vous vous êtes envoyé des piques que vous étiez faits l'un pour l'autre.

— Eh bien, cette fois, c'est moi qui en suis sûre ! Justin est fait pour toi. Arrête de l'envoyer chier, montre-toi plus cool, et tu verras que tu finiras vite dans ses bras, lui lança la brune en lui faisant un clin d'œil avant de s'éloigner.

Catherine reprit son travail, mais n'arrivait plus à se concentrer sur son papier. Elle ne comprenait plus rien à ce qu'elle tapait. Elle était en train de relire ce qu'elle avait déjà écrit quand Justin réapparut dans la salle, tout sourire.

— Tiens donc, le sombre crétin est déjà de retour, cracha-t-elle sans s'en rendre compte.

Pour le côté cool et sympa, il y avait encore du boulot !

— Ah, Armand, toujours aussi délicate, répliqua-t-il en se posant face à son bureau. Je me doutais un peu que tu serais sur les nerfs, alors je t'ai rapporté un petit cadeau.

Il lui jeta une boîte d'allumettes au visage, lui expliquant que c'était un souvenir du restaurant où elle ne poserait jamais un pied. Catherine eut alors une furieuse envie de l'étrangler, de lui faire avaler son « cadeau » et de faire en sorte qu'il s'étouffe avec. Cameron afficha un sourire mesquin et partit quand il

vit dans quel état elle était. Il aimait bien la provoquer. La mettre en boule était devenu son petit jeu quotidien.

Catherine se promet qu'elle irait chercher une balle antistress dès sa journée terminée. Il lui fallait un truc pour calmer ses nerfs, sinon c'est sur la tête de piaf du blondinet qu'elle se défoulerait. Et il risquait de ne plus être aussi beau gosse à regarder quand elle en aurait fini avec lui !

Et, fort heureusement pour tous les deux, ce jour s'acheva rapidement et sans nouveau heurt. Cameron se dirigea vers le centre où, cette fois encore, il s'occupa de Nora. Il évoqua Catherine, pour la première fois.

Elle le conseilla du mieux possible, lui disant qu'il lui fallait se montrer plus gentil et laisser cette guerre puérile de côté, afin de montrer quel homme merveilleux il était. Cameron en aurait presque rougi, pour le coup.

Il passait vraiment de bons moments ici. Ce qui devait être à la base une corvée, une peine judiciaire, se transformait petit à petit en échappatoire, où il pouvait parler avec celle qu'il considérait désormais comme une amie.

\*\*\*

Quand il rentra à la maison, Ellen n'était pas encore là. Il décida donc de monter se changer et enfila une tenue de sport avant de courir un peu. Ce soir, il avait envie d'aller sur d'autres sentiers que ceux du manoir. Il s'engagea donc sur la route et prit la direction du parc à cinq kilomètres. Il les parcourut plus vite que prévu.

Une fois sur place, il se posa quelques instants sur un banc pour souffler et admira les étoiles qui commençaient à apparaître dans le ciel. Il fit quelques étirements puis reprit sa course doucement.

Quand il arriva à l'autre bout du jardin, une paire de jambes l'interpellèrent. Et pour cause, il les aurait reconnues entre toutes.

— Catherine ? demanda-t-il en ralentissant près de la jeune femme qui buvait.

Elle écarta sa bouteille d'eau de sa bouche, avisa qui l'importunait, puis écarquilla les yeux.

— Justin ? Mais qu'est-ce que tu fais si loin de la villa ?

— J'ai eu envie de courir, je crois que je me suis laissé un peu trop aller, et je suis arrivé ici.

— Ah, cool. Eh bien, bonne course alors, répondit-elle en s'éloignant.

— Attends. Ne t'enfuis pas ! s'exclama-t-il en la rejoignant. On pourrait courir ensemble, c'est pas très sûr pour une femme de se balader par ici toute seule.

Catherine s'arrêta alors, les poings sur les hanches, et lui fit face.

— Quoi ? s'enquit-il.

— Je te signale que j'ai passé ma vie ici. Je connais ce parc comme ma poche, et j'ai suivi des cours de self-défense, alors pas besoin d'un chevalier servant ! Qui plus est quand il dégouline de sueur et pue le bouc !

— Le bouc, encore ? ricana Cameron. Allez, si on faisait une trêve pour une fois.

— Juste pour ce soir, alors, répliqua-t-elle en serrant la paume qu'il lui tendait.

Ils trottinèrent ensemble, d'abord en silence, puis ils commencèrent à parler de tout et de rien. Ils se découvrirent bien plus de points communs qu'ils ne l'auraient cru.

Quand la nuit et le froid s'intensifièrent sur le parc, ils décidèrent de rentrer. Cameron raccompagna Catherine jusqu'à chez elle. Il la laissa sur le pas de sa porte et soupira en pensant qu'il avait maintenant cinq kilomètres à courir pour faire le retour. Il était déjà fatigué rien que d'y songer.

— Justin ? Je te ramène en voiture ? proposa Catherine en ressortant, une paire de clés à la main. Il fait nuit noire, c'est mal éclairé, ça serait dommage qu'il t'arrive quelque chose.

— Hum, se pourrait-il que tu tiennes à moi, finalement ?

— Je tiens à mon souffre-douleur et à mon serviteur. Je m’ennuierais beaucoup si tu ne venais plus au travail.

Cameron grimpa alors les marches du perron et se retrouva devant la jeune femme qui recula légèrement.

— C’est ce que je dis : tu tiens à moi, affirma Cameron en souriant.

— Si tu le dis. On y va ? Il faut vraiment que tu prennes une douche, tu sens le fauve.

— Hum, y a du mieux ! Un peu plus sauvage et félin que le bouc, ça me va parfaitement.

Il s’approcha encore un peu plus d’elle et planta son regard de braise dans le sien. Il lui fit un rictus charmeur avant de l’embrasser au coin des lèvres et de filer vers sa voiture, qui était en fait le coupé sport appartenant à Ellen, mais peu importe.

Catherine prit quelques secondes pour se ressaisir et s’installa au volant. Aucun des deux ne parla durant le trajet. Ils échangèrent à peine un au revoir en se quittant, mais Cam était heureux de cette rencontre : il avait l’impression de s’être rapproché de Catherine. Elle avait laissé tomber quelques barrières entre eux. À savoir si ça allait durer !

En rentrant, il se doucha puis passa par les cuisines pour manger un morceau. Il remontait dans sa chambre en sifflotant quand Ellen l’interpella depuis son bureau.

— Tu m’as l’air de bien bonne humeur, Cameron.

— Je le suis, en effet, répondit-il en la rejoignant.

Sa tante était assise devant sa table de travail, surchargée de dossiers.

— J’ai passé une agréable soirée et, pour une fois, je me sens bien dans mes baskets.

— J'ai vu aussi que le coupé avait quitté le garage, tu n'as pas conduit, j'espère ?

— Non, c'est Catherine qui s'en est servie. Elle passera demain matin pour le redéposer et fera la route pour le journal avec nous.

— Très bien, me voilà rassurée, lui dit-elle en souriant. J'ai eu peur que tu aies pris le volant malgré ton retrait de permis.

— Non, je ne suis pas si idiot que ça.

— C'est ce que je vois. Je suis heureuse que tu commences à te reprendre en main. Tu as l'air de te sentir bien ici, ça fait plaisir à voir.

— C'est le cas, Ellen, répliqua-t-il en mordant dans sa pomme. Je me sens plus libre qu'à Los Angeles. Il n'y a pas les paparazzis qui me collent, je ne suis pas connu... c'est vraiment bon, tu sais.

— C'est donc ça qui te poussait à te conduire de cette façon ? lui demanda-t-elle en se levant pour être à ses côtés. Je n'ai jamais compris ce qui était arrivé au petit garçon qui courait après moi pour que je lui donne des bonbons.

— Il est toujours là... je pense, souffla-t-il, mal à l'aise. Il a juste grandi et dû affronter seul une vie à laquelle il n'était pas préparé. Quand Woodrof Industries est entrée en bourse, j'ai eu l'impression qu'on me jetait dans la cage aux lions. J'ai, pour ainsi dire, grandi avec les paparazzis au train. J'ai appris à leur donner ce qu'ils voulaient... en me perdant moi-même, je le crains, murmura-t-il tout en haussant les épaules.

Ellen, qui sentit les larmes lui monter aux yeux, ne put s'empêcher de prendre son neveu dans ses bras et de le bercer comme quand il avait encore cinq ans.

— Tu sais... après tout ça, si tu souhaites rester ici... tu es le bienvenu, Cameron.

— Merci, Ellen, je vais y réfléchir. C'est une proposition qui pourrait être intéressante, en effet.

— Catherine ? s'enquit Ellen.

— Catherine.

— Elle t'aime bien, tu sais. Elle ne le fait pas voir, mais je la connais, je sais qu'elle tient à toi.

— Je crois que c'est réciproque, dit-il avec son petit sourire en coin.

— En revanche, je dois te prévenir, l'avertit sa tante. Si tu lui brises le cœur, je te brise la tête !

Cameron éclata de rire puis embrassa Ellen sur le front. Il lui jura de veiller sur Catherine, après quoi il s'isola un peu dans sa chambre. Il en profita pour faire quelques recherches sur Internet. Pendant un long moment, il écuma les articles parlant de la société de ses parents et constata, non sans un certain soulagement, qu'elle n'avait pas trop souffert de ses erreurs.

Puis il parcourut ensuite les divers papiers de presses people qui parlaient encore de lui malgré son absence. Il était fait mention quelques fois de l'accident, mais aussi de la petite Morgane. Il se promit alors de trouver enfin le courage de prendre personnellement de ses nouvelles au plus vite.

Il s'endormit en pensant qu'Atlanta avait définitivement un effet positif sur sa vie.

## Chapitre 5

Depuis un mois et demi qu'il était à Atlanta, Cameron se sentait de mieux en mieux. Plus en phase avec son corps, mais aussi avec son esprit. D'après Ellen, le changement depuis son arrivée était radical. Ses parents l'avaient d'ailleurs félicité à plusieurs reprises, heureux d'avoir un bon retour sur son comportement et son sérieux.

Au centre aussi, tout se passait bien. La directrice, plus que ravie de son travail, avait même confié un autre patient à Cameron, un ado de dix-sept ans en pleine rééducation musculaire suite à un accident de moto. Le gosse avait un caractère de cochon, mais Cameron ne se laissait pas avoir si facilement.

Pas le nouveau Cam, du moins. L'ancien aurait sûrement tourné les talons au plus vite, mais la version 2.0 remonta ses manches un peu plus et changea de stratégie.

— Allez, Colin, je sais que tu peux le faire ! l'encouragea Cameron, planqué derrière un sac de frappe.

— Je ne peux pas, gronda l'autre. Je n'ai pas assez de force et ces gants sont trop lourds.

Cameron délaissa alors l'accessoire de sport, remit son bandana en place et fit face au rejeton.

— Écoute-moi bien, tu vas te bouger le cul et te réveiller, compris ? Tu espères quoi, Colin ? Que tes muscles vont redevenir aussi forts qu'avant tout seuls ? Il faut que tu te bouges, parce que personne ne le fera pour toi, gamin ! En attendant, moi je m'installe, j'ai tout mon temps.

Cameron s'allongea sur les tatamis un peu plus loin et entendit Colin râler entre ses dents. Il sourit tout en fermant les yeux. Quelques minutes plus tard, il perçut de petits coups. Il se releva sur les coudes et observa la scène, ravi.

— Frappe aussi fort que tu le peux, dit-il à Colin en se replaçant derrière le sac. Tu n'as qu'à imaginer que c'est moi.

— Accroche-toi, alors, tu risques de t’envoler ! railla Colin en cognant.

Ils restèrent ainsi presque deux heures ensemble, Cameron prenant très au sérieux son rôle. La directrice du centre était très contente de lui, mais aussi des échos qui lui revenaient.

Beaucoup de patients, que Cameron s’en occupe ou non, le voyaient comme un grand frère auquel ils pouvaient se confier sans problème. De ce fait, bon nombre de malades allaient bien mieux depuis son arrivée.

Nora était sans doute celle dont les progrès étaient les plus remarquables. Elle avait repris le dessus sur sa vie et, bien que sa condition ne changerait sans doute jamais, elle ne se laissait plus abattre et respirait désormais la joie de vivre.

Cameron rentrait souvent complètement KO de ses journées. Entre le journal où Catherine lui en faisait voir de toutes les couleurs et ses soirées au centre, il était épuisé. Pourtant, il était ravi. Il avait enfin l’impression que son existence avait un but.

Il n’avait bien souvent que le dimanche pour se reposer un peu, mais, là encore, il n’en était rien. Il s’occupait en général en se documentant sur les thérapies dont il entendait parler au travail, ou bien en étudiant ses cours de gestion.

Il n’avait encore rien dit à sa famille. Au départ parce qu’il n’était pas certain de réussir et qu’il ne voulait pas les décevoir. Mais, depuis, il avait pris confiance en lui et conservait le secret pour préparer une surprise à ses parents le jour où il décrocherait son diplôme.

Il buchait longuement afin de rattraper son retard et pour passer l’examen en candidat libre à la fac d’Atlanta. Cameron avait tout calculé : s’il bossait dur, il lui serait possible de se présenter au concours juste avant la fin de sa peine. Ainsi, il reverrait les siens libre, mais également diplômé. Quelle fierté ce serait pour lui !

Il souriait rien que d’y penser.

Il avait réalisé qu’il avait perdu son temps durant toutes ces années à sortir et à boire. Il aurait pu aider ses parents avec la société ; au lieu de ça, il avait picolé encore et encore, déshonorant le nom qu’il portait à cause de ses frasques.

Sa tante avait aussi remarqué le changement qui s'opérait en lui au fil des semaines, si bien qu'elle avait relâché quelque peu sa vigilance. Elle le traitait comme le jeune homme qu'il était et non plus comme le gosse qui était arrivé chez elle il y a encore quelques semaines.

Catherine lui confiait également plus de tâches importantes au journal. La dernière en date fut d'écrire un papier sur la réinsertion après la prison. Il avait d'abord refusé, mais elle avait tellement insisté qu'il avait cédé.

Le lendemain matin, il lui présentait mille cinq cents mots sur la difficulté de se réintégrer dans la société avec un casier judiciaire. Il avait trouvé facile de parler d'un sujet qui le touchait autant.

Il aurait lui-même dû affronter tout ce qu'il avait décrit dans sa chronique si ses parents n'avaient pas été là. Catherine eut l'air assez ravie, mais elle ne put s'empêcher de faire des corrections au feutre rouge, si bien que, à la fin, il ne restait plus grand-chose de lisible, mais Cameron était heureux. C'était son premier article !

— On devrait l'encadrer, rit Ellen derrière lui en le voyant admirer son document.

— C'est ce que j'étais justement en train de me dire.

Ils échangèrent un sourire complice avant qu'Ellen n'appelle Catherine et leur donne une mission collective.

— Demain soir aura lieu le bal annuel du maire de la ville. J'irai à titre personnel, puisque le maire est un ami, mais j'ai besoin de quelqu'un sur place. Vous êtes tous les deux sur le coup, leur expliqua-t-elle. Ne me décevez pas et, surtout, ne perdez pas vos invitations.

Cameron et Catherine se regardèrent, se demandant si c'était une blague ou quelque chose du genre. Ils se supportaient à peine, et elle voulait les envoyer dans un événement aussi important ?

— Pourquoi ne pas envoyer Abby et Logan ? tenta Catherine. Ils sont parfaits pour ce genre de truc.

— Ils se trouvent en ce moment à Washington pour les élections au Sénat. Tu

es la seule en qui j'ai suffisamment confiance pour confier la soirée du maire, et comme il te faut un cavalier... Justin sera parfait.

— Heu... je préférerais éviter, si possible, murmura-t-il.

— Impossible. Vous y allez tous les deux, point barre ! Catherine, la limousine passera te prendre à 20h chez toi, sois prête, déclara Ellen en rejoignant son bureau.

Cameron et Catherine affichaient des mines désespérées. Ils s'étaient quelque peu rapprochés, certes, mais de là à passer une soirée ensemble...

— C'est pour le boulot, de toute façon, ce n'est pas comme si on avait le choix, soupira Catherine en lisant son carton d'invitation.

— Crois-moi, je préférerais aussi passer la soirée avec quelqu'un d'autre que le tyran avec qui je bosse toute la journée.

— Tu sais ce qu'il te dit, le tyran ?! s'écria Catherine en s'avançant vers lui, menaçante.

Cameron l'observa et se retint d'éclater de rire. Avec sa petite taille, elle lui parvenait à peine aux épaules, pourtant elle ne se démontait pas. Il lui adressa alors un rictus charmeur et se pencha vers elle.

— Non, vas-y, dis-moi, répliqua-t-il de sa voix suave.

Catherine sentit une volée de papillons battre des ailes dans son ventre. Sous le charme, elle en oublia les injures qu'elle s'apprêtait à lancer un peu plus tôt. Elle le fixa dans les yeux et fit de son mieux pour que son regard paraisse glacial.

— Arghh, ce que tu m'énerves quand tu t'y mets, Mercer ! J'ai hâte d'être à demain soir. Tu as vu ce qui est écrit : « Tenue de soirée obligatoire ». Tu dois avoir fière allure dans un smoking de pingouin !

Elle lui adressa un petit sourire en coin qui se voulait sarcastique et s'éloigna rapidement de Cameron pour reprendre contenance. Elle était de plus en plus mal à l'aise en sa présence : il fallait qu'elle se contrôle absolument, et ce, le plus vite possible.

Malheureusement pour elle, la soirée du lendemain arriva plus vite que prévu. Catherine avait occupé une partie de sa journée à chercher la tenue parfaite. Ce qui était absolument ridicule quand on savait qu'elle ne supportait soi-disant pas son cavalier.

Au bout de cinq boutiques, elle en avait enfin déniché une qui lui convenait. En satin vert émeraude, la robe était assez longue et traînait légèrement au sol. Sur le devant, un petit décolleté mettait sa poitrine en valeur avant que les bretelles ne se croisent jusque sur ses reins.

Catherine avait opté pour un maquillage or et avait bouclé son carré habituellement strict, si bien qu'il était maintenant complètement désordonné. Elle se regarda encore dans le miroir et fut satisfaite de ce qu'elle y vit.

— J'en connais un qui va avoir une drôle de surprise, murmura-t-elle avant de se ressaisir. Mais qu'est-ce que je raconte, moi ! Tu y vas pour bosser, Catherine, pas pour folâtrer avec un bellâtre blond !

Le bellâtre, justement, sonna à la porte. Il affichait un grand sourire confiant, bien qu'un peu stressé quand même, il devait l'avouer. Quand Catherine ouvrit la porte, il crut que sa mâchoire se décrochait. Il resta quelques secondes, interdit, les yeux écarquillés, à contempler la jeune femme.

Elle-même l'admirait et le trouva vraiment séduisant dans son costume éclatant. Elle se dit alors qu'il fallait oser porter un smoking entièrement blanc, mais le peu qu'elle connaissait de lui allait dans ce sens. Il n'avait que faire des convenances et agissait à sa guise.

— Je... c'est pour toi, articula difficilement Cameron en lui présentant un cadeau.

Catherine lui tendit le bras pour qu'il lui mette au poignet un arrangement floral. Sentir sa peau sous ses doigts lui provoqua une décharge électrique des plus enivrantes.

— Elles sont magnifiques, Justin, merci, souffla Catherine, gênée.

— Il n'y a pas de quoi, ce n'est pas parce que c'est une soirée de boulot que je ne dois pas me conduire en gentleman.

— Hum, galant ? Je n'avais pas encore eu le plaisir de voir ce trait de ta personnalité. Tu remontes dans mon estime, lança-t-elle en souriant.

Elle arracha une petite fleur de son bracelet et la plaça sur la boutonnière de Cameron, s'attardant plus que nécessaire. Ils échangèrent un regard complice, puis Cameron lui proposa son bras pour rejoindre la limousine.

Vingt minutes plus tard, ils arrivèrent à la salle de réception. Cameron avait tout imaginé dans cette soirée, sauf une chose : la flopée de journalistes qui campait devant. Il commença alors à se sentir mal à l'aise. Il savait à coup sûr que, s'il se laissait prendre en photo, il serait démasqué. Les paparazzis étaient toujours un peu au courant de tout, puisqu'ils devaient se tenir prêts à mitrailler n'importe quelle célébrité qui leur passait sous l'objectif. Comment Cameron comptait-il garder sa couverture en ces conditions ?

— Chauffeur, vous savez s'il y a une autre entrée ? s'enquit-il sous l'œil intrigué de Catherine.

— Derrière le bâtiment, Monsieur, mais c'est l'entrée du personnel...

— Ça sera parfait, après tout on est là pour bosser.

Le chauffeur s'exécuta et contourna le bâtiment pour que ses passagers puissent descendre en toute discrétion.

— Tu peux m'expliquer ? s'enquit Catherine en fixant son collègue.

— Je ne pense pas que tu avais très envie de passer devant tous ces vautours, non ? Maintenant, si tu le souhaites, on refait le tour, et on passe devant eux pour se faire tirer le portrait.

— Non, c'est bon. Et je te signale que les vautours, comme tu dis, font le même boulot que nous, alors un peu de respect ! cingla-t-elle en entrant dans l'immeuble.

— Oh non, crois-moi, nos boulots n'ont rien de comparable. Nous, on respecte les gens ; eux, ce sont des rapaces à l'affût de la moindre information. Ils n'ont aucun respect pour la vie des autres, argua-t-il d'un ton froid qui la surprit.

Catherine lui lança un regard suspicieux, mais, comprenant qu'elle n'aurait pas plus d'explications, continua d'avancer. Très vite, ils gagnèrent la salle de réception qui était déjà pleine à craquer. Ils prirent des notes sur les gens importants qui étaient présents, puis écoutèrent avec intérêt le discours du maire. Après quoi, la fête débuta enfin.

— Catherine ? C'est bien toi ? s'exclama une voix dans leur dos.

Catherine et Cameron, comme un seul homme, se retournèrent pour se retrouver nez à nez avec un Don Juan des plus canons, qui regardait Catherine en souriant.

— Gwaine ! s'exclama-t-elle en se jetant dans ses bras. Depuis quand es-tu rentré ?

— Quelques jours seulement, dit-il en resserrant son étreinte autour du corps de la jeune femme.

Cameron vit rouge à cet instant. Il comprima les poings pour s'éviter de faire une connerie et détailla un peu plus celui qui avait Catherine contre lui. Grand, brun, les cheveux longs, les yeux foncés, une barbe de quelques jours lui donnait un style négligé, et, pourtant, le reste de sa tenue allait à l'encontre de ce style, tant il était classe dans son costume. Cameron fut bien forcé d'admettre que, avec sa carrure imposante, le type était plutôt pas mal, ce qui l'enragea encore plus. Histoire de leur rappeler sa présence, il se gratta la gorge.

— Oh, pardon, s'excusa Catherine. Je manque à tous mes devoirs. Justin, voici Gwaine, un vieil ami. Gwaine, voici Justin. Il bosse avec moi au Daily News.

— Ravi de te rencontrer, lança Cameron en serrant la main de ce Gwaine.

— Moi de même, répondit l'autre. Catherine, accorde-moi une danse, ou plusieurs, on a tant de choses à se raconter.

— Bien sûr, avec plaisir. Justin, je fais une pause, tu n'as qu'à continuer à bosser seul pendant ce temps.

— C'est ça, ouais, grogna Cameron, vert de rage.

Et pourquoi était-il agacé, d'abord ? Il n'avait aucun droit sur Catherine, il n'avait même pas de sentiments pour elle... enfin, il ne le pensait pas. Mais pourquoi était-il dans cet état, alors ? Pourquoi se sentait-il... jaloux ? Oui, c'était le mot, il était jaloux de voir ce Gwaine tenir Catherine si près de lui.

Sous le choc de cette révélation, il se dirigea vers le bar où il commanda un whisky sec. On le lui servit, pourtant il ne le porta pas à sa bouche. Il fit tourner la boisson ambrée, conscient que s'il craquait, tout le travail qu'il avait accompli sur lui-même serait vain. Il jeta un regard sur la piste de danse, où Catherine riait aux éclats. Il guida alors le liquide à ses lèvres, mais on l'arrêta avant.

— Tu crois vraiment que c'est une bonne idée ?

— Ellen, qu'est-ce que ça peut bien te faire que je boive un verre ce soir ? railla-t-il, mauvais.

— Ce que ça peut me faire ? Non, mais tu plaisantes, j'espère ? Tu t'es regardé dans un miroir ces dernières semaines ? Tu as fait un travail immense sur toi en peu de temps, tu as su te sevrer toi-même de l'alcool sans aucune aide. Je t'ai vu courir jusqu'à l'épuisement pour combler le manque, ne fais pas cette erreur ce soir.

Elle lui prit le verre des mains et le but à sa place. Elle tenta ensuite de comprendre ce qui avait bien pu mettre son neveu dans un tel état. Elle sut en parcourant la salle des yeux.

— Ah, je vois. Gwaine, dit-elle, amusée.

— Ouais, Gwaine ! Il sort d'où, ce type ? grogna Cameron en regardant le couple danser.

— C'est un photographe indépendant qui bosse parfois pour le journal. Il était en Irak, il semble qu'il soit de retour.

— Et pour Catherine ? demanda-t-il, presque honteux de poser la question.

— C'est comme sa sœur, tu n'as rien à craindre, répondit-elle en lui faisant un clin d'œil.

— Ah, mais je m'en fous, elle fait ce qu'elle veut...

— Cam, pas à moi, s’il te plaît. Je vois bien le regard que tu poses sur elle. Tel que je te connais, tu dois te faire violence chaque jour pour ne pas l’embrasser.

— Je suis donc si transparent.

— Je suis ta tante, je te connais, c’est tout. Si tu veux mon avis, tu devrais profiter que la musique soit finie pour aller la chercher. Juste au cas où tu voudrais profiter un peu de la soirée en sa compagnie, bien sûr.

Cameron releva la tête et se décida en un quart de seconde. Il souffla un coup, remit de l’ordre dans son costume déjà parfait et s’avança vers le couple. Arrivé à leur hauteur, il caressa l’épaule nue de Catherine qui se retourna, lui adressant même un sourire quand elle le vit.

— Voudriez-vous bien m’accorder une danse, Miss Armand ? demanda-t-il alors en lui offrant ses doigts.

Catherine était gênée, elle mourait d’envie de dire oui, mais Gwaine était là et...

— Ça tombe bien, j’ai envie d’un verre, lança alors le brun en s’éloignant.

Catherine accepta alors et commença à valser avec Cameron. Il posa sa paume au milieu de son dos et fit son possible pour ne pas paraître trop familier avec la jeune femme. Mais, presque malgré lui, sa main glissa sur ses reins, et leurs deux corps se rapprochèrent un peu plus.

Ils étaient bien, tous les deux. Ensemble, ils dansèrent, encore et encore, enchaînant les musiques sans même se rendre compte du moment où elles changeaient. Et comme toutes les bonnes choses ont une fin, leur bulle éclata au moment même où Gwaine refit son apparition.

Catherine présenta ses excuses à Cameron et le planta là, partant au bras de l’homme qu’il considérait maintenant comme son rival. Il termina la soirée en compagnie de sa tante, qui riait de le voir si jaloux.

— Tu devrais te détendre un peu, Cam, lui dit-elle pour casser cette atmosphère lourde.

— Ah oui, et comment ? Tu me dis que ce Gwaine n’en a rien à faire de

Catherine, qu'ils sont comme frère et sœur, pourtant elle me laisse en plan pour partir avec lui, cracha Cameron, hors de lui.

— C'est fou ce que la jalousie te rend mauvais, rétorqua Ellen avec un sourire en coin.

— Quoi ? Moi, jaloux ? Pff, n'importe quoi ! Pour être jaloux, il faudrait déjà que j'aie des sentiments pour Catherine, or ce n'est pas le cas !

— En es-tu sûr, Cameron ?

Ellen quitta ensuite la voiture qui les avait raccompagnés au manoir et le laissa à ses pensées. Le jeune homme regagna sa chambre et passa une partie de la nuit à faire le vide dans sa tête.

Quand il arriva au Daily News le lendemain, Cameron croyait que l'ambiance serait bon enfant entre lui et Catherine. Ils avaient, après tout, eu une agréable soirée ensemble, mais il n'en était rien. C'était même pire, si on prenait en compte le fait que Gwaine était encore là.

— Gwaine ! s'exclama Cameron en lui serrant la main. Que nous vaut l'honneur de vous voir encore ici aujourd'hui ?

— Tu n'es pas au courant, Justin ? lui répondit Catherine. Ellen ne t'a rien dit ?

— Me dire quoi ?

— Gwaine fait, ou du moins refait, partie du personnel du journal. Ellen l'a réembauché ce matin, il a intégré l'équipe.

— Pardon ? répliqua Cameron en se sentant blêmir.

Gwaine, qui n'était pas dupe, ricana intérieurement. Il avait vu clair dans son jeu. Il n'avait eu qu'à observer les deux blonds enlacés la veille au soir pour comprendre ce que Cameron ressentait pour Catherine. Et son comportement de ce matin ne faisait que confirmer ses soupçons.

Cameron, vert de rage, grimpa quatre à quatre les escaliers qui menaient au bureau de sa tante et ouvrit le battant à la volée sans même prendre la peine de

frapper.

— Alors, c'est donc vrai ? hurla-t-il.

— Mais je t'en prie, fais comme chez toi ! cingla-t-elle d'un ton tranchant. Je suis peut-être ta tante dans la vie, mais ici je suis avant tout ta patronne ! Celle qui te fournit un job pour échapper à la prison, alors tu vas me faire le plaisir d'arrêter de te donner en spectacle et de baisser d'un ton quand tu t'adresses à moi !

Cameron et elle s'affrontèrent du regard un instant sans ciller. Puis le jeune homme ferma la porte, tira les stores et se laissa tomber dans un fauteuil.

— Bien, voilà qui est déjà mieux. Maintenant que tu as l'air d'être calmé, de quoi voulais-tu me parler ?

— De Gwaine, bien sûr, qui d'autre !

— Ah, répondit Ellen en posant ses lunettes sur le bureau.

Sa tante se frotta l'arête du nez, but un peu de son café, puis reporta son attention sur lui.

— Tu as donc appris la nouvelle. Je comptais te l'annoncer moi-même, mais il faut croire que je n'en ai pas eu le temps. Gwaine retravaille ici, oui. Il fait d'excellentes photos qui apportent beaucoup au journal. Il fera équipe avec Abby et Logan, mais également avec Catherine et toi.

— C'est ce que j'avais cru comprendre, en effet ! cracha Cameron. Ce que je ne saisis pas, c'est pourquoi tu l'as embauché et pourquoi tu me le colles dans les pattes ! Je t'ai dit que Catherine m'intéressait et, toi, tu mets mon rival juste à côté d'elle !

— Non, mais je rêve, là, Cameron ! s'écria Ellen d'un regard noir, tout en se redressant pour le surplomber de sa hauteur. Il faudrait que je me passe d'un des meilleurs photographes de l'état, voire du pays, uniquement parce que vous vous battez soi-disant pour la même femme ? Tu te crois où, Cameron ? Dans une cour d'école ? Je pense à mon journal et rien d'autre. Et, de toute façon, c'est bien toi qui m'as dit ne pas t'intéresser à Catherine, qu'est-ce que ça peut te faire qu'elle soit proche d'un autre ?

— Bon, d'accord, tu as gagné ! répliqua-t-il en se levant à son tour, furieux. Elle m'intéresse. Elle me rend dingue dans tous les sens du terme, ça te va ? Satisfaite ?

— Très, railla Ellen. Mais ce n'est pas pour autant que je vais te débarrasser de Gwaine.

— Quoi ? Mais pourquoi ?

— Je te l'ai dit, déclara-t-elle en prenant place derrière son bureau, il est bénéfique au journal. Et puis je te croyais plus battant que ça. Tu vas abandonner juste parce qu'il y a un nouveau coq dans la basse-cour ? Tu me déçois, moi qui pensais que tu avais bien le gène Woodrof.

— Je suis un Woodrof ! s'exclama-t-il en posant ses mains sur le meuble en bois et en faisant face à Ellen.

— Bien, dans ce cas, remonte tes manches et bats-toi pour gagner le cœur de Catherine.

Cameron n'ajouta rien et quitta la pièce, toujours dans un état de nerfs incroyable. Ellen avait raison, et cela l'énervait. Jusqu'à présent, il n'avait jamais eu à se battre pour une femme. À Los Angeles, elles tombaient toutes comme des mouches devant Cameron Woodrof, et ce, sans qu'il n'ait à bouger le petit doigt. Mais Catherine... elle n'était pas de ce genre. Elle n'était pas attirée par l'argent, le nom qu'il portait, le bling-bling et tout ce qui entourait le milliardaire.

À dire vrai, il était même sûr que Catherine lui aurait ri au nez s'il l'avait rencontrée à Los Angeles. Elle aurait eu pitié du pauvre fils à papa.

Justin Mercer, lui, avait des chances de la séduire. Elle pensait que c'était un homme simple, du même milieu qu'elle... Bien qu'ils passent leur temps à se chercher au journal, une certaine relation de confiance avait commencé à s'établir. Une confiance basée sur un mensonge, puisque Catherine ne connaissait pas sa véritable identité, mais peu importait. Il s'occuperait de ça plus tard. Pour le moment, il devait la ramener à de meilleurs sentiments, tout en gardant son rival à l'œil.

Parce que, lui, le truc « frère et sœur », il n'y croyait pas le moins du monde !

Un homme restait un homme ! Et comment être de marbre devant la beauté fulgurante de Catherine ?

## Chapitre 6

Cameron passa la journée à observer Gwaine et Catherine. Il détailla chaque geste, chaque attention. Rien n'échappait à son œil affuté. Tel le faucon, il avait le regard rivé à sa proie. Proie qu'il dut abandonner à 18h pour se rendre au centre.

Il quitta le journal agacé. « L'autre » était toujours avec sa Cate, mais il n'avait pas le choix. Son second job l'attendait. Ce soir, c'est avec Nora qu'il travaillait et, quand il arriva dans la salle, la jeune femme patientait déjà.

— Tu es en retard, Woodrof, le taquina-t-elle.

— Je t'ai déjà dit de ne pas m'appeler comme ça, répliqua Cameron en l'embrassant. Comment tu vas aujourd'hui ?

— Mieux que toi, semble-t-il. Laisse-moi deviner... Catherine ?

— C'est si évident ? rit-il en aidant Nora à s'installer pour ses exercices.

— Assez, oui, du moins pour moi. Il n'y a que des soucis de cœur pour barrer le front d'un homme de cette manière. Alors, vas-y, raconte. Qu'est-ce qu'elle t'a encore fait ?

— Rien. C'est peut-être ça le problème, d'ailleurs, railla Cameron. Crois-le ou non, mais aujourd'hui, j'ai passé la journée la plus calme de ma vie. Catherine m'a à peine parlé... elle était trop occupée avec son bellâtre brun !

— Eh oh ! Doucement ! s'écria Nora en tentant de récupérer sa jambe.

Mortifié, Cameron s'aperçut qu'il serrait beaucoup trop fort le mollet de sa « patiente », la faisant grimacer de douleur.

— Pardon ! Je suis désolé, je ne voulais pas te faire mal. Excuse-moi.

— C'est bon, t'en fais pas. Tu sais que je ne sens presque plus rien sur cette jambe. Encore une chance, remarque, vu comment tu me la broyais ! Tu sais quoi ? On va laisser tomber les exercices pour ce soir, et on va se contenter de

parler, tu en as besoin, je pense.

— Non, Nora, tu dois faire tes étirements et...

— Et on s'en fout, Cameron ! Je vais passer ma vie clouée à ce fauteuil, alors qu'est-ce que ça va changer une journée sans exercice, au juste ? Alors, vas-y, raconte à tata Nora ce qui se passe.

Cameron s'amusa de la voir si joyeuse et enthousiaste malgré sa condition. Il prit place sur les tatamis, près d'elle, et lui parla. Pour la première fois, il se livra sans retenue, sans se soucier de ce qu'on pourrait penser de lui. Il n'avait pas peur du jugement, pas avec Nora.

— Eh bien ! souffla-t-elle une fois que Cameron eut fini. Désolée de te le dire, mais t'es carrément accro, mon vieux.

— Je crois bien, oui, répliqua-t-il d'une voix lasse tout en se frottant le visage.

— C'est quoi cette molasse attitude ? Tu vas te relever et la conquérir, nom d'un chien ! Tu la veux, ta Catherine ? Eh bien, bouge-toi le cul, et va la chercher ! Quant à ce Gwaine, ta tante a raison : ça donnera un peu de piquant à la bataille. Se battre tout seul, ce n'est pas marrant, se moqua la jeune femme.

— On voit que ce n'est pas toi qui dois te battre, justement.

— Nop, je supporte, moi. Je peux prendre des pompons, si tu veux. Cameron, Cameron, scanda-t-elle en levant les bras à la façon des cheerleaders. Ça te motiverait, non ?

Un nouveau fou rire s'empara d'eux. Elle avait beau dire ça sur le ton de la plaisanterie, Cameron était presque certain qu'elle s'exécuterait, s'il le lui demandait.

— En parlant de motivation, as-tu trouvé celle de passer un certain coup de fil ? reprit-elle, cette fois sérieuse.

— Ce n'est pas le moment, Nora, cingla froidement Cameron.

Pour le coup, il n'avait plus du tout envie de se marrer. Il se releva d'un bond, ramassa quelques affaires qui traînaient et s'éloigna, préférant fuir la discussion

qui se profilait à l'horizon.

— Ah oui ? Et ça sera quand le moment, hein ? s'écria Nora alors qu'il quittait la salle. Tu repousses à chaque fois l'échéance. Tu n'es qu'un lâche, Woodrof !

Cameron marqua un temps d'arrêt quand les mots parvinrent à ses oreilles. Il n'était pas lâche. On pouvait lui reprocher beaucoup de choses, mais certainement pas ça ! Il n'entrait pas dans cette catégorie d'homme ! Il la rejoignit en quelques enjambées et lui fit face.

— Je ne suis pas lâche ! C'est juste que je n'ai jamais trouvé le bon moment.

— Ah oui ? Et pourquoi pas maintenant ?

— Je n'ai pas mon portable sur moi.

— Oh, quelle chance ! Regarde ce que j'ai dans ma poche ? Un téléphone ! répliqua-t-elle en sortant le cellulaire de sa veste. J'ai également le numéro. Je me doutais qu'un jour je devrais te botter le cul pour que tu appelles.

Nora lui tendit son téléphone, ainsi que le papier où les coordonnées de la clinique de Los Angeles étaient notées.

— Très bien ! cracha-t-il. Puisque ça t'amuse visiblement beaucoup, je vais te prouver que je ne suis pas lâche !

Après quoi, il souffla un bon coup et laissa courir ses doigts sur le clavier. On décrocha à la seconde sonnerie. Bien trop vite au goût de Cameron. Après avoir demandé la chambre de la petite Simmons, il patienta le temps qu'on le transfère, puis que l'appel aboutisse.

— Allo.

— Je... vous...

— Allo ? répéta-t-on. Parlez, nom de Dieu !

Cameron avait blêmi en entendant le père de Morgane à l'autre bout. Il s'éclaircit la voix et se lança.

— Monsieur Simmons, bonsoir.

— Bonsoir. Qui êtes-vous ? Pourquoi me dérangez-vous à l'hôpital ?

— Monsieur, je suis Cameron Woodrof. Inutile de vous dire pourquoi j'appelle à l'hôpital plutôt que chez vous. Je me doute que vous ne passez pas beaucoup de temps dans votre demeure.

À l'autre bout de la ligne, à Los Angeles, régnait un silence de plomb. Les parents se regardaient, s'interrogeant sur ce que cet individu monstrueux pouvait bien leur vouloir.

— Allo ? Vous êtes toujours là ?

— Oui, cracha l'homme. Vous ne pensez pas en avoir fait assez, peut-être ? Il faut en plus que vous appeliez ?

— Monsieur, vous blesser n'était pas mon intention. Je pense vous avoir déjà infligé la pire des douleurs.

Nora s'était rapprochée de Cameron et lui serrait la paume, lui faisant ainsi savoir qu'il n'était pas seul, qu'elle était là pour le soutenir moralement.

— Vous avez déjà le cran de le reconnaître, gamin. Qu'est-ce que vous voulez ? Vous savez que notre avocat ne veut pas que l'on vous parle, normalement. Il dit que ça pourrait nuire à notre accord.

— Je l'ignorais, Monsieur. J'ai quitté Los Angeles, comme vous le savez, et je n'ai eu aucun contact avec les avocats de mes parents. Je vous assure que cet entretien restera entre nous, si vous y tenez. Mon but n'est pas de vous causer du tort. Je... je voulais savoir comment va Morgane.

— À votre avis, comment va-t-elle ? hurla la mère, qui avait pris le combiné des mains de son mari. Vous l'avez presque tuée ! Elle s'en remet difficilement, ce n'est qu'une enfant de six ans ! Que vous avait-elle fait pour mériter pareille punition ?

— Je vous demande pardon, Madame, je ne voulais pas, je vous jure, répondit Cameron, dont les larmes commençaient à couler sur son visage.

Il se doutait que la confrontation serait dure. Comment pouvait-il en être autrement d'ailleurs ? C'est pour ça qu'il avait repoussé ce coup de fil. Il ne se sentait pas prêt, mais l'aurait-il seulement été un jour ? Comment se préparer à une telle discussion ? À recevoir tant de mépris et de haine ?

C'était bien sûr justifié, Cameron le savait, mais ça n'est pas pour autant que c'était facile à encaisser. La gorge comprimée, le cœur au bord des lèvres, il tenta de se reprendre, sans grand succès malheureusement. Nora, bouleversée de le voir dans un tel état, étreignit plus fort ses doigts.

— Ça va aller, Cameron, chuchota-t-elle. Tu n'es pas seul.

Cameron esquissa un semblant de sourire, qui ressemblait sûrement à une grimace en réalité, pour la remercier et continua.

— Je ne vous demande pas de me pardonner, Madame. Comment le pourriez-vous, alors qu'il m'est impossible de me pardonner moi-même ? Je voulais juste avoir de ses nouvelles. Je prie chaque jour pour que votre fille se rétablisse vite et sans séquelles.

— Vous avez l'air d'être sincère, répliqua la mère, plus calme.

— Je le suis, Madame. J'ai énormément travaillé sur moi-même, j'ai compris beaucoup de choses. Je suis prêt à assumer mes actes, Madame, c'est pour ça que je prends contact avec vous. Je n'ai pas oublié votre fille, je ne l'oublierai jamais.

— Je suis heureuse de l'entendre. Je pensais que vous aviez repris votre petite vie de playboy sans vous soucier de rien.

La poitrine de Cameron se broya encore plus. Comment pouvait-elle imaginer qu'un événement aussi traumatisant serait sans conséquence pour lui ? Il devait lui expliquer, lui faire comprendre que, même s'il n'avait pas été blessé, l'accident le marquerait à vie.

— Non. J'ai repris mes études, et je travaille chaque jour dans un centre pour accidentés de la route, où je suis confronté à l'horreur de ce que j'ai fait. Sachez que je n'ai pas bu une seule goutte d'alcool depuis ce jour-là. Morgane m'a ouvert les yeux, elle a changé ma vie, Madame.

De l'autre côté du fil, il perçut des sanglots étouffés, comme si on essayait de les contrôler.

— Ma fille va mieux, lui avoua enfin la mère, la voix chevrotante. Les médecins l'ont opérée une nouvelle fois. Elle a récupéré quelques sensations dans les membres inférieurs.

Le soulagement s'abattit si soudainement sur Cameron qu'il se sentit chanceler. Il y avait vraiment une chance pour que Morgane remarque un jour !

— Vous m'en voyez heureux de l'apprendre, dit-il, le visage baigné de larmes.

— Écoutez, je... je dois raccrocher maintenant. Parler avec vous m'est difficile...

— Je comprends, merci de m'avoir accordé un peu de temps. M'autorisez-vous à rappeler plus tard ?

— Faites comme bon vous semble, monsieur Woodrof. Au revoir.

— Au revoir, Madame, murmura-t-il.

Il raccrocha, le regard vide et dans le vague, les joues striées des billes salées qu'il était incapable de retenir. Il l'avait fait. Il avait trouvé le courage de les appeler. Ça avait été dur, pour les deux parties, mais il l'avait fait !

— Cameron... ça va ? lui demanda Nora, inquiète.

— Je... ça va, oui, rétorqua-t-il en s'essuyant la figure avec sa manche. Je... je dois y aller maintenant. Merci, Nora.

Il lui rendit son portable, l'embrassa sur le front et sortit en trombe du centre. Il continua de cavalier, slalomant entre les véhicules et les passants interloqués qui le dévisageaient.

Il n'avait pas vraiment la tenue adéquate pour un footing, mais il s'en fichait. Il voulait juste rentrer chez lui le plus vite possible. Il lui semblait impossible d'attendre que la voiture passe le récupérer.

C'était au-dessus de ses forces.

Il devait fuir.

Vite.

Et plus il courait, plus les larmes qui coulaient s'accroissaient pour devenir des sanglots incontrôlables.

Sur la route qui le menait à la villa, il dut s'arrêter plusieurs fois pour vomir ce qu'il avait dans l'estomac. À chaque foulée, il revoyait les derniers mois défiler dans sa tête.

L'accident et son réveil à l'hôpital. La première fois qu'il avait rencontré Morgane, allongée dans ce lit, inconsciente, le corps en miettes à cause de lui. Puis le procès, sa fuite forcée à Atlanta... Tout passait en flash devant ses yeux. Chaque image le rendant encore plus malade que la précédente.

Qu'avait-il foutu, bordel ?!

Bien sûr, sa vie avait changé, mais qu'était-elle aujourd'hui ? Il occupait son temps libre à penser à une femme qu'il désirait. Il s'autorisait à rire et à flirter alors qu'une petite fille se battait pour être capable de remarquer un jour.

Il se dégoûtait lui-même. Il éprouvait une telle rancœur, une telle colère, dont il n'avait même pas eu conscience avant ce soir, ça le rongait à petit feu depuis l'accident.

Une fois dans la propriété de sa tante, mû par sa rage, il choisit le plus gros des arbres du domaine et commença à frapper à mains nues. Les coups lui faisaient un peu plus mal à chaque fois, mais il s'en fichait.

Il cogna, encore et encore, vidant tout ce qu'il retenait en lui depuis des semaines, évacuant ainsi toute cette fureur et cette honte qui le bouffait littéralement.

Ellen, alertée par les bruits qu'elle percevait depuis son bureau, sortit. Elle eut le cœur brisé quand elle aperçut son neveu en train de boxer le chêne. Elle abandonna ses talons hauts sur le perron et courut pour le stopper avant qu'il ne se blesse.

Mais c'était trop tard.

Quand elle arriva enfin à sa hauteur, les poings de Cameron étaient en sang et pleins d'échardes. Ellen voyait même un os transpercer la peau.

— Cameron, stop ! hurla-t-elle en pleurant.

Mais il ne l'entendait pas. Il était dans son monde, dans sa bulle de hargne et de dégoût de lui-même. Il ne remarqua la présence de sa tante que lorsque celle-ci se jeta sur lui, le forçant à arrêter. Elle recula en croisant le regard vide de Cameron.

— Mais qu'est-ce qui t'es arrivé, Cam ?

Elle le dévisagea sans parvenir à le reconnaître vraiment. Le corps et l'esprit semblaient totalement déconnectés l'un de l'autre. Elle eut alors peur pour sa santé mentale. Était-il devenu fou ? Qu'avait-il pu se produire pour le plonger dans un tel état ?

Ellen serra Cameron contre elle, le berçant comme un petit garçon, l'empêchant ainsi de frapper l'arbre à nouveau. Le jeune homme se laissa tomber au sol dans les bras de sa tante.

Tous deux étaient en larmes, complètement déboussolés par la scène qui venait de se passer. Ellen pensait que son petit Cam allait mieux, qu'il avait vaincu ses vieux démons ; elle prenait conscience, ce soir, qu'elle s'était trompée.

— J'ai appelé les Simmons, hoqueta Cameron entre deux sanglots. Tout ce que j'avais enfoui est remonté à la surface, je....

— Chut, chut, calme-toi, Cameron, je suis là. Tu n'es pas seul, murmura Ellen en lui caressant les cheveux. Je suis fière de toi, si tu savais. Il t'a fallu beaucoup de courage pour affronter les parents de cette petite.

Ils restèrent là, à même le sol du parc, enlacés et en pleurs, pendant un long moment. Quand Ellen sentit que Cameron s'était un peu calmé, elle le fit se mettre debout et l'aida à marcher jusqu'à la villa. Elle le conduisit dans ses appartements et demanda au majordome d'appeler de toute urgence le Docteur Clarkson. En attendant que le praticien arrive, Ellen coucha Cameron et commença à nettoyer ses mains ensanglantées.

— Regarde dans quel état tu es. Tu ne t'es pas loupé, constata-t-elle en essuyant le sang et le bois sur la peau de son neveu.

— Ce n'était pas prévu. Sinon, j'aurais mis des gants, articula-t-il avec difficulté.

Maintenant qu'il était reconnecté avec la réalité, des vagues de douleurs lui irradiaient le corps. Quelques minutes plus tard, le majordome fit son entrée, suivi de près par le toubib.

— Eh bien, que vous est-il arrivé ?

— Il lui a pris l'envie de boxer un arbre centenaire, répondit Ellen en observant avec attention les gestes du médecin.

Il désinfecta les plaies, retira les échardes profondément enfoncées dans la chair de Cameron et tenta de lui faire bouger les doigts... chose que Cameron ne put faire.

— Vous avez deux fractures ouvertes qui nécessiteront certainement une chirurgie pour réparer les dégâts. Je vais vous bander les mains pour la nuit et vous donner des antidouleurs. Je vous veux dans mon bureau demain matin à la première heure pour passer des radios et opérer.

— Manquait plus que ça ! pesta Cameron.

— Qui t'a dit de frapper un arbre ? s'exclama Ellen, morte d'inquiétude. Récupérera-t-il l'usage de sa main ?

— Je pense que oui, avec beaucoup de repos et de la rééducation, ça ira, répondit Clarkson.

Ellen souffla de soulagement et le raccompagna à la porte, le remerciant d'être venu malgré l'heure tardive. Elle promit d'accompagner Cameron tôt le lendemain et passa par la cuisine pour préparer un plateau pour son neveu.

Quand elle remonta dans sa chambre et qu'elle vit tant de souffrance sur son visage, elle se remit à pleurer. Elle s'essuya les yeux d'un geste rapide et tenta de faire bonne figure.

— Je me suis dit que tu aurais faim, dit-elle en déposant son chargement près de Cameron.

— Merci, mais, pour le moment, je n'ai pas le cœur à manger.

— Très bien, comme tu voudras. Si tu as besoin de quelque chose, appelle-moi, je ne suis pas loin.

Elle l'embrassa et le quitta en lui jetant un dernier regard, qui s'apparentait à celui d'une mère inquiète pour son fils. Cameron, quant à lui, avait mal et se traita d'idiot de s'être blessé de la sorte.

Comment allait-il travailler ? Il ne pourrait se rendre ni au centre, ni au journal... et là, au revoir Catherine et Nora ! Perdre l'une ou l'autre était inenvisageable, il avait besoin des deux femmes dans sa vie.

Il s'endormit peu après, complètement anesthésié par les médicaments, en se disant que, même si cette soirée avait mal fini, il avait eu le courage de crever l'abcès avec les Simmons. Preuve, s'il en fallait une, qu'il avait mûri puisqu'il avait été incapable de le faire il y a encore quelques semaines.

Le lendemain matin, le nom et l'argent des Woodrof aidant, Cameron fut opéré pour réparer deux métacarpes et trois phalanges sur sa main droite. La gauche était elle aussi brisée, mais avec des dommages moins importants. Cameron pensait pourtant avoir frappé avec autant de force des deux poings.

Il ressortit le jour suivant, décoré d'un beau plâtre et d'une magnifique attelle. Il avait l'air fin, maintenant, avec ça !

— Je dois prévenir le juge, l'informa Ellen quand ils rentrèrent à la villa.

— Pour quoi faire ? Elle ne m'aime déjà pas des masses, elle n'a pas besoin de savoir que j'ai boxé un arbre ! grogna-t-il.

— Cameron, si tu ne vas pas au centre, ils seront obligés de prévenir les autorités. Tu es en liberté conditionnelle, je te rappelle. Je vais téléphoner au juge et lui expliquer ce qu'il s'est passé. Je suis sûre qu'elle comprendra.

Cameron n'y croyait pas trop, mais Ellen avait raison, il n'avait pas le choix. Sa tante vint le trouver une heure plus tard alors qu'il s'était enfermé dans sa

chambre.

— Tout est réglé, lui apprit-elle. Je lui ai expliqué que la colère et la douleur étaient remontées. Je n'ai pas parlé du coup de fil, j'ai cru comprendre que ça ne t'aiderait pas. Figure-toi qu'elle était heureuse d'apprendre que tu avais enfin réagi. Elle est désolée que tu te sois blessé, mais elle est ravie. Elle est d'accord pour reporter tes heures au centre jusqu'à ce que tu ailles mieux... sous certaine condition, ajouta-t-elle en faisant une petite moue qui ne disait rien qui vaille à son neveu.

— Quelles conditions ?

— Je lui ai parlé de tes cours de gestion. Elle veut que tu mettes à profit ton « temps libre » pour étudier. Elle souhaite qu'on te trouve un professeur particulier qui devra faire un compte rendu à la cour chaque semaine.

— De toute façon, ce n'est pas comme si j'avais le choix ! Et puis bosser mes cours rendra le temps moins long.

— Exactement, je savais que tu comprendrais. Je vais de ce pas te chercher un prof.

— Un sexy de préférence, exigea Cameron en souriant.

— Je serais toi, je ne compterais pas trop là-dessus, Cam !

Ellen lui lança un regard machiavélique et, à ce moment précis, il fut certain qu'elle allait lui dégoter le pire prof de la Terre. Il le voyait déjà vieux et rabougri avec ses petites lunettes montantes.

— Ça va être long, cette convalescence, souffla-t-il en se laissant tomber sur son lit.

Il était prévu qu'il garde l'attelle environ quatre semaines. Mais il devrait garder le plâtre deux bons mois. Et encore, minimum, avait énoncé le toubib !

Deux mois sans voir Nora et Catherine. Quel abruti il était ! Sur le coup, tout ce qui avait compté, c'était le besoin de se défouler. Il n'avait pas voulu se blesser. Maintenant, il en payait le prix fort.

\*\*\*

Les jours défilèrent, et Cameron déprimait de plus en plus. Il passait ses journées à faire de la kiné et à étudier sa gestion avec son prof, qui, comme il l'avait imaginé, était d'un ennui mortel. Un vieux dément, complètement absorbé par ses cours et qui ne se souciait pas que Cameron suive ou non.

Une semaine s'était déjà écoulée, et il se sentait de plus en plus déprimé. Il avait un mal fou à faire tout ce qui lui semblait si naturel avant. Rien que de se laver les dents, par exemple, était un parcours du combattant.

— Tu veux un coup de main ? ricana Ellen quand elle le vit se débattre avec le tube de dentifrice.

— Non, c'est bon, je maîtrise, j'ai la technique, maintenant.

Il coinça le tube entre ses deux mains et le dévissa avec les dents avant de cracher le bouchon dans le lavabo... sauf que le tube était neuf et que, cette fois-ci, il eut le visage arrosé de dentifrice.

— Tu maîtrises parfaitement, en effet, pouffa Ellen. Laisse-moi t'aider.

— C'est bon, je ne suis pas un gosse non plus, ronchonna-t-il quand elle s'approcha avec une serviette de toilette.

— Tu préfères peut-être que j'engage une infirmière sexy ?

— Sérieux ? Tu ferais ça ? demanda-t-il, déjà ravi.

— Non ! Bien sûr que non ! Comment veux-tu aller mieux si on prend quelqu'un pour tout faire à ta place ? Tu t'es mis dans cet état tout seul, assume.

— J'aime ton soutien, ça fait vraiment plaisir !

— Pas de quoi, se moqua-t-elle en quittant la salle de bain. Tu ferais bien de te dépêcher un peu, ton professeur ne va pas tarder.

— Quoi ? s’horrifia-t-il. Mais on est samedi ! Tu ne vas pas me faire passer mon week-end avec ce vieux grincheux en plus !

Ellen n’ajouta rien et sortit, le sourire aux lèvres. Cameron se prépara comme il put et descendit ensuite rejoindre sa tante. Elle était dans la bibliothèque en train de boire un café. Il s’en servit un et s’installa devant la télé allumée. Dix minutes plus tard, la sonnette retentit.

— Ça doit être ton prof, tu peux y aller ? souffla Ellen sans lâcher son bouquin des yeux.

Cameron bougonna mais se leva néanmoins pour aller ouvrir, sauf que, quand il le fit, il trouva que son prof avait bien changé.

— Nora ? s’exclama-t-il en l’êtreignant.

— Hey hey, doucement, Cameron, rit la jeune femme, ne va pas te blesser.

— Cameron ? répéta Ellen, surprise, qui les avait rejoints. Qu’est-ce que ça veut dire, Justin ?

— Ah, oui... heu... Nora sait, répondit-il, penaud.

— Comment ça, elle sait ?

— À cause de mon accident, Madame. Je lis beaucoup les potins, je n’ai pas grand-chose d’autre à faire, à dire vrai. Quand j’ai vu Cameron la première fois, son visage me disait vaguement quelque chose, il m’a suffi de voir un flash info au JT sur Woodrof Industries pour faire le lien.

Ellen les regarda, presque choquée. Son neveu s’était fait démasquer et, pire, il n’avait rien dit !

— Te fais pas de bile, tantine. J’ai confiance en Nora, elle ne me trahira pas, je le sais. Elle m’est d’une grande aide ici. Je suis heureux de l’avoir pour amie.

— Oh, arrête, tu vas finir par me faire rougir, souffla la jeune femme, gênée.

— Bon, eh bien, si tu en es sûr...

— Certain. Et toi, reprit-il pour Nora, tu ne m’as toujours pas dit ce que tu fais là ?

— Nora a téléphoné il y a deux jours, lui expliqua Ellen. Elle voulait de tes nouvelles, je lui ai proposé de venir.

— La directrice du centre m’a autorisée à quitter le bâtiment pour la journée. Je suis toute à toi, lui expliqua-t-elle en lui donnant un coup de coude.

Cameron serra sa tante dans ses bras et l’embrassa en la remerciant.

— Il n’y a pas de quoi, voyons. Il faut bien que tu te détendes un peu aussi. Je commençais à avoir peur que tu te transformes en livre à force d’étudier.

— C’est sans doute ce que j’aurais fini par faire, en effet.

— Je suis dans mon bureau si vous avez besoin de quoi que ce soit. Nora, ravie de t’avoir rencontrée.

— Pareillement, Madame.

— Ellen, je t’en prie. J’ai l’impression d’avoir vieilli de vingt ans d’un coup.

Ellen quitta les lieux et laissa les jeunes entre eux. Cameron fut plus que ravi d’avoir une bouffée d’air frais en ces temps si durs pour lui, surtout moralement.

Nora et lui s’installèrent dans la véranda. Il voulut, comme à son habitude, pousser le fauteuil de la jeune femme, mais il se rendit bien compte que ce serait chose impossible aujourd’hui.

— Ça roule, t’inquiète, dit-elle, amusée. Je me débrouillais très bien avant que tu n’arrives, tu sais.

Ils parlèrent de tout et de rien. De ce qu’il s’était passé au centre, notamment le médecin qui avait été surpris avec l’aide-soignante. Cameron se mit alors à pouffer de ces potins qui lui faisaient du bien. Qui l’aurait cru ? Lui, qui en avait souvent été le sujet, s’esclaffait grâce aux ragots de bas étage.

Au bout d’un moment, Nora voulut s’aérer. Ils sortirent donc faire une promenade autour de la maison, lui permettant ainsi de visiter le parc.

— C'est cet arbre que tu as cogné ? s'enquit Nora en s'approchant d'un chêne.

— Ouais, mais il n'a pas eu l'air d'avoir mal, lui, railla Cameron.

— Hey ! Tu rigoles, regarde là ! Il lui manque un bout d'écorce, s'exclama Nora, soudain horrifiée.

Cameron la regarda, se demandant pendant un court instant si elle se fichait de lui ou non. Ils finirent par éclater de rire tous les deux. Le reste de la journée s'écoula ainsi, entre parties de rigolade et discussions.

Ellen, qui entendait l'hilarité des deux jeunes depuis son bureau, souriait, heureuse que son plan ait marché à la perfection. Quand Nora dut le quitter, elle promit à Cameron qu'ils se reverraient très vite, ce qui donna au blond la motivation pour se remettre encore plus rapidement.

## Chapitre 7

Les jours s'étaient écoulés, se transformant en longues et interminables semaines. Nora était repassée deux fois, et Cameron était allé au centre à trois reprises, si bien qu'ils s'étaient vus souvent pendant sa convalescence.

Catherine aussi prit de ses nouvelles, par téléphone d'abord, puis elle lui avait rendu visite. Ils avaient été quelque peu mal à l'aise. N'étant plus dans le cadre du travail, leur assurance avait fondu comme neige au soleil. Même Gwaine était venu le voir. Ça, par contre, Cameron s'en serait bien passé ! Il était venu le narguer jusque chez lui, pour accompagner Catherine, soi-disant.

Cameron avait senti une colère monstre s'emparer de lui quand il avait surpris la main de son rival se poser sur les reins de sa beauté blonde. Catherine n'avait pas eu l'air dérangée plus que ça par ce geste : il en déduisit donc que c'était habituel... peut-être même que tous deux sortaient ensemble ? Il eut le cœur qui se brisa en pensant que Gwaine, le sale fourbe, avait sans doute dû profiter de son absence pour séduire Catherine.

Mais, aujourd'hui, ça serait différent ! Aujourd'hui, Cameron Woodrof, ou du moins Justin Mercer, était de nouveau dans la course ! Clarkson lui avait retiré son attelle il y a trois semaines et le plâtre la veille, après deux mois d'immobilisation. Il avait de légères crampes dans les doigts, mais, pourtant, ce matin à 8h pétante, il était prêt pour le travail.

À la plus grande surprise d'Ellen.

— Cameron ? Mais qu'est-ce que tu fais habillé de ton plus beau costume ? s'étonna-t-elle quand il descendit le grand escalier.

— Je retourne au boulot aujourd'hui, lui dit-il en mettant de l'ordre dans sa veste. J'ai le cœur d'une femme à gagner.

Cameron avait presque grogné ses derniers mots, y insufflant ainsi toute sa rage et sa détermination. Ellen sourit et emboîta le pas de son neveu qui l'attendait déjà près de la voiture.

La journée s'écoula vite, bien trop vite même pour Cameron. Il avait à peine

pu échanger quelques banalités avec Catherine, qui était trop occupée à bosser sur un dossier avec « l'autre ». À 18h, comme à son habitude, il rangea ses affaires et partit pour le centre.

— T'es pire qu'une montre suisse, toi ! s'exclama Catherine en lui jetant enfin un regard.

— Pardon ?

— Ça fait plus de deux mois que tu n'es pas venu au journal, 18h sonne, tu t'enfuis presque en courant. Où vas-tu tous les jours comme ça ?

Catherine lui faisait maintenant complètement face, une curiosité dévorante sur le visage. Cameron s'approcha d'elle, replaça une mèche derrière l'oreille de la jeune femme, prolongeant délibérément le contact physique entre eux, laissant courir son pouce sur sa joue, avant de lui répondre.

— Tu le sauras un jour. Peut-être, lui chuchota-t-il.

Catherine se sentit chavirer quand elle perçut le souffle chaud de Justin sur sa peau. Huit satanées semaines qu'elle attendait avec impatience qu'il revienne travailler, juste pour être près de lui.

Durant sa convalescence, elle lui avait rendu visite quelques fois, bien moins que ce qu'elle aurait voulu toutefois. Elle s'était efforcée de garder une attitude professionnelle envers le jeune homme. Que dirait-il s'il comprenait qu'elle tenait à lui bien plus que ce qu'elle s'efforçait de répéter jour après jour à Gwaine ? Depuis le retour de ce dernier, il s'était mis en tête de réunir les deux journalistes. Au grand dam de Catherine, qui ne comprenait pas d'où lui venait une telle idée.

*Flash-back, pendant la convalescence de Cameron*

— Mais, écoute-moi, Cate ! s'écria-t-il en la rattrapant juste avant qu'elle ne monte dans l'ascenseur.

— Tu es ridicule ! siffla-t-elle. Je te demande conseil parce que je suis perdue, et, toi, tu te fous royalement de moi.

— Je te jure que non. Ma petite Cate, jamais je n’oserai, tu le sais bien, non ?

— Alors, pourquoi me mens-tu ? s’enquit-elle, déjà un peu moins en colère.

C’était le coup du surnom, ça ! Gwaine la connaissait par cœur, il savait comment elle marchait.

— Écoute, je suis un homme, OK ? Il y a par conséquent certaines choses que je remarque.

— Comme quoi ? demanda Catherine, suspicieuse.

— Comme le regard qu’il pose sur toi. Tu te souviens de la soirée du maire ? Je te jure que j’ai vu de la colère et de la jalousie dans ses yeux.

Catherine semblait réfléchir, elle se repassa la soirée en tête et ne vit rien de ce que Gwaine s’obstinait à lui démontrer.

— Et tu veux bien me dire, au juste, pourquoi Justin serait jaloux ?

— Parce qu’il s’intéresse à toi et qu’il me voit comme un rival, répondit-il du tac au tac. Écoute, on va faire un truc, si tu veux bien. Je vais venir avec toi lui rendre visite, et je... me permettrais une certaine liberté qui portera à confusion.

— Mais t’es malade, mon pauvre ! s’exclama-t-elle, horrifiée de constater que Gwaine était aussi machiavélique. Je refuse d’entrer dans ton jeu !

— Juste pour tester ses réactions. S’il s’énerve ou, au contraire, s’il s’en fout, tu sauras à quoi t’en tenir, au moins.

Catherine y pensa pendant quelques secondes avant d’accepter. Le plan était complètement tordu, digne de Gwaine, mais elle devait savoir. Elle devait être sûre que Justin s’intéresse à elle avant d’entreprendre une quelconque approche. Elle refusait de se ridiculiser.

Ils se rendirent donc chez Ellen ensemble. Gwaine sortit le grand jeu pour laisser planer le doute sur leur relation et, avec Catherine, ils observèrent les

*réactions du blond.*

— *Tu vois, je te l'avais dit ! s'écria Gwaine en quittant la propriété des Mercer. J'ai vu sa mâchoire tressaillir quand je t'ai caressé le dos.*

— *Je n'ai rien vu, moi.*

— *Parce que tu es aveugle. Je veux bien t'aider, mais faut y mettre du tien aussi. Tiens, quand il rentrera, fais comme si son absence ne t'avait pas touchée, on verra bien sa réaction.*

— *Si ça t'amuse.*

— *Je sais que c'est aussi ton cas, railla Gwaine. Tu t'intéresses à ce gars et, crois-moi, le meilleur moyen pour savoir si c'est réciproque, c'est de le rendre jaloux.*

Voilà donc comment Catherine en était venue à jouer les indifférentes totales en présence de Justin. Elle ne lui accordait que très peu d'attention, et encore, quand elle le faisait, c'était pour lui aboyer des ordres.

Cameron n'en pouvait plus, il avait l'impression que c'était encore pire qu'avant. Sans doute parce que, maintenant, il avait conscience de son attirance pour la jeune femme, ce qui compliquait considérablement les choses. Surtout quand ladite demoiselle passait son temps à le repousser !

— Eh bien, tu as du courage, vieux, lui souffla une voix derrière son dos.

Cameron se retourna et se retrouva face à Logan Hunter, le partenaire et fiancé d'Abby.

— Je ne sais pas si je vais encore tenir longtemps à ce rythme. Elle va m'achever !

— Ah, les femmes, murmura Logan, pensif. Tu aurais dû nous voir avec Abby au début, on s'entendait comme chien et chat, pire que ça même. Et aujourd'hui, je m'appête à l'épouser.

— Comment en es-tu arrivé là ? l’interrogea Cameron, fort intéressé.

— Bah, je n’en sais trop rien, en fait, lui répondit le brun en leur servant un café. Je crois que je suis tombé fou amoureux d’elle avant même de m’en rendre compte. Un jour, j’en ai eu marre qu’elle joue au tyran avec moi, alors j’ai fait ce qu’il fallait. Je l’ai collée au mur et embrassée. Depuis ce jour, tout roule.

— Je crois que, si j’essaie ça avec Catherine, j’ai intérêt à avoir une bonne assurance vie. Elle me tuera !

— Si tu veux un conseil, les femmes sont toutes les mêmes. Elles se protègent derrière une façade dure et impénétrable, mais il suffit de passer au travers pour se rendre compte que ce qu’elles demandent, c’est un homme qui les aime. C’est aussi simple que ça !

Logan posa une main compatissante sur son épaule et laissa Cameron à ses réflexions. Embrasser Catherine ? Pourquoi pas, après tout. Au mieux, elle lui rendait son baiser ; au pire, il viendrait bosser avec un œil au beurre noir le lendemain matin !

\*\*\*

En attendant, les jours passaient, et rien ne s’arrangeait. Cameron trouvait même que Catherine était de plus en plus proche de Gwaine. Il fallait agir vite s’il voulait avoir une chance de la récupérer. Quand il arriva au journal ce matin-là, Ellen lui demanda d’aller chercher Catherine : sa tante avait quelque chose à leur annoncer.

— Catherine, tu veux bien venir une minute, s’il te plaît ? s’enquit-il auprès de la jolie blonde, occupée à sélectionner des clichés sur l’ordinateur de Gwaine.

— Qu’est-ce que tu veux, Justin ? Je bosse, là.

— Je vois ça ! Pratiquement assise sur les genoux de ton photographe, c’est vrai que tu as l’air débordée ! siffla-t-il malgré lui.

La jalousie prenait le dessus sur sa raison, si bien qu'il avait de plus en plus de mal à se contrôler. La voir si proche de « l'autre » le rendait littéralement dingue. Pour le grand bonheur de Gwaine, qui décida de le charrier un peu.

— Qu'est-ce que t'as, Mercer ? T'es jaloux ? railla-t-il.

— Moi, jaloux ? Et de quoi ?

— Que Catherine passe du temps avec moi plutôt qu'avec toi, par exemple ?

Gwaine discerna une lueur meurtrière passer dans les prunelles de Cameron, ce qui le fit sourire. Un rictus narquois, bien énervant pour celui qui est en face.

Catherine, quant à elle, était simple spectatrice de la conversation. Que Gwaine se taise était tout ce qu'elle désirait, mais, en même temps, elle mourait d'envie de savoir si Justin tenait un tant soit peu à elle.

— Moi, jaloux que Catherine passe du temps avec toi ? s'exclama Cameron en éclatant cyniquement de rire. Non, mais tu rigoles ou quoi ? Je devrais plutôt te remercier, au contraire. Plus elle passe de temps avec toi, moins elle en passe à me hurler dessus, comme le tyran qu'elle est. Madame le Tyran est d'ailleurs attendue dans le bureau d'Ellen. Illico !

Cameron tourna les talons tout de suite après. Bien sûr, il ne pensait aucune des paroles qu'il venait de prononcer, mais il devait sauver la face. Il ne voulait pas montrer son faible pour Catherine : elle en profiterait, sinon.

Catherine, elle, sentit les larmes lui monter aux yeux. Elle avait pris les mots de Cameron comme un coup à l'estomac. Elle avait mal, vraiment mal. Ainsi, il n'éprouvait rien pour elle, même pas un peu de sympathie ?

— Ça va aller, ma belle, lui souffla Gwaine en la serrant contre lui.

— Bien sûr que ça va aller ! siffla-t-elle avec hargne tout en se redressant avec dignité. Ce n'est pas ce nain qui va me rabaisser de la sorte !

— Heu, le nain fait quand même une bonne tête de plus que toi, ricana Gwaine alors que Catherine se recomposait un visage impassible.

— Façon de parler, tu m'avais très bien comprise. Il veut un tyran ? Il va en

avoir un ! Il ne va pas être déçu du voyage !

— Catherine...

— Quoi ? aboya-t-elle. Tu l'as bien entendu, comme moi, non ?

— Oui, j'ai entendu ses mots, mais aussi son cœur. Je suis sûr qu'il ne pensait pas un traître mot de ce qu'il a dit. Réfléchis avant d'agir, Cate, la haine engendre la haine...

— Oh, la ferme ! Tu m'énerves avec tes paroles sensées.

Catherine rejoignit alors Cameron dans le bureau d'Ellen. Celle-ci semblait l'attendre pour lui annoncer quelque chose de fort important.

— Bien, maintenant que vous êtes tous deux ici, j'aimerais vous parler, leur dit-elle en s'installant derrière son poste de travail.

Les deux comparses prirent place face à elle et n'échangèrent même pas un regard.

— Comme vous le savez, le journal travaille en ce moment sur un reportage abordant la réinsertion après la prison, dû à ton article, Justin.

— Je m'en souviens, oui, ça a fait augmenter légèrement les ventes, et les lecteurs nous ont demandé plus d'informations, mais je ne vois pas où tu veux en venir.

— Pendant ta convalescence, on a étendu le sujet aux centres de désintoxication. Catherine et Gwaine se sont rendus dans un centre d'Atlanta afin d'avoir un point de vue le plus réel possible.

— J'étais d'ailleurs en train de choisir les photos avec Gwaine, l'informa Catherine.

— Eh bien, j'ai pensé qu'il serait intéressant de voir un autre centre pour comparer leurs méthodes de travail. Un centre plus rural, de façon à confronter les deux. Celui des champs contre celui des villes, les défauts et qualités de chacun, leur expliqua Ellen qui voyait déjà l'article sous ses yeux, comme s'il était écrit.

— C'est intéressant comme concept, en effet, intervint Catherine, ravie de l'idée.

— N'est-ce pas ? s'enthousiasma Ellen. C'est pourquoi toi et Justin partez immédiatement pour le centre de Grandville. On vous y attend.

— Pardon ? s'exclamèrent les deux journalistes en se levant d'un bond.

— Hors de question que je parte avec lui, railla Catherine en le désignant du doigt. En plus, Grandville, c'est à plus de quatre heures de route.

— Je sais, c'est pour ça que vous devrez dormir là-bas. J'ai demandé à ce qu'une chambre vous soit réservée pour la nuit. Vous aurez donc deux jours pour recueillir toutes les infos qu'il vous faut.

— C'est une blague, n'est-ce pas ? s'écria Cameron. Tu ne peux pas nous faire ça ? On se supporte à peine !

— Vraiment ? demanda Ellen en jetant un regard insistant à son neveu. Je n'avais pas remarqué. Eh bien, dans ce cas, c'est l'occasion parfaite pour vous rapprocher un peu. Allez faire vos valises, vous avez de la route qui vous attend.

Les deux journalistes ressortirent du bureau plus dépités que jamais. Il y a seulement quelques jours, Cameron aurait sauté de joie devant une telle opportunité, mais là... il fallait bien avouer qu'il avait peur de passer tout ce temps seul avec Catherine. Il était sûr qu'ils s'entretueraient... à moins qu'il ne saisisse l'occasion pour l'embrasser et mettre tout à plat avec elle ? Finalement, ce n'était peut-être pas une si mauvaise idée.

Ce qui n'était pas l'avis de Catherine. Elle ruminait de son côté. Deux jours et, le pire, une NUIT avec Justin ? Mais c'était l'enfer sur Terre, pour elle ! Elle qui commençait à avoir une certaine attirance pour le beau blond, qui lui avait rappelé avec fracas que ce n'était pas réciproque, voilà qu'elle allait devoir être avec lui H24.

— Comme tu as le 4x4 du journal, ça te convient si je passe dans une heure chez toi ? s'enquit Cameron.

— Ça marche, le nain, siffla-t-elle sans même le regarder.

Alors qu'elle se retournait pour prendre son ordi portable, elle se retrouva le nez collé au torse de Cameron. Il s'était rapproché d'elle sans faire de bruit et l'avait surprise.

— Le nain ? ricana-t-il en constatant que la tête de Catherine lui arrivait tout juste à l'épaule.

— Qui a dit que je parlais de ta taille ? Il n'y a pas que ça qui peut être petit chez toi, railla-t-elle avec un sourire narquois sur le visage.

Cameron, quand il saisit à quoi elle fait allusion, fut surpris par son audace.

— Je te ferai dire que tout, chez moi, a une taille normale. Si tu veux t'en assurer toi-même, je suis à ta disposition, souffla-t-il comme une caresse sur sa peau.

— Plutôt embrasser un crapaud, Mercer ! cingla Catherine en le regardant froidement.

Du moins, elle essaya, mais ses yeux étaient irrémédiablement attirés par la bouche du jeune homme.

— Dommage, dit-il en se redressant. Bon, dans une heure chez toi.

Après quoi il partit, laissant Catherine se remettre de ses émotions. Elle ne comprenait pas ce qu'il lui arrivait. Une minute, elle avait une envie folle de l'étriper et, la suivante, c'est son corps qu'elle convoitait. Elle se surprit alors à s'imaginer dans les bras de Justin, ce qui colora ses joues d'une belle teinte rosée. Elle se dépêcha de remballer ses affaires et quitta le Daily News.

Une heure plus tard, alors qu'elle déposait sa valise dans le 4x4 du journal, Cameron sortit de la limousine qui l'avait amené jusque chez elle. Il plaça son bagage dans le coffre, puis s'installa côté passager. Se faire conduire partout commençait à l'agacer fortement. Tenir un volant, sentir les vibrations de la voiture lui manquait. Mais il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même.

Dépité, il s'assit donc, sans prononcer un seul mot. Dans l'habitacle, le silence était glacial et l'atmosphère tendue. Catherine farfouilla l'autoradio jusqu'à trouver une station convenable, histoire de mettre un fond musical.

— Ça te convient ? lui demanda-t-elle.

— Ça ira, ouais, répondit-il en gardant le regard braqué par la fenêtre.

— Je sens que ça va être long, ces deux jours, souffla Catherine en démarrant et reculant dans l'allée.

Ils roulèrent en silence, avec pour seul bruit la musique douce de la radio. Au bout d'un moment, Catherine voulut discuter, mais quand elle se tourna vers Cameron, elle vit qu'il s'était endormi sur son siège. Elle en profita pour le regarder. Il semblait si détendu et paisible quand le sommeil le gagnait. Elle baissa le son du poste pour le laisser dormir.

Une heure plus tard, elle se gara dans l'enceinte de l'établissement... qui n'avait rien de comparable avec celui d'Atlanta.

Celui de la ville était froid et ressemblait à un hôpital sinistre. Celui de Grandville avait des couleurs chaudes, lumineuses. Il donnait plus l'impression d'être une maison de famille qu'un centre de désintox.

Cameron se réveilla dès que la voiture s'arrêta. Puis, avec Catherine, ils passèrent le reste de la journée à visiter les locaux et à parler avec quelques patients. Ils furent même invités à rester pour le dîner en compagnie des malades, ce qui leur permit de voir comment se déroulait un repas ici. Quand la nuit tomba, ils se rendirent à leur hôtel... où une surprise de taille les attendait.

— Bonsoir, nous sommes les journalistes du Daily News d'Atlanta, se présenta Catherine à l'accueil. Le journal a dû réserver deux chambres pour nous.

— Une minute, s'il vous plaît, je vérifie, lui répondit l'employée en pianotant sur son ordinateur. Ah oui, vous voilà. Ah...

— Quoi ? s'enquit Catherine, qui n'aimait pas du tout l'air embarrassé de la concierge.

— Eh bien, il semblerait qu'une seule chambre ait été réservée.

— Ce n'est pas grave, donnez-nous en une de plus, intervint Cameron.

— Oui, mais c'est que... il n'y en a plus de libre, souffla la femme de l'hôtel, visiblement gênée. Vous comprenez, il y a une tempête qui approche, les routes commencent à être fermées, les touristes se sont rués sur l'hôtel.

— Il doit bien y avoir un autre hôtel dans ce bled, non ? l'interrogea Cameron, qui n'aimait pas du tout cette situation.

— Il n'y a que nous à des kilomètres à la ronde.

— Mais c'est quoi, ce trou paumé ? s'énerva Catherine. C'est bien Grandville, ici, non ? Il doit bien y avoir un autre moyen d'hébergement, non ?!

— C'est Grandville, oui, mais on est loin d'être une grande ville, ici, le nom est ironique. Je suis désolée, mais la chambre sera votre seul hébergement possible. Vous la prenez ou pas ?

Catherine et Cameron se regardèrent, ils n'avaient pas vraiment envie de passer la nuit « ensemble », mais, en même temps, ils n'avaient pas trop le choix. Les routes fermées, il leur serait impossible de quitter la ville avant demain matin.

— On la prend ! répondirent-ils en cœur.

L'hôtesse leur donna leur clef et leur indiqua le chemin jusqu'à leur chambre. Une fois à l'intérieur, le couple déposa les bagages et jeta un œil au lieu. L'espace était assez grand, avec un fauteuil, un bureau et une lampe, une salle de bain avec douche... mais un seul lit.

— Bien, souffla Catherine. Tu dois avoir autant envie de dormir avec moi que moi avec toi. On va tirer à pile ou face pour le lit, l'autre prendra le fauteuil.

— Ça me va, dit Cameron en jetant sa veste sur la couche.

— Bien. Face, je gagne ; pile, tu perds, annonça Catherine en lançant une pièce.

— Une minute, l'interrompit Cameron, la main de Catherine emprisonnée dans la sienne. Tu pensais vraiment que ça allait marcher ? Tu me crois aussi débile ?

— Quoi ? demanda-t-elle en toute innocence.

— Face, tu gagnes ; pile, je perds ! Dans les deux cas, je suis perdant ! Pour la peine, je prends le lit, ça t'apprendra à tricher avec moi.

Cameron enleva ses chaussures et se laissa tomber sur le matelas confortable sous le regard incrédule de Catherine.

— Tu ne vas pas me faire ça ? implora-t-elle. Et la galanterie, tu connais ? Je suis une femme, tu dois me laisser le lit.

Elle fit face à Cameron, les poings sur les hanches, alors qu'il se relevait sur les coudes.

— Dis-moi, tu penses bien que les hommes et les femmes sont égaux, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, répliqua-t-elle un peu trop vite pour le plus grand plaisir de Cameron.

— Bien, dans ce cas, si nous sommes égaux, je ne vois pas pourquoi je te laisserais le lit. On a les mêmes droits, après tout.

Catherine resta coite, puis s'énerva et tapa du pied par terre avant de s'enfermer dans la pièce attenante pour ruminer. Elle pensait que Justin était un homme galant, elle venait de se faire avoir comme une débutante ! Bon, elle avait tenté de le rouler, certes, mais quand même !

Cameron, lui, affichait un air taquin, ravi de son coup. Il défit ses valises et attendit que Catherine sorte de la salle de bain pour procéder, lui aussi, à sa toilette nocturne. Quand elle le fit enfin, il n'en crut pas ses yeux.

— Un mot, un seul, et je te jure que je te tue de mes propres mains, siffla-t-elle, menaçante.

Catherine avait revêtu sa tenue pour la nuit, et quelle tenue ! Un short en satin vert foncé avec le haut assorti. Le tout dessinait à merveille les courbes de la jeune femme, illuminant sa peau pâle, rehaussant sa blondeur.

Cameron eut l'impression d'avoir reçu un uppercut en plein visage. Il était

sonné, totalement subjugué par cette vision. Essayant de se contrôler, il tenta de masquer son trouble. S'emparant de ses affaires, il s'enferma dans la salle d'eau et prit une douche froide pour se remettre les idées en place. Puis il revêtit un débardeur, un boxer et regagna la chambre. Il trouva Catherine recroquevillée sur le fauteuil, essayant de se caler comme elle pouvait.

Quand il marcha devant elle, elle ne se retint pas de le zieuter un peu au passage. Elle le savait musclé, elle l'avait déjà aperçu torse nu, après tout. Ce n'est donc pas la vue du buste parfaitement sculpté sous le tee-shirt qui la déranga. Non, ce fut plutôt son fessier. Elle ne put s'empêcher de remarquer qu'il avait le plus beau cul qu'elle avait jamais admiré !

Rouge de honte, elle se planqua sous la couverture qu'elle avait chipée et tenta de trouver une position convenable pour la nuit... chose assez dure dans un siège aussi petit. Elle remuait, encore et encore.

— Allez, Catherine, viens, tu vas finir avec le dos en compote si tu dors là-dessus, lui proposa Cameron.

— Eh bien, laisse-moi le lit et prends ma place, proposa-t-elle, agacée.

— Et pourquoi ne pourrait-on pas dormir dans le même lit ? Nous sommes des adultes suffisamment civilisés pour ne pas se sauter dessus. Juste dormir.

— Toi, civilisé ? railla Catherine. Laisse-moi rire. Si tu l'étais, tu me laisserais le lit, et nous n'aurions pas cette discussion.

— Très bien, comme tu voudras, ajouta Cameron avant de s'installer confortablement. Bonne nuit.

— Attends ! s'exclama-t-elle. Bon, d'accord. Mais, je te préviens, si je sens une de tes mains qui se balade, je te casse ce qu'il faut !

— Ce n'est pas parce que je suis un homme que je vais te sauter dessus, répondit-il en soulevant un côté de la couette.

— Ce n'est pas comme si tu en avais envie de toute façon, murmura Catherine pour elle-même.

— Hum, qui sait... avec ce pyjama...

— Justin ! s'écria-t-elle en rougissant légèrement.

— Ça va, je blague, détends-toi. Allez, grouille, ça caille.

Catherine se précipita vers le grand lit, mais ne s'y allongea pas tout de suite. Elle sépara le drap des couvertures, et se coucha de façon à ce qu'il y ait un bout de tissu entre son corps et celui de Cameron. Elle n'était pas sûre de se contrôler s'ils venaient à entrer en contact.

— Vive la confiance, rétorqua, blessé, Cameron. Protège-toi, je risque de te violer dès que tu auras fermé les yeux.

— Qui te dit que c'est moi que je protège ? lâcha Catherine avant de s'installer de son côté.

Cameron accueillit ses dernières paroles avec incrédulité. Se pourrait-il que ? Non, non, il devait se faire des idées ! Pourtant, elle avait bien sous-entendu qu'il lui plaisait... Ah, les femmes ! Pourquoi fallait-il que tout soit toujours si compliqué avec elles ?

— Bonne nuit, Catherine.

— Bonne nuit, Justin.

Après quoi, ils fermèrent tous deux les yeux et tentèrent de s'endormir. Tentèrent seulement, car leur présence respective les perturbait vraiment beaucoup. Catherine se mit sur le dos, puis pivota vers Cameron quand celui-ci se tourna à son tour. Leurs regards se croisèrent. Ils le devinèrent plus qu'ils ne le virent vu que la chambre était plongée dans une obscurité quasi totale.

— Tu as du mal à dormir ? souffla Catherine en souriant dans le noir.

— J'ai l'habitude de dormir seul. Et toi, quelle est ton excuse ?

— Idem, répondit-elle. Je n'ai pas le temps de me trouver un homme avec le boulot. Jamais je n'aurais imaginé me retrouver dans un lit avec toi, ajouta-t-elle au bout d'un moment.

— On partage juste le même lit pour se reposer, Catherine, rien d'autre. Après, si tu désires plus... ça peut se négocier, proposa-t-il en riant.

— Arrête, tu veux bien ! riposta Catherine, blessée, en se détournant pour fixer le plafond. Ne fais pas comme si j'étais jolie. Je sais ce que je vois quand je me regarde dans le miroir.

Cameron, incrédule, se figea. Jamais il n'aurait pensé entendre une telle chose dans la bouche de Catherine. Elle lui semblait toujours si forte et sûre d'elle. Qui était la créature timide et incertaine à ses côtés ?

— Et, moi, je sais ce que je vois quand je pose les yeux sur toi, déclara-t-il d'une voix douce. Tu es une femme avec un caractère de cochon, mais tellement forte et désirable. Tu n'es pas jolie, Catherine, tu es magnifique, crois-moi sur parole sur ce dernier point.

Il mourait d'envie de la prendre dans ses bras, mais il avait promis de ne rien tenter, il devait respecter sa promesse. Il ne voulait pas avoir l'impression de profiter de sa vulnérabilité même s'il désirait la reconforter plus que tout. Si elle venait à lui, il se laisserait faire, mais il n'y croyait pas trop.

Catherine se sentit rougir jusqu'aux oreilles devant les compliments que Cameron lui avait faits. Elle avait envie de lui, encore plus qu'avant, surtout maintenant qu'ils étaient tous deux à moitié nus dans le même lit... mais elle n'osa pas.

Ce serait trop cliché, songea-t-elle.

Elle souffla un bref merci et se tourna de nouveau sur le côté, le sourire aux lèvres. Il la trouvait séduisante, désirable même, avait-il dit. Elle repensa à tous les moments qu'ils avaient passés ensemble depuis leur rencontre, et c'est en pensant à lui qu'elle s'endormit. Quelques minutes plus tard, Cameron gagna à son tour le sommeil quand il perçut la respiration régulière de Catherine.

## Chapitre 8

Au petit matin, ce fut Catherine qui s'éveilla la première. Quand elle ouvrit les paupières, elle eut besoin de quelques secondes pour se rappeler où elle était. Il lui en fallut encore plus quand elle vit qu'elle avait les doigts de Justin entremêlés aux siens.

Dans un premier temps, paniquée, elle se figea totalement et se mit à réfléchir. Comment avait-elle pu se retrouver dans cette position, confortable, mais fort compromettante ? Peut-être avait-elle bougé ? Elle dormait toujours seule, elle était donc incapable de dire si elle gigotait quand elle était dans les bras de Morphée, mais c'était une explication logique.

Justin avait dû s'agiter lui aussi, et ils avaient fini collés l'un à l'autre, leurs jambes entrelacées... Elle percevait le corps chaud du jeune homme dans son dos tandis que son étreinte la plaquait contre son torse.

Elle sourit faiblement et décida de jouir finalement de la situation. Juste pour quelques minutes encore, elle ferma les yeux. Elle était si bien, si reposée comme ça ne lui était pas arrivé depuis un sacré moment... comme si elle était à sa place.

Cameron émergea juste après Catherine. Les mèches qui lui chatouillaient le nez le tirèrent de son sommeil de plomb. Quand il se rendit compte que ladite chevelure était celle de Catherine, il se demanda dans quelle galère il s'était encore fourré. Elle allait le tuer dès son réveil pour avoir osé poser les mains sur elle.

Il profita du calme avant la tempête et prolongea un peu cet instant qui ne durerait sans doute plus très longtemps. Il la serra encore plus contre lui et plongea le visage dans les cheveux de sa beauté blonde pour en inspirer l'odeur, tout en caressant son cou du bout du nez.

Sauf qu'il avait oublié une chose : il était un homme et, comme c'est bien connu, les gars ont un léger problème le matin au réveil. Il s'en souvint, mais trop tard. Catherine l'avait senti et sauta hors de la couche, furieuse.

— Catherine, je te jure que ce n'est pas ce que tu crois ! s'écria-t-il quand il la

vit prendre un coussin pour le lui jeter. Ce n'est pas toi, c'est moi. Ça aurait pu être toi, mais ce n'est pas le cas. Tu me fais envie, c'est pas le souci, mais...

— Mercer, la ferme, tu t'enfonces ! s'exclama-t-elle en lui lançant un second oreiller.

— Je te jure, Catherine, que ce n'est pas à ça que je pensais. Je suis un homme, merde ! Le matin, on a ce genre de souci.

Catherine sembla dubitative. Elle le regardait de travers, cherchant à voir s'il mentait ou non. Quelque part, cette érection matinale tombait à point nommé : elle avait eu le mérite de les faire jaillir du lit. Catherine s'était justement demandé si elle aurait le courage d'affronter Justin après s'être réveillée dans ses bras, le problème ne se posait plus désormais.

Cameron réitéra ses excuses puis quitta les draps, récupéra quelques affaires et prit une douche. Elle reprit place sous les couvertures et attendit que l'apollon sorte de la salle de bain.

Ce fut ensuite le tour de Catherine, qui se prépara pendant que Cameron rangeait sa valise. Ils avaient soigneusement évité de se regarder pendant ce temps. Sous l'eau, Catherine repensa à ce que Justin avait dit : « ce n'est pas toi, mais ça aurait pu ». Il la trouvait donc vraiment à son goût. Une moue ravie étira son visage, et elle décida de se lancer. Elle se promit de tenter quelque chose avant qu'ils ne rentrent à Atlanta.

Une fois prête, elle prépara ses bagages.

— Si tu as fini, donne-moi ton sac, je vais aller mettre tout ça dans la voiture, je t'attends en bas, proposa Justin devant elle.

L'occasion était trop belle. Elle devait la saisir maintenant.

Elle lui attrapa le poignet et le plaqua dos au mur avant de l'embrasser. Cameron, bien que surpris au départ, ne resta pas de marbre bien longtemps. Il l'encercla de ses bras et lui rendit son baiser, quémandant déjà l'accès à sa langue.

Catherine y mit fin, le souffle court. Elle leva les yeux vers Justin qui souriait, tout simplement heureux. Il caressa la joue de la jeune femme, et son rictus

s'agrandit.

— Je t'attends en bas, dit-il dans un murmure.

Catherine profita de ce moment seule pour s'asseoir, complètement sous le coup de ce qu'elle avait osé faire. Le plus gros choc pour elle fut sans doute de constater que Justin avait répliqué. Elle toucha ses lèvres gonflées du bout des doigts, y sentant encore la présence du beau blond, après quoi elle quitta la pièce à son tour. Elle passa par l'accueil régler ce qui devait l'être et rejoignit Justin à la voiture avant qu'ils ne partent vers le centre pour leur dernière journée sur place.

L'ambiance entre eux était tendue. Ils s'échangeaient de petites œillades en coin, mais se détournaient rapidement. Leur manège dura jusqu'en début d'après-midi, heure à laquelle ils durent laisser Grandville derrière eux pour reprendre la route. Ils roulaient depuis plus d'une heure, et aucun d'eux n'avait ouvert la bouche. Cameron en eut assez.

— Catherine, faut qu'on parle de...

— Non ! Je ne veux rien te dire et rien entendre, compris ? clama-t-elle avec force, fixant résolument la chaussée. Tu pourras te foutre de moi avec ça quand tu veux, mais pas ici... pas maintenant, s'il te plaît.

Il jeta un œil interloqué à sa collègue et vit que les larmes envahissaient ses paupières.

— Catherine, tu pleures ? s'étonna-t-il.

— Quoi ? Non ! répondit-elle en s'essuyant le visage avec sa manche.

— Catherine ?

Mais elle s'obstina à scruter l'horizon, s'interdisant ainsi de rencontrer le regard de Cameron.

— Gare-toi, ordonna-t-il d'un coup.

— Non, on est...

— Gare-toi ou je te jure que je le fais pour toi !

Déterminé, il posa la paume sur le frein manuel, prêt à le tirer. Catherine comprit qu'il ne plaisantait pas. Elle n'allait pas très vite, et la rue était déserte, mais s'il venait à mettre sa menace à exécution, elle aurait fort à faire pour leur éviter de se retrouver dans le décor. Résignée, elle serra les dents puis gagna le bas-côté. Évitant toujours d'observer son passager.

— On ne bouge pas d'ici avant qu'on ait réglé ça, décréta-t-il, bras croisés sur la poitrine.

— Il n'y a rien à régler, grogna-t-elle, agacée d'être trahie par ses émotions.

— Pourquoi as-tu les larmes aux yeux, dans ce cas ?

Il lui prit le visage d'une main et la força à le regarder. Ses prunelles, bien qu'humides, irradiaient maintenant d'une rage contenue.

— Bon, très bien, s'écria-t-elle en repoussant sa paume. Tu veux savoir ? Tu vas savoir ! Je me sens débile ! Complètement abrutie d'avoir osé t'embrasser parce que, comme tu l'as dit à Ellen avant de partir, tu ne me supportes pas. J'imagine que tu n'as pas osé me repousser par charité ou quelque chose comme ça. Je t'ai fait pitié, et je sais que tu vas te faire un plaisir de te foutre de moi avec ça. Je me sens si nulle. Je n'ai pas réfléchi.

Ses yeux s'embuèrent de larmes, qui coulèrent librement sur ses joues. Cameron eut le cœur qui se brisa quand il la vit pleurer à cause de lui. Elle avait peur de souffrir, qu'il se moque d'elle... alors, il fit ce qui lui sembla le plus approprié. Il détacha sa ceinture et attira Catherine à lui avant de l'embrasser de nouveau. Elle lui rendit son baiser, bien qu'un peu hésitante au départ, elle se laissa embarquer par la langue experte de Cameron.

— On est quitte, maintenant, souffla-t-il en lui essuyant les perles salées de ses pouces. Sache que jamais je ne me serais permis d'en faire étalage devant les autres. Je ne suis pas ce genre d'homme, du moins je ne le suis plus. Rassurée ? l'interrogea-t-il.

— Oui.

— Si tu ne veux pas en parler, ça me va, Catherine, mais j'aimerais une chose.

Faisons en sorte que ce baiser marque un nouveau départ pour nous deux, tu veux bien ? Fini les vacheries et les piques.

— On risque de s'ennuyer au boulot, dis donc, répliqua-t-elle avec un rictus en coin.

— On peut toujours placer quelques vanes par-ci par-là, si tu le souhaites, mais, pour ma part, je n'y prendrais plus autant de plaisir qu'avant. Alors, partenaires ? s'enquit-il en lui tendant la main.

— Partenaires, répondit-elle en la saisissant. Et pour les vanes, ça me va... mais ça ne sera plus sincère aussi pour moi. On n'a qu'à prendre ça pour un jeu, histoire de divertir les collègues.

Ils riaient tous les deux, puis Catherine remit le contact et redémarrà. Le reste du trajet se déroula en silence, chacun perdu dans ses pensées, imaginant ce que serait la suite maintenant. Ils arrivèrent à Atlanta peu avant 18h. Juste le temps de faire savoir à Ellen qu'ils étaient de retour avant qu'elle ne parte.

— Alors, c'était comment, Grandville ? leur demanda-t-elle quand elle les vit.

— Très... intéressant, commença Cameron.

— ... et éprouvant aussi, termina Catherine en observant le jeune homme, un demi-sourire sur le visage.

— Oh, souffla Ellen. Je suis étonnée, je pensais que tout se passerait bien, on a eu de très bons retours sur ce centre et je...

— Oh, mais tout s'est bien passé avec le centre, ma chère tante, c'est plus avec l'hôtel qu'on a eu un souci.

— Je me suis retrouvée à devoir dormir dans le même lit que le crapaud ici présent, railla Catherine.

Cameron la regarda, lui lançant un regard qui en disait long. Le jeu entre eux était bel et bien revenu.

— C'est étonnant, j'avais bien réservé une chambre pour chacun de vous, pourtant, répliqua Ellen en s'asseyant sur sa chaise.

— Eh bien, il faut croire qu'ils ont compris « une chambre pour deux ».

— Étonnant, vraiment, rétorqua la patronne en tentant de cacher au mieux sa moue amusée.

Les deux journalistes lui parlèrent un peu de leur papier puis quittèrent son bureau. Catherine se dirigea vers le sien, pensant que Cameron la suivrait, mais elle fut surprise quand elle le vit prendre l'ascenseur.

— Tu vas où comme ça, le crapaud ? s'enquit-elle alors qu'elle bloquait les portes de l'élèveur.

— Il est 18h, ma blanche colombe, je suis déjà en retard, lui répondit-il sur le même ton.

— Me diras-tu un jour où tu vas ?

— Peut-être... peut-être pas. Il faut bien garder un peu de mystère entre nous.

— Toi, un homme mystérieux ? Laisse-moi rire. Je lis en toi comme dans un livre ouvert.

— Tu pourrais bien être surprise.

Leurs regards s'accrochèrent et, pendant un moment qui leur sembla durer une éternité, ils restèrent là à se contempler.

— Tu peux venir, si tu veux savoir, proposa-t-il sans même s'en rendre compte.

Catherine entra dans la cabine avant que Cameron ait eu le temps de réaliser ce qu'il venait de dire. Elle embarqua donc avec lui dans la limousine qui attendait au bas de l'immeuble, tout en se demandant où elle était conduite.

Quand la voiture se gara devant un centre de rééducation, elle fixa le jeune homme, intriguée.

— Qu'est-ce qu'on vient faire ici ?

— Tu vas bientôt le savoir. J'ai quelqu'un à te présenter, viens, l'encouragea-

t-il en lui attrapant la main.

Il ne se rendit pas compte de son geste tout de suite, il l'avait fait naturellement. Il avait tellement envie d'être proche d'elle que son corps trahissait ce désir.

Catherine ne protesta pas contre ce contact plutôt familial et profita au contraire de la peau chaude de Justin contre sa paume. Il la traîna à travers les dédales de couloirs pour enfin s'arrêter dans une grande salle qui avait l'air d'être réservée au sport, vu les équipements présents.

— Tu m'accordes une minute ? Je reviens tout de suite, souffla-t-il avant de s'éloigner pour s'entretenir avec une jeune femme.

Cameron venait d'apercevoir Nora, non loin, qui était occupée à réaliser ses étirements toute seule.

— Je suis désolé, je suis en retard, lança-t-il en la saluant.

— C'est rien, ça arrive à tout le monde, voyons.

— J'étais à Grandville avec Catherine pour un reportage, on vient tout juste de rentrer. J'aimerais d'ailleurs te la présenter, si tu veux bien.

Il bougea légèrement, et Nora vit alors la jolie blonde qui la dévisageait non loin de là.

— Hum, plutôt jolie pour un tyran.

— Je sais, elle me rend dingue... dans tous les sens du terme. Je te la présente, mais souviens-toi : pour elle, je suis Justin Mercer. Cameron Woodrof n'existe pas ici.

— Compris, chef, ricana-t-elle en lui faisant un salut militaire.

Cameron secoua la tête, amusé, et partit chercher Catherine qui était devenue méfiante à mesure qu'elle les observait tous deux.

— Catherine, je voudrais te présenter Nora, une amie. Nora, voici Catherine, ma collègue de boulot.

— Enchantée, dirent les deux jeunes femmes en se serrant la main.

— J'ai du mal à comprendre ce qu'on fait là, murmura Catherine.

— Tu te souviens, je t'ai dit que j'avais eu un accident de voiture ? Je travaille ici tous les jours depuis. J'aide les victimes de la route à se remettre sur pied ou à reprendre goût à la vie.

— Oh, souffla Catherine, étonnée.

Elle s'attendait à tout sauf à ça de la part de Justin.

— C'est assez surprenant venant de toi.

— Je suis plein de surprises.

— Je comprends mieux certaines choses. Ça t'aide à oublier le traumatisme, c'est ça ?

Cameron était un peu mal à l'aise, il l'avait induite en erreur. Elle pensait qu'il venait ici de son plein gré, alors que ce n'était clairement pas le cas. Sa présence relevait de sa condamnation, mais comment lui expliquer ça ? Incapable de répondre à cette question, il préféra taire la vérité et profita d'une diversion de Nora pour changer de sujet.

— C'est le meilleur, notre Justin, déclara Nora en lui donnant un coup de coude.

— Hey ! s'écria-t-il. Attends un peu, toi, je vais te faire souffrir, ça t'apprendra à me battre.

— Pauvre chou, ricana Catherine. Battu par une femme.

— Et je suis pas la seule à lui en faire voir, paraît-il, confia Nora à Catherine.

— Non, mais ça va, toutes les deux ? s'insurgea Cameron, qui sentait que cette histoire allait mal tourner pour lui.

— Ah, oui ? s'enquit Catherine, suspicieuse, ignorant complètement Cameron. Qu'est-ce qu'il t'a dit sur moi, au juste ?

— Que tu étais un vrai tyran, mais un tyran sexy.

— Un tyran, vraiment ?

— Ose dire le contraire, la défia Cameron, la dominant de toute sa hauteur.

— Il est vrai que je t'en ai fait baver.

— Pourquoi parles-tu au passé ? C'est toujours d'actualité, je te signale.

— Et tu n'as encore rien vu, le menaça-t-elle en s'approchant un peu plus de lui.

— Eh bien, ça doit être cool au boulot, vous deux, railla Nora, ce qui les sortit de leur bulle.

— On ne s'ennuie pas, c'est vrai.

— Et puis, vous savez ce qu'on dit : qui aime bien châtie bien, répliqua la jeune femme, loin d'être bête.

Il lui avait suffi de ces quelques minutes passées avec ces deux-là pour s'apercevoir qu'ils étaient raides dingues l'un de l'autre.

Cameron décida d'éloigner les deux femmes avant que ça ne tourne vraiment mal pour lui et déclara qu'il fallait bosser. Catherine prit place non loin et les regarda travailler tous les deux. Voir Justin sous cet angle lui fut étrange. Il avait l'air si doux, si attentionné et à l'écoute avec Nora qu'elle sentit l'envie lui étreindre le cœur.

Elle eut honte de songer une chose pareille. La pauvre Nora était coincée dans un fauteuil roulant... La jalouser juste parce que Justin la touchait était pitoyable. Catherine, mortifiée, assista à toute la séance. Peu de temps avant la fin, son téléphone sonna.

— Allo ? chuchota-t-elle.

— Catherine, c'est Gwaine. Pourquoi tu chuchotes ? dit-il en murmurant lui-même.

Chose assez idiote quand on y réfléchit, mais c'était Gwaine ! Toujours à faire le pitre, celui-là.

— Je suis dans un lieu de travail et de relaxation, je ne peux pas trop te parler. Qu'est-ce que tu veux ?

— Faudrait qu'on se voie pour finaliser l'article. Ellen le veut demain matin sur son bureau, sauf que je viens de recevoir un coup de fil, il faut que je me rende à New York le plus tôt possible pour un shooting. Si on pouvait faire ça ce soir, ça serait génial.

— OK. Écoute, je n'ai pas ma voiture, alors tu n'as qu'à passer me prendre, et on s'en occupe.

Elle lui donna l'adresse du centre et raccrocha. Quelques minutes après, Justin et Nora la rejoignirent, ils en avaient terminé pour aujourd'hui.

— Un souci ? demanda-t-il en voyant sa mine fermée.

— Non, c'est juste Gwaine. Il part pour New York, et on n'a pas fini l'article sur le centre d'Atlanta. Ça m'embête assez parce que ça veut dire que je vais encore bosser tard ce soir. Il passe me chercher pour qu'on puisse boucler ça avant son départ.

— Oh, souffla Cameron, qui s'énerma automatiquement en pensant à « l'autre ».

Il serra les poings et les dents, chose que Nora remarqua, bien évidemment. Elle rit en les observant tous les deux. Ne pouvaient-ils pas se dire ce qu'ils ressentait ? Ça leur faciliterait tant la vie ! Quelques minutes plus tard, Gwaine pénétra dans la salle.

— Salut, la compagnie, lança-t-il d'un ton joyeux.

Ses yeux s'agrandirent quand il vit Nora. Il est vrai que la jeune femme était magnifique, avec un visage d'ange et un corps sublime malgré son handicap.

— Nora, Gwaine. Gwaine, Nora, grogna Cameron, qui les regardait.

Chacun était absorbé par l'autre, en oubliant même qu'ils n'étaient pas seuls.

Nora se mit à rougir légèrement, elle n'était pas habituée à ce qu'un homme, surtout si séduisant, la dévisage de cette façon. Pas avec autant de désir et d'envie dans les prunelles. Elle détourna le regard, gênée, et le charme fut rompu.

— Enchanté de vous rencontrer, Nora, la salua Gwaine en lui faisant un baisemain.

Nora sourit, amusée, et engagea la conversation avec lui. Ils parlèrent tous ensemble quelques minutes avant que le devoir ne les rappelle à l'ordre. Catherine et Gwaine s'en allèrent, laissant les deux autres seuls.

— C'est qui ? demanda Nora dès qu'ils furent partis. Ne me dis pas que c'est l'homme dont tu me parlais, parce que je te jure que je meurs tout de suite.

— Pourquoi, qu'est-ce qu'il a, au juste ? répondit Cameron, revêche.

— Ce qu'il a ? Non, mais t'es aveugle ou quoi ? C'est un vrai canon, ce type. Il a un tel charme... une chance pour toi qu'il ne soit pas fou de ta Catherine, sinon t'étais mal barré. Sacrée concurrence !

— Charmant, merci !

— Non, mais t'es pas mal aussi, t'es même plutôt beau gosse. C'est juste que les blonds, c'est pas mon truc.

— Laisse tomber, je ne veux pas parler de ça avec toi. C'est trop bizarre, rit Cameron.

— En tout cas, une chose est sûre : ta Catherine, elle est bien mordue aussi. Autant que toi, je dirais !

— J'aimerais bien y croire, tu sais, surtout après ces deux jours.

Il lui raconta alors comment avait viré leur séjour boulot, et Nora fut ravie de l'apprendre, car cela confirmait sa théorie. Elle lui conseilla de se jeter à l'eau le plus rapidement possible.

Une fois de retour chez lui, il se doucha, mangea un bout avec Ellen et étudia ensuite ses partiels, son examen approchant à grands pas. Dans deux mois, jour

pour jour, il y serait.

Les semaines avaient filé si vite depuis qu'il était ici. Il réalisa alors qu'il n'avait pas pris de nouvelles de la petite Morgane depuis un moment déjà. Il était si occupé dans ses journées que ça lui était complètement sorti de la tête.

Il se saisit de son portable et, après avoir calculé qu'il était presque l'heure du dîner à Los Angeles, décida d'appeler au domicile des parents. Sauf qu'il n'avait pas leur numéro personnel ! Un coup de fil à sa mère lui permit de l'obtenir. Il dut d'ailleurs batailler ferme avec elle pour qu'elle le lui confie.

Après lui avoir expliqué pourquoi il en avait besoin, Clarissa le lui communiqua, l'informant qu'ils passaient leur temps à l'hôpital et ne seraient sûrement pas chez eux. Ce qui n'était sans doute pas plus mal. Ainsi, il ne les dérangerait pas en plein repas. Le téléphone sonna et, comme prévu, il tomba sur la boîte vocale.

— M. et Mme Simmons, bonjour, c'est Cameron Woodrof. Je sais que ça fait longtemps que je n'ai pas appelé pour prendre des nouvelles de votre fille, mais je ne l'ai pas oubliée. Je pense à elle chaque jour que Dieu fait. Je prie pour qu'elle aille le mieux possible. Je suis très occupé entre mon travail, le centre de rééducation et mes études, veuillez m'excuser de ne pas avoir téléphoné plus tôt. Si vous ne voulez plus que j'appelle, je comprendrais, faites juste savoir à mon avocat comment va Morgane, s'il vous plaît. Merci d'avance et embrassez votre petite pour moi.

Il raccrocha, heureux de l'avoir fait. Il se dit que cela rassurerait sans doute les parents de voir qu'il pensait toujours au drame qu'il avait provoqué. Près de sept mois s'étaient écoulés maintenant depuis l'accident.

— Quel changement, se dit-il en observant son reflet dans le miroir.

Il avait fallu cette tragédie pour qu'il ouvre enfin les yeux sur sa vie. Il comprenait à côté de quoi il était passé pendant ces longues années à boire et à sortir. Il se dirigea d'un pas décidé vers son armoire et en extirpa le whisky qu'il y avait caché à son arrivée chez sa tante.

Il le déboucha, huma l'arôme délicieux et tentateur... mais tint bon. Il résista même extrêmement bien. Fier de lui, le sourire aux lèvres, il se rendit dans la salle de bain et vida la bouteille dans le lavabo, qu'il rinça ensuite.

— Plus jamais, se promet-il alors.

Il n'avait plus de raison de s'enivrer, il avait désormais trouvé un sens à son existence. Il se réinstalla devant ses partiels et les travailla avec plus d'acharnement qu'il n'en avait jamais eu.

D'après son vieux professeur, il avait rattrapé le niveau des autres étudiants avec une facilité déconcertante. Mais ce n'est pas pour ça que Cameron se relâcha, bien au contraire. Il étudia si tard dans la nuit qu'il finit par s'endormir sur ses bouquins.

Il le paya le lendemain matin quand il s'éveilla. Il était courbaturé de partout, et même une bonne douche et sa séance de sport matinale ne surent changer ça.

— T'as une sale tête, Mercer, déclara Catherine en signe de bonjour quand il se présenta au Daily News.

— Merci, trop aimable. T'es pas mal non plus dans ton genre.

— C'est ce satané article avec Gwaine, je n'ai pas vu la nuit passer.

— Mouais.

— Et toi, quelle est donc ton excuse ? railla Catherine.

— Je me suis endormi sur mes bouquins.

— Tes bouquins ? Quels bouquins ? demanda la blonde, fort intéressée.

— De gestion, je passe un examen en candidat libre à la fac dans deux mois, soupira-t-il en se massant la nuque.

— Décidément, tu m'épates de plus en plus, répondit Catherine en souriant.

Sourire qu'elle perdit bien vite quand elle vit Maxine, superbe rousse d'un mètre quatre-vingt qui tournait autour de Justin depuis qu'il était arrivé. Elle bossait à la rubrique mode du journal.

— Mauvaise nuit, on dirait, souffla-t-elle à l'oreille du beau blond. Je vais t'arranger ça, tu vas voir.

Elle se mit à le masser avant que celui-ci ait pu dire quoi que ce soit. Bien qu'un peu surpris au départ, il fut forcé d'admettre qu'elle avait des mains expertes.

— Hey, Barbie, si t'allais voir ailleurs si j'y suis, lança Catherine d'une voix tranchante. On bosse, ici, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué.

— C'est à lui de me le dire, s'il veut que j'arrête, minauda la rouquine avec un air niais face à Catherine, qui bouillait de plus en plus.

— Maxine, merci, ça va aller, décréta Cameron en enlevant ses paumes.

— Mais il n'y a pas de quoi. Si tu as encore besoin, tu sais où me trouver, lui dit-elle avec un clin d'œil avant de s'éloigner.

— Toute la rédac sait où te trouver ! C'est ce qui se passe quand on allume tout le monde ! cracha Catherine.

Cameron la regarda, étonné.

— Quoi ? aboya-t-elle quand elle le remarqua.

— Rien, rien. C'est juste que si je ne te connaissais pas... je penserais que tu es jalouse, répondit-il avec un rictus en coin.

— Moi, jalouse ? Et de quoi ? railla Catherine. De Barbie ?

— Par exemple, oui.

— Qu'est-ce que tu peux être idiot, Mercer ! J'évitais juste à cette pauvre fille de perdre son temps avec toi. J'ai goûté, tu n'en vaux pas la peine.

Cameron reçut ses paroles comme un coup au ventre, et ça lui fit mal, très mal. Catherine s'en voulut immédiatement. Ses mots avaient dépassé sa pensée, c'était juste cette foutue jalousie qui avait pris le dessus. Elle releva les yeux vers Justin et vit que son regard s'était voilé et arborait désormais cet air sombre et froid qu'il avait au début, quand il était arrivé ici.

Catherine se leva d'un bond, murmurant au passage un faible « désolée » et s'enfuit en direction de l'ascenseur. Elle avait besoin d'être seule, d'analyser ses

sentiments, qui prenaient dorénavant tellement d'importance qu'elle ne parvenait plus à bosser correctement.

Alors que les portes se refermaient, une main s'abattit sur celles-ci. Cameron entra dans la cabine, plus glacial que jamais. Il bloqua l'ascenseur et colla Catherine sur une des parois avant de se jeter sauvagement sur sa bouche.

La jeune femme, surprise au départ, se remit bien vite et participa avec plaisir à ce baiser des plus fougueux. Cameron la souleva légèrement, si bien qu'elle put entourer sa taille de ses jambes, de façon à le coller encore plus contre elle. Lui en profita également.

L'idée était de faire payer Catherine, la blesser à sa façon. Faire naître le désir en elle... et la planter là. Mais, maintenant que Cameron l'avait dans les bras, toute sa colère et sa hargne s'envolèrent, laissant place à une envie des plus violentes. Ses paumes glissèrent sur les cuisses de sa partenaire, remontant vers ses fesses, tandis que sa bouche lui dévorait le cou.

— Justin, gémit Catherine en lui agrippant les cheveux pour le forcer à l'embrasser de nouveau.

Ils se séparèrent avant que les choses ne dérapent. Ils en avaient pourtant tous deux envie, mais pas comme ça, pas ici, dans un ascenseur.

— Heureusement que je n'en vaudrais pas la peine, cingla Cameron en remettant de l'ordre dans son costume. Je me demande ce que ça aurait été dans le cas contraire.

Catherine se sentit mal, elle l'avait blessé avec ses paroles. Elle s'approcha de lui doucement, lui offrant le choix de la repousser, puis posa ses lèvres sur celles du jeune homme. Contrairement au précédent, ce fut un baiser tendre.

— Je suis désolée, souffla-t-elle. Tu as raison, j'étais jalouse.

— Ravi que tu le reconnais, répondit-il en débloquent l'ascenseur. Pourtant, il n'y a vraiment pas de quoi, Maxine ne t'arrive pas à la cheville.

Ils se sourirent tous les deux, l'incident étant clos, et sortirent quand les battants se rouvrirent enfin.

— Tu devras te faire pardonner, tu m’as fait mal, lui déclara-t-il, la main sur le cœur, alors qu’elle s’apprêtait à tourner à l’angle d’un couloir.

— Et que demandes-tu en réparation ?

— Hum... je ne sais pas encore, mais tu le sauras bientôt, lança-t-il d’un air espiègle.

Ils se séparèrent là, chacun tentant de reprendre le cours de leur journée comme ils pouvaient. Cameron avait bien une idée quant à ce qu’il désirait de Catherine, mais il n’avait rien dit pour le moment, il voulait tout préparer avant.

\*\*\*

Il s’en occupa donc, laissant volontairement les jours passer sans rien dire à Catherine. Celle-ci commençait à penser qu’il avait oublié quand, un samedi matin à 8h pétante, on frappa à sa porte. Elle s’extirpa de son lit pas encore tout à fait réveillée, s’aida de ses doigts pour mettre de l’ordre dans ses cheveux et enfila un peignoir pour ouvrir. Elle bâillait à s’en décrocher la mâchoire lorsqu’elle tomba nez à nez avec Cameron, tout sourire.

— Debout, la marmotte, on a une journée chargée.

— Justin ? Mais qu’est-ce que tu fais là de si bon matin ? Tu sais qu’on ne bosse pas aujourd’hui, n’est-ce pas ? C’est notre jour de repos.

— Je sais, mais tu me dois réparation, l’as-tu oublié ?

— Non, mais j’espérais que toi, oui, lança-t-elle en bâillant de nouveau.

— Compte là-dessus, ma belle. J’ai une sacrée mémoire ! Alors, tu montes t’habiller pendant que je te prépare le petit déj’ et, ensuite, on passe la journée ensemble. Tu vas voir ce qu’il en est de se froter à moi.

— Wouhou, j’ai peur, raila la jeune femme en l’affrontant du regard.

— Monte te changer avant que je ne fasse quelque chose que tu me feras regretter, ordonna-t-il d'une voix soudain rauque.

Le peignoir de Catherine s'était entrouvert, offrant une vue plongeante sur un déshabillé en dentelles diablement sexy. Catherine rougit violemment, resserra les pans du vêtement sur elle, puis grimpa l'escalier en courant. Elle redescendit dix minutes plus tard, vêtue d'un jean et d'un débardeur blanc sur lequel elle avait mis un petit gilet noir.

— Ça sent bon, dit-elle en s'appuyant sur le chambranle de la cuisine.

Cameron avait fait un détour par la boulangerie avant de venir et avait pris tout un assortiment de viennoiseries. Le temps que Catherine se change, il avait préparé le café, pressé des oranges et dressé la table pour deux.

— Si Madame veut bien prendre place, proposa-t-il en tirant la chaise pour elle.

Catherine s'installa en le remerciant et partagea un repas avec lui dans la joie et la bonne humeur. Bonne humeur surtout due à Catherine, qui tentait de tirer les vers du nez de Cameron quant à ce qu'il avait prévu aujourd'hui. Mais le jeune homme tint bon et ne dévoila rien de son plan.

## Chapitre 9

Une demi-heure plus tard, la limousine qui conduisait Catherine et Cameron s'arrêta enfin. Catherine quitta le véhicule et s'aperçut qu'ils étaient hors de la ville, en pleine cambrousse... devant un stand de tir à l'arc !

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? demanda Catherine. Je n'ai jamais fait ça de ma vie !

— Moi non plus, clama Cameron en riant, c'est bien pour ça qu'on est là. C'est plus marrant qu'un bowling, non ?

— Ça rime à quoi tout ça, au juste ?

— Je veux juste qu'on passe un bon moment, rien de plus. Et celui qui perd invite l'autre à dîner ce soir.

— Monsieur est galant, à ce que je vois, railla-t-elle, un sourire au coin des lèvres.

— Je te l'ai dit au motel, on est dans un monde d'égalité, souffla-t-il avant de s'éloigner vers l'entrée en sifflotant.

Catherine le rattrapa. Ils pénétrèrent tous deux dans l'établissement avant de se diriger vers l'accueil. Le gérant prit leur inscription et leur donna équipement et protection.

— Et n'oubliez pas, surtout, de bien mettre votre protège bras, leur recommanda le type, sinon vous vous en souviendrez, croyez-moi. Quand la corde frotte votre bras à une telle vitesse, c'est plus un bleu que vous avez, c'est un steak saignant !

Il ricana lui-même de sa blague sous le regard interloqué de Catherine. Cameron, lui, commençait franchement à se demander s'il avait bien fait de venir ici. Il souhaitait se détendre et passer du bon temps, pas se blesser.

— Bon, v'là vos carquois avec vos flèches, reprit le patron. Mon fils vous attend sur le terrain pour vous expliquer les bases, après il vous laisse tranquille.

Cameron le remercia et suivit le chemin qu'il lui avait indiqué. Il aperçut un jeune homme, un peu plus loin, en train de s'exercer. Cameron l'observa, admiratif, et Catherine ressentit une certaine excitation. Ça allait être amusant, finalement !

Une fois à ses côtés, Steve, le gamin, leur expliqua les rudiments de ce sport. Comment encocher une flèche, placer ses doigts et son corps et, surtout, quand lâcher la corde. Quand il vit que Cameron s'en sortait assez bien, il s'éloigna quelque peu pour fournir ses explications à un autre groupe.

— Il n'y a plus que nous, dit Cameron en tirant de nouveau.

Elle n'était pas en plein centre de la cible comme il l'aurait voulu, mais pas très loin. Catherine le regarda d'un air mauvais.

— Je pensais que tu n'en avais jamais fait ?

— C'est le cas. Il faut croire que je suis naturellement doué pour ça, ricana-t-il.

Il en décocha encore quelques-unes avant d'assister Catherine, qui avait du mal à s'en sortir.

— Laisse-moi t'aider, tu veux. Tu vas finir par tuer quelqu'un, et comme l'être vivant le plus proche, c'est moi...

Il récupéra l'arme, rangea les projectiles qu'elle tenait dans leur carquois, puis s'installa derrière elle. Afin de l'aider, il positionna les mains de Catherine sur l'arc, frôlant la peau de la jeune femme au passage, leur provoquant à tous deux de délicieux frissons.

— Tends ton bras avec plus de conviction, c'est trop mou, exigea-t-il en remontant le long du bras de Catherine, qui avait de plus en plus de mal à se concentrer.

— Ce n'est pas parce que c'est toi qui expliques que c'est plus simple.

— Laisse-toi faire, bougre d'âne, sourit-il tout contre son cou. Remonte un peu ton coude. Voilà, comme ça. Maintenant, tu lâches quand tu te sens prête.

Afin d'assurer la stabilité de Catherine, il posa ses deux paumes sur ses hanches. Elle était si petite et menue qu'il avait peur que le contrecoup de la corde ne la fasse s'envoler. Il la sentit tressaillir sous ses doigts, anxieuse à son contact, mais ne dit rien et attendit qu'elle tire.

— Hum, c'est bien. Au moins, cette fois, tu as touché la cible, rit Cameron en la relâchant.

— C'est ça, moque-toi de moi. Je vais y arriver, tu vas voir, je vais t'arracher ce sourire arrogant du visage.

— Va falloir gagner, pour ça. Tu te sens prête ? souffla-t-il tout contre son oreille.

— Oh oui, crois-moi ! Tu vas mordre la poussière, Mercer !

Et elle se remit au tir. Encore et encore, inlassablement, se perfectionnant un peu plus à chaque fois. Au bout de deux heures, elle décida qu'elle était prête à affronter le blanc bec qui lui servait de coéquipier.

— Celui qui perd invite l'autre à dîner ? demanda-t-elle avant de préparer sa flèche.

— Absolument, ricana Cameron, appuyé nonchalamment sur son arc.

— Bien, alors prépare le chéquier ! Ça va faire mal.

Elle respira profondément, repassant dans sa tête tous les conseils qu'on lui avait prodigués, et se lança. Son projectile se planta en plein centre de la cible.

— OK, ça se corse, là, rétorqua Cameron, joueur.

Cam et elle firent un petit match en dix points. Catherine avait pris en assurance et avait marqué quelques beaux coups, mais elle s'était néanmoins inclinée devant le talent de Cameron.

— Allez, dis-le, c'est bon. Je ne serai pas fâchée, je te jure.

— Te dire quoi, Catherine ?

— Que tu m’as menti et que ce n’est pas la première fois que tu fais mumuse avec un arc.

— Je te jure que je n’en avais jamais touché de ma vie avant aujourd’hui. La chance du débutant, certainement.

Catherine ronchonna, provoquant l’hilarité de Cameron. Il la trouvait de plus en plus craquante.

— Vu que j’ai perdu, je peux au moins choisir le restaurant pour ce soir ?

— Je veux bien t’accorder ce plaisir, Catherine.

— Oh, quel gentleman, Monseigneur ! C’est trop d’honneur.

— Je sais, je suis trop bon.

Ils se regardèrent tous les deux avant d’éclater de rire et de reprendre la voiture. Ils avaient passé plusieurs heures au stand, déjeunant même sur place, mais il était encore trop tôt pour aller dîner. Et puis, Catherine n’avait pas envie que cette journée s’arrête. Alors que la limousine roulait doucement, elle réfléchit à ce qu’elle pouvait proposer pour prolonger cet instant magique. Jusqu’à ce qu’elle se souvienne que la fête foraine avait rouvert la semaine dernière.

— On est plus des gosses, tu sais, raila Cameron quand elle lui fit part de son idée.

— Ce n’est pas que pour les gamins. On peut s’y amuser aussi. Oh, s’il te plaît, Justin.

L’entendre l’appeler par ce prénom agaça Cameron. C’était d’ailleurs le cas depuis la scène de l’ascenseur. C’était « Justin » qu’elle avait murmuré, et non « Cameron ».

Il savait que c’était idiot, mais cette fausse identité lui posait de plus en plus de problèmes. Qu’importe le nom qu’elle gémissait, c’était toujours lui le principal concerné...

Mentir, même par omission, devenait de plus en plus difficile. Vivre cette

double vie le fatiguait. Il ne voulait plus de secret, il voulait assumer pleinement qui il était... pour ça, il devait révéler la vérité à la jeune femme.

— Écoute, on fait un deal, reprit-elle, l’extirpant de ses pensées. On va à la fête foraine, et je te laisse choisir le resto ce soir. Assure-toi juste que ce soit dans mes moyens.

Cameron la fixa, attendri par son air de petite fille, puis demanda au chauffeur de changer de direction. Catherine sourit, ravie, en pensant qu’elle l’aimait de plus en plus, ce grand blond.

Quand ils arrivèrent sur place, Catherine fut aussitôt prise par l’euphorie ambiante. On aurait dit une gamine qui voyait des manèges pour la première fois. Cameron afficha un air amusé et ne put retenir un ricanement quand elle se mit à baver devant un énorme Coco Lapin. Une vraie gosse !

— Je te l’offre, s’il te plaît tant, lui proposa-t-il.

— Hum, pas besoin de toi, Mercer. Je vais me l’offrir seule, ce Coco Lapin, tu vas voir.

— Catherine, loin de moi l’idée de me moquer, mais tu sais que c’est du tir à la carabine ? lui lança-t-il avec un rictus moqueur.

Catherine le regarda, l’air sûr d’elle. Elle paya le forain qui lui apporta une carabine et une boîte de plombs. Aussitôt, elle s’empressa de charger le fusil comme une pro sous le regard ébahi de Cameron.

— Remets-toi, Mercer. Les femmes aussi savent utiliser les armes. Et ça, c’est mon dada, contrairement à tes flèches.

Cameron, sentant la provocation dans sa moue narquoise, sortit quelques billets pour qu’on lui donne de quoi s’amuser également. Et c’est ainsi qu’un nouveau concours commença pour nos deux comparses. Cette fois, ce fut Catherine qui gagna, quittant le stand avec une peluche gigantesque sous le bras.

— Ça craint, sérieux, battu par une fille ! ronchonna Cameron, dépité.

— Ne t’en fais pas, je ne dirai rien à personne, le nargua-t-elle en lui tirant la

langue.

Ils passèrent un excellent moment tous les deux, montant dans toutes les attractions possibles, s'offrant de temps en temps une petite pause détente avec une gaufre ou une barbe à papa. Ils avaient fait tous les manèges, sauf un que Catherine refusait littéralement d'approcher.

— Allez, l'implora Cameron. Tu m'as traîné partout, viens avec moi là-dedans.

— Jamais, tu m'entends ? Tu ne me feras jamais monter là-dedans ! décréta-t-elle en criant presque.

— Catherine, ce n'est qu'un train fantôme, et je serai là pour te protéger. Allez, viens, pour moi.

— Je... je peux pas.

Cameron sentit à ce moment que la peur de la jeune femme n'avait rien d'anodin. Elle était pâle comme la mort, ses mains tremblaient, elle transpirait... c'était une véritable phobie. Il s'avança, posa une paume sur son visage et la regarda dans les yeux.

— Dis-moi ce qu'il y a.

— Je... tu vas trouver ça idiot. Quand j'étais ado, je... j'ai été dans une maison hantée avec une bande de copains. Le manège a eu un souci électrique et je... dit-elle en se grattant la gorge, mal à l'aise, je suis restée coincée des heures dedans à tourner en rond en sentant des choses horribles sous mes doigts. Quand les forains ont réussi à faire repartir l'installation et qu'ils m'ont sortie, j'étais complètement hystérique. J'ai juré de ne plus jamais approcher ce genre d'attractions.

— OK, je vois. Tu es une femme, aujourd'hui, tu sais que tu n'as rien à craindre. Catherine, il faut combattre ses peurs pour en être libéré. Je serai avec toi, je te jure que je ne te quitte pas d'une semelle.

— Je peux pas, Justin, commençait-elle à pleurer.

— Aie confiance en moi.

Elle plongea son regard dans le sien et sut qu'elle pouvait lui accorder ce qu'il venait de lui demander. Elle inspira longuement pour maîtriser ses nerfs puis serra sa paume avant de le suivre. Catherine confia sa peluche au caissier à l'entrée et monta dans le manège, effrayée. Elle se colla littéralement à Cameron, s'accrochant à lui comme à une bouée de sauvetage, cachant son visage dans la veste de celui-ci.

— Faut que je note ça dans mes techniques de drague, la taquina-t-il. Ça a l'air de marcher du tonnerre.

— Je savais que j'allais le regretter, grogna-t-elle en s'éloignant de lui.

L'attraction se mit en branle et s'engouffra dans un tunnel noir où des bestioles de toutes sortes faisaient irruption. Catherine sentit son cœur s'accélérer, elle paniqua, chercha à tâtons la main de Cameron. Elle tenta de se calmer, mais rien n'y faisait : plus le train avançait, pire c'était. Elle hurla de terreur quand une momie leur atterrit dessus, si bien qu'elle se jeta carrément dans les bras de Cameron.

— Tout va bien, Cate, calme-toi, je suis là, lui murmura-t-il en lui caressant les cheveux. Pense à quelque chose d'agréable et oublie ce qui t'entoure.

Et elle le fit. Ce qu'il ne savait pas, c'est qu'elle pensait à lui, à la nuit qu'elle avait passée à ses côtés. Elle y songea de toutes ses forces et, peu à peu, le calme l'envahit, lui permettant de profiter de la fin du « voyage ».

— Merci, bredouilla-t-elle quand Cameron l'aida à descendre.

— Je t'avais dit que je ne te lâcherais pas.

Ils se sourirent et déambulèrent encore un peu entre les manèges. L'obscurité était tombée, et la faim commençait franchement à se faire ressentir pour nos deux amis. Ils s'apprêtèrent à quitter les lieux quand Catherine lut une affiche annonçant un feu d'artifice, le soir même.

— Laisse-moi deviner, ricana Cameron quand il vit la jeune femme se mordre la lèvre en lisant le panneau, tu veux y aller.

— Bah, c'est que... j'aimerais bien, oui. Mais, non ! On a dit qu'on devait dîner, alors on va dîner, dit-elle en s'éloignant.

— Catherine, l'arrêta Cameron qui, lui, n'avait pas bougé. Si tu veux y aller, on y va, ça ne me pose pas de problème. Le restaurant sera toujours là demain ou un autre jour.

La jeune femme refit en sens inverse les quelques pas qu'elle venait de faire et se retrouva face au grand blond. Elle le regarda dans les yeux avant de l'embrasser du bout des lèvres.

— Merci. Tu sais être adorable quand tu veux.

— Je suis plein de surprises, je te l'ai dit. Je vais voir s'il n'y a pas une couverture dans la limousine. Tu n'as qu'à t'occuper de nous trouver un truc à manger, ce n'est pas ce qui manque ici.

Il n'aimait pas la laisser, mais il s'y résolut néanmoins. Il n'en aurait que pour cinq minutes, le temps de faire l'aller-retour. Catherine, elle, attendait sagement dans la queue pour des hot-dogs. Elle appréciait cette journée et n'avait qu'une envie : qu'elle dure le plus longtemps possible. Elle n'avait pas eu un aussi bon moment depuis une éternité.

La file avançait petit à petit, et enfin ce fut son tour. Elle passa commande, on la lui remit quelques minutes plus tard et, alors qu'elle allait payer, une main tendit des billets à la caissière.

— Je peux savoir ce que tu fais ? demanda-t-elle à Cameron qui fit preuve d'un timing parfait.

— Je suis gentleman, c'est moi qui régale ce soir.

— J'ai perdu au stand, je dois t'offrir un dîner.

— Ouais, sauf que ça, ce n'est pas vraiment un resto. Mais tu payeras ta dette... une autre fois.

— Ce qui veut dire qu'on va être amenés à se revoir, répliqua Catherine avec un air de défi sur le visage.

— Et comment. On se verra tous les jours au boulot.

Catherine le poussa en le traitant d'idiot et, enfin, ils se mirent en quête d'une

place pour assister au spectacle. Ils s'installèrent côte à côte et eurent le temps de manger leurs hot-dogs avant que celui-ci ne débute.

Quand il vit Catherine frissonner dans son gilet, Cameron s'empara de la couverture à ses pieds et en drapa la jeune femme, qui lui adressa un regard touché. Son cœur battait de plus en plus vite. Le faible qu'elle avait pour Justin se transformait en gros coup de foudre. Catherine était en train de tomber amoureuse, et ça la terrifiait plus que le manège et ses fantômes.

Elle avait toujours été déçue et trahie en amour, si bien que, maintenant, elle se protégeait, s'interdisant de s'attacher à qui que ce soit... Mais il était trop tard pour Justin. Elle l'avait dans la peau. Il n'y avait plus qu'à espérer que cela soit réciproque.

Prenant son courage à deux mains, Catherine se leva et se cala entre les jambes de Justin, posant son dos sur le torse du jeune homme.

— Je savais bien que tu craquais, lui chuchota-t-il, taquin, à l'oreille, alors que le feu d'artifice commençait.

— Je ne craque pas, j'avais juste besoin d'être installée plus confortablement. J'ai froid, en fait, et tu sais ce qu'on t'apprend en survie : il faut se coller l'un à l'autre pour se réchauffer.

Catherine mentait, bien sûr, mais Cameron n'était pas dupe. Il resserra son étreinte autour du corps frêle niché contre le sien et passa la durée des festivités la tête plongée dans les cheveux de Catherine, voulant imprégner leur odeur avant que la soirée ne s'achève. Et elle se termina bien trop vite au goût des deux comparses.

Cameron raccompagna Catherine chez elle, accomplissant son devoir de gentleman en la conduisant jusqu'à son perron.

— Bonsoir, Justin, murmura Catherine en déverrouillant sa porte. Merci pour la journée, c'était... agréable.

— Seulement agréable ? demanda, vexé, Cameron.

— C'était sympa, avoua-t-elle en lui souriant.

Alors qu'elle rentrait chez elle, Cameron suivit une impulsion et lui attrapa le bras pour l'attirer à lui avant de l'embrasser. Un baiser tendre et doux empli d'amour.

— Si ça doit devenir sérieux entre nous, il va falloir qu'on parle, Catherine, lui dit-il, le front collé à celui de la jeune femme.

— Et de quoi ? On profite juste de bons moments entre nous et...

— C'est de moi que je dois te parler, pas de nous.

— Ne me dis pas que tu es marié ! s'écria-t-elle.

— Quoi ? Non, mais ça va pas ! répliqua-t-il sur le même ton.

— Oh, tu n'es pas un criminel en fuite, au moins ?

— Tu vas les chercher où ? On en parlera demain, je ne veux pas gâcher cette journée.

— Bien, comme tu voudras.

Elle lui accorda un dernier sourire et fila. Cameron repartit vers la limousine, dépité. Il n'était certes pas en fuite, mais c'était bien un criminel. Il chercha tout le long du trajet comment lui avouer la vérité. Comment amoindrir le choc des révélations qu'il s'apprêtait à lui faire ?

Une fois chez lui, il prit une bonne douche, pensant que ça le détendrait, mais il n'en était rien. Il se coucha et attendit que le sommeil lui vienne, mais en vain, si bien qu'il était encore complètement réveillé quand son portable sonna.

— Monsieur Woodrof, je m'excuse de vous déranger, je me doute qu'il doit être tard chez vous.

— Monsieur Simmons ? Non, non, ne vous en faites pas ! s' alarma-t-il en se relevant complètement. Tout va bien ?

— Oui. J'appelle juste suite à votre dernier coup de fil. Je n'ai pas pu le faire avant. Morgane a subi sa dernière intervention il y a deux jours, on attendait les résultats d'examen. Avec le stress et tout ça...

— Je comprends, le rassura Cameron dont la tension artérielle devait battre des records. Alors, que disent les tests ?

— Elle a récupéré toutes ses capacités motrices, pleura son père au téléphone. D'après les médecins, ses chairs devraient se reconstruire assez vite, vu son jeune âge. Elle aura juste quelques cicatrices, mais c'est tout.

— Dieu merci, souffla Cameron, dont les larmes coulaient désormais sur son visage. Vous m'en voyez soulagé. Je suis tellement heureux pour elle.

— Merci. Morgane est ravie, elle ne pouvait espérer plus beau cadeau pour son anniversaire.

— Son anniversaire ? demanda Cameron, la gorge serrée.

— Oui, c'est demain. Elle fêtera ses sept ans, et elle marchera bientôt de nouveau, que demander de plus ?

— En effet. Embrassez-la pour moi.

— Je le ferai. Je dois vous laisser, je retourne auprès d'elle.

— Bien sûr. Au revoir et merci d'avoir appelé.

Cameron raccrocha, abasourdi. Morgane était sauvée ! C'était un véritable miracle ! Le soulagement fut tel qu'il se sentit soudain chanceler, au bord du malaise. Ses pleurs se transformèrent bien vite en véritables sanglots salvateurs.

Il se rallongea, mais n'arriva pas à dormir, ses pensées tournées vers la petite fille qui allait bien désormais. Alors, mû par une impulsion soudaine, il se leva d'un bond et prépara un sac dans lequel il jeta quelques affaires à la hâte, puis dévala le grand escalier presque en courant.

— Cameron, mais qu'est-ce que tu fais ? s'enquit Ellen, que le bruit avait tirée de son bureau.

— Ellen, rends-moi service. Appelle l'aéroport et fais préparer le jet.

— Quoi ? À cette heure, mais où vas-tu ?

— À Los Angeles, clama-t-il en quittant le manoir.

Le temps qu'Ellen encaisse la nouvelle, elle se mit à sa poursuite jusque dans le garage, où l'attendait le chauffeur.

— Mais qu'est-ce que tu vas faire là-bas, Cameron ?

— Je... j'en sais rien. Il faut que j'y aille, c'est tout !

— Tu sais que si tu es de retour, les paparazzis vont s'en donner à cœur joie. Ta venue ne passera pas inaperçue, et si le juge l'apprend...

— Je prends le risque, Ellen. Le père de Morgane vient d'appeler, elle est sauvée, avoua-t-il enfin. Elle a subi sa dernière intervention, et elle n'aura aucune séquelle. Elle va pouvoir remarcher.

— Dieu merci, souffla Ellen en posant une main sur sa bouche.

— Je... c'est son anniversaire demain... je sais que c'est idiot, mais...

— Fonce, mon grand. Je fais préparer le jet, et je vais prévenir tes parents pour qu'ils viennent te chercher à l'aéroport. Je vais prévenir le juge aussi, il vaut mieux qu'elle l'apprenne par nous que par les journaux.

— Merci, Ellen.

Elle lui caressa les cheveux et embrassa son front avant qu'il ne parte. Elle était si fière de lui. Lui ne savait pas pourquoi il y allait, mais elle avait très bien compris. Il avait besoin de voir la petite et de lui parler pour pouvoir avancer. La conversation avec ses parents avait été une première étape sur le chemin du pardon. Celle-ci était la suivante.

Ellen appela le pilote et demanda à ce que tout soit prêt le plus vite possible. Il l'informa qu'ils pourraient décoller deux heures plus tard, le temps de faire valider les plans de vol et d'avoir toutes les autorisations. Elle prévint ensuite sa sœur que son fils allait être de retour dans la ville.

— Ellen, pourquoi l'avoir laissé faire ? Les vautours vont s'en donner à cœur joie, clama Clarissa.

— Ton fils a changé. Ce n'est plus le sale gosse que tu m'as envoyé. C'est un homme responsable, aujourd'hui, et il veut assumer ses actes jusqu'au bout. Il a besoin de présenter ses excuses à cette gamine, que voulais-tu que je fasse d'autre ?

— Rien, j'imagine, soupira-t-elle. Il est aussi têtue que son père. Merci d'avoir pris soin de lui.

— Il n'y a pas de quoi, voyons. Fais attention à lui, j'ai peur que ses vieux démons ne le reprennent aussitôt le pied posé dans la cité.

— Nous y veillerons, ne t'en fais pas.

Ellen souhaita une bonne nuit à sa sœur et retourna à son bureau, mais n'avait plus vraiment la tête à travailler. Elle rangea tous ses dossiers et se prépara un verre pour se détendre, autorisant son esprit à vagabonder en regardant le feu qui crépitait dans la cheminée. Cameron venait juste de partir, mais pourtant elle se sentait abandonnée. Elle regretta alors d'avoir fait passer sa carrière avant sa vie personnelle. Peut-être aurait-elle gardé son mari, peut-être aujourd'hui aurait-elle même des enfants...

Penser à tout ça faisait si mal... À quoi servait de ressasser son passé si ce n'est à vous faire souffrir ? Il était gravé dans le marbre, on ne pouvait le changer.

Elle réfléchit alors à l'idée de louer une partie de la villa, offrir un logement sûr et calme pour des universitaires, par exemple. Elle ne supporterait plus cette solitude qu'avait brisée la présence de Cameron à son arrivée. Pourtant, ce soir, elle se rendit compte qu'un jour ou l'autre son neveu devrait rentrer chez lui, loin d'elle, la laissant de nouveau seule dans cette grande maison vide.

C'était décidé ! Dès demain, elle irait voir les facultés de la ville et proposerait des chambres aux étudiants. Elle ne voulait plus être seule, jamais !

Quelque temps plus tard, son téléphone sonna pour l'avertir que le jet avait décollé. Elle vida son verre d'un trait et se coucha.

## Chapitre 10

De longues heures plus tard, Cameron posa le pied sur le tarmac de Los Angeles. Revenir ici lui était étrange, pourtant il se sentait toujours chez lui, même si ce n'était plus tout à fait comme avant. Il avait laissé à Atlanta une partie de son être, qu'il lui tardait de retrouver.

Il eut à peine le temps de gagner l'enceinte de l'aéroport, qu'il connaissait comme sa poche, que ses parents venaient à sa rencontre.

— Cameron ! s'exclama sa mère en le serrant dans ses bras, les larmes aux yeux.

— Ma petite maman.

Tous deux restèrent enlacés un instant, savourant avec bonheur le fait de tenir l'autre contre soi.

— Mon Dieu ! Mais avec quoi te nourrit ta tante ? Des stéroïdes ? rit-elle en s'écartant. Regarde-moi ça ! J'ai l'impression que tu as pris dix kilos de muscles.

— Peut-être pas dix, mais j'ai en effet forcé de ce côté. J'ai fait beaucoup de sport pour combler le manque de l'alcool.

Il salua ensuite son père. L'ambiance entre eux était plus froide, plus gênée, mais fut vite rompue quand son paternel l'attira à lui.

— Je suis fier de l'homme que je vois devant moi, souffla-t-il en l'étreignant.

Cameron lui sourit, et ils partirent ensemble vers la limousine qui attendait dehors.

— Oh non, gémit soudain Clarissa. Ils ont dû nous suivre.

Cameron leva alors les yeux et les vit. Son pire cauchemar se dressait face à lui. Il n'était pas arrivé depuis cinq minutes que les paparazzis lui tombaient déjà dessus.

— Baisse la tête, fiston, on va s'en charger.

— Non, papa, c'est à moi de m'en occuper.

Ils avancèrent droit vers la foule massée, qui s'agita lorsqu'elle reconnut le fils Woodrof. Aussitôt, les vautours se jetèrent sur Cameron, lui braquant micro et dictaphone sous le nez, alors qu'il était mitraillé de tous les côtés. Ses parents en profitèrent pour s'éclipser et se réfugier dans le véhicule.

— Je ne ferai aucun commentaire, messieurs. Les choses ont changé, et vous allez vous en rendre compte, clama Cameron en chaussant une paire de lunettes de soleil.

Il fendit la nuée de pseudo reporters et fit les quelques pas qui le séparaient de la voiture. Le temps que les rapaces se remettent du choc que Cameron leur avait causé, celui-ci était déjà à l'abri dans la limousine.

Les journalistes n'en revenaient pas ! Leur meilleure source de revenus était de retour en ville, et elle ne trouvait rien de mieux à dire qu'un pathétique « aucun commentaire » ? Jamais le fils à papa n'avait refusé de répondre à leurs questions avant. Jamais ! Que se passait-il donc avec Cameron Woodrof ?

Dans la berline, ses géniteurs souriaient, fiers de leur héritier, et c'est en silence que la famille regagna le manoir. Cameron eut le cœur qui se gonfla de joie quand il aperçut la demeure dans laquelle il avait grandi.

Il défit ses valises et profita un moment de son père et sa mère, puis les abandonna pour faire une course. Un chauffeur se tenant toujours prêt devant la maison, il put partir immédiatement pour le centre-ville.

— Nous sommes suivis, monsieur, l'avertit soudain son conducteur.

Cameron quitta ses pensées et se retourna pour examiner la rue derrière lui. Il repéra bien vite le véhicule gris qui les filait.

— Eh bien, on va les semer. Prenez la seconde à gauche et garez-vous devant la boutique de luxe. On va jouer avec nos amis les paparazzis.

Cameron donna quelques consignes puis sortit de la limousine, prenant son temps pour entrer dans le commerce afin qu'on le voie bien.

Immédiatement, une vendeuse vint à lui pour l'assister dans ses achats, mais

le jeune homme exigea de parler au directeur. Tous deux s'enfermèrent dans le bureau de ce dernier et, quelques minutes plus tard, un homme de la même carrure que Cameron sortit du magasin. Casquette vissée sur la tête et lunettes de soleil rivées au visage, il remonta dans la voiture qui démarra aussitôt, suivie par les journalistes.

Le vrai Cameron était toujours dans la boutique et souriait, ravi que la supercherie ait fonctionné. Les photographes s'étaient laissé berné et allaient courir la ville, baladés par son employé.

— Merci, Frantz, le remercia Cameron en lui remettant une liasse de billets.

— Il n'y a pas de quoi, monsieur Woodrof. Votre taxi ne devrait plus tarder maintenant.

Celui-ci arriva cinq minutes plus tard. Cameron y pénétra et fut enfin libre de sillonner la cité comme il voulait. Si on lui avait dit il y a un an qu'il aurait semé des paparazzis pour leur échapper, il ne l'aurait jamais cru !

Au lieu d'une adresse, il demanda à être conduit dans une boutique de jouets. Une fois à l'intérieur, il quémanda l'aide d'une vendeuse.

— Bonjour, je voudrais un cadeau pour une petite fille de sept ans. Que me conseillez-vous ?

— Tout dépend de votre budget, lui répondit la femme en souriant.

— Illimité, déclara-t-il en tendant sa carte de crédit.

— Monsieur Woodrof, pardon, je ne vous avais pas reconnu, bredouilla-t-elle, mal à l'aise. Vous avez l'air si... différent.

— Je le suis. Alors, ce cadeau ?

Elle lui présenta le rayon pour petites filles qui débordait de babioles en tous genres. Cameron comprit à cet instant à quel point la tâche serait ardue. Ne connaissant pas les goûts de Morgane, il se décida pour une énorme peluche, la vendeuse lui ayant assuré qu'il ne risquait rien avec un tel achat. Il ressortit du magasin avec un panda d'un mètre de haut. Il le fit rentrer tant bien que mal dans le taxi, qui se dirigea ensuite vers la clinique.

Une fois sur place, son audace flancha lorsqu'il aperçut la petite et ses parents à travers la fenêtre de sa chambre. Il prit un instant pour observer Morgane, qui avait l'air en bonne santé et heureuse de vivre. Cameron eut, une nouvelle fois, envie de se mettre des baffes. Cette gamine était dans un lit d'hôpital à cause de lui !

Saisissant son courage à deux mains, il frappa et entra.

— Que faites-vous ici ? demanda la mère en se levant d'un bond de la couche de sa fille.

— Je... j'avoue que je n'en sais trop rien, en fait, murmura-t-il, mal à l'aise. Il fallait que je vienne, c'est tout.

— Écoutez, téléphoner est une chose, oser venir voir notre fille, d'autant plus sans nous en avertir auparavant, en est une autre ! clama le père.

Il empoigna Cameron par l'épaule et le guida fermement vers la sortie.

— S'il vous plaît, implora Cam. Je veux juste lui offrir ceci. Vous m'avez dit que c'était son anniversaire, alors...

— Alors, vous avez sauté dans votre avion privé pour venir ici et dépenser des centaines de dollars pour une peluche ? Sortez ! cracha madame Simmons, furieuse.

Cameron s'excusa, il ne voulait pas créer de problème, il désirait juste voir la gosse, il en avait besoin. Le patriarche l'escorta dehors, mais ils furent arrêtés par une petite voix fluette.

— C'est pour moi, ce gros nounours ?

Cameron releva les yeux et vit Morgane lui sourire de toutes ses dents. Mme Simmons soupira et autorisa Cameron à passer quand elle perçut son regard interrogateur. Il s'approcha doucement et tendit le panda à Morgane.

— Oui, ton papa m'a dit que tu avais sept ans aujourd'hui. Joyeux anniversaire, Morgane.

— Merci. Tu sais que je vais remarquer bientôt ? Je suis très contente, je vais

retrouver mes copines. Peut-être que je pourrais reprendre la danse aussi, lui dit-elle en caressant du bout des doigts la peluche.

— Je sais, oui, murmura Cameron, le cœur serré.

Les prunelles rivées à la petite, les larmes lui montèrent. C'était une danseuse ? Il l'ignorait. Exercerait-elle à nouveau son art avec autant de grâce qu'avant l'accident ?

— Il est beau, ton doudou, déclara Morgane.

— C'est le tien, maintenant, répondit-il en tentant de maîtriser les tremblements de sa gorge. C'est monsieur Panda. Tu connais les pandas ?

— Heu. Oui, je connais Po, il fait du Kung Fu.

Cameron entendit le rire de la mère de Morgane derrière lui. Il se mit à sourire lui aussi. Comment avait-il pu blesser un tel ange ? Il s'en voulait encore plus maintenant qu'il était là.

— Tu n'auras qu'à l'appeler Po alors, et lui apprendre le Kung Fu.

— Cool, répliqua la fillette, visiblement enchantée. Dis, maman, je peux le garder, hein ? S'te plaît !

— On verra, ma chérie. Monsieur Woodrof va devoir y aller, il a encore beaucoup de choses à faire.

Cameron se leva et vit que Morgane avait un air soucieux sur le visage, elle semblait réfléchir.

— Monsieur Woodrof ? s'enquit-elle alors que son front se barrant de contrariété. Comme le monsieur avec qui on a eu l'accident ?

Cameron se figea, une sueur froide lui coulant le long du dos.

— Je... c'est... j'ai... bredouilla-t-il en se retournant. C'est moi, oui.

— Oh, hoqueta Morgane en perdant son sourire. Pourquoi tu as fait ça ? J'avais fait quelque chose de mal ? C'était pour me punir ?

Cameron sentit son cœur se broyer dans sa poitrine, les larmes commencèrent à lui piquer les yeux, tandis que la mère de la petite pleurait doucement contre l'épaule de son mari.

— Non, Morgane, tu n'avais rien fait, la rassura-t-il en s'asseyant près d'elle. C'est moi, tout est de ma faute et, malheureusement, c'est toi qui as payé. J'avais bu ce soir-là, et j'ai pris le volant. On ne doit pas conduire quand on a bu, tu sais.

— Bah, pourquoi tu l'as fait, alors ? s'enquit Morgane avec une évidence tout enfantine.

— Je ne sais pas. Je voulais rentrer chez moi le plus vite possible... j'en sais rien ! J'étais un peu idiot à cette époque-là, en fait, souffla-t-il en baissant honteusement la tête. Mais j'ai changé depuis. Je sais que tu ne peux pas tout comprendre parce que tu es jeune, mais sache que je travaille chaque jour pour devenir un homme meilleur. Tu as changé ma vie, Morgane.

Elle lui sourit alors que Cameron laissait libre cours à son chagrin, sa honte et sa colère contre lui-même. Les larmes coulèrent librement sur son visage.

— Faut pas pleurer, le consola Morgane en lui prenant la main. Tu l'avais pas fait exprès, et tu as l'air d'être un gentil monsieur. Et pis, c'est pas grave, je vais bien maintenant. C'est le docteur qui l'a dit.

— Si tu savais comme je m'en veux. Je ne pourrais jamais me pardonner ce que je t'ai fait, Morgane.

— Moi, je te pardonne, Monsieur Woodrof, lui dit-elle en lui faisant un câlin.

Les dernières barrières de Cameron craquèrent à ce moment-là. Il serra Morgane contre lui et lui demanda pardon encore et encore. Il entendit les parents qui pleuraient dans leur coin, il caressa les cheveux de la petite et déposa un baiser sur son front.

— Je suis heureux d'être venu aujourd'hui. Je commence à comprendre pourquoi je l'ai fait. Je vais te laisser te reposer maintenant. Encore un bon anniversaire, Morgane.

— Merci, Monsieur Woodrof.

— Cameron, ou Cam, mais pas Monsieur Woodrof, s'il te plaît.

— Cam, ça me va, répondit la petite fille.

Il l'embrassa une dernière fois et quitta la chambre, suivi par le père, alors que la mère prenait sa fille dans ses bras.

— Morgane est une gosse géniale, souffla Cameron en la regardant à travers la fenêtre.

— Je sais, c'est la plus généreuse des petites filles que je connaisse, et la plus belle aussi. Merci pour la peluche, mais je ne veux pas que vous offriez des cadeaux à ma fille sans nous avertir avant.

— Je comprends, je ne le ferai plus, dans ce cas.

— Non, vous ne comprenez pas ! On a vécu un enfer à cause de vous. On a failli perdre notre princesse, et vous déboulez là avec vos cadeaux ! C'est qu'une gosse, elle ne se rend pas compte, mais je vois bien votre jeu. Vous voulez l'acheter avec vos présents, mais ça ne marchera pas !

— Quoi ? Mais non, se défendit Cameron. Je m'en veux sincèrement de ce que j'ai fait. Pour vous, je suis celui qui a failli tuer votre fille et rien d'autre, mais j'ai changé, Monsieur Simmons. J'ai fait un énorme travail sur moi et si je suis venu aujourd'hui, je crois... que j'en avais besoin... pour avancer. Pour me pardonner, complètement.

— Eh bien, Morgane vous a pardonné, vous vous êtes pardonné à vous-même, mais ne comptez pas sur sa mère et moi pour le faire ! Tout ce que votre famille fait n'achètera pas ceci.

— Ce n'est pas ce que je cherche, croyez-moi. Mais je comprends votre réaction. Sachez que je n'oublierai jamais votre fille, elle a changé ma vie pour toujours. Tout va aller bien maintenant pour elle, c'est tout ce que je pouvais souhaiter. Je... j'ai un projet pour Atlanta... j'aimerais que vous envisagiez la possibilité de vous rendre là-bas quelques jours dans les mois à venir.

— Pour quoi faire, au juste ? grogna le père.

— Vous en saurez plus bientôt, je vous le promets. Je vous ferai parvenir

toutes les informations en temps voulu.

Il serra la main réticente du père et quitta l'hôpital, bouleversé comme jamais. La rencontre avec Morgane l'avait chamboulé davantage qu'il ne le pensait. Cette gamine avait su le toucher en plein cœur, il se rendit compte alors combien l'enfance était précieuse et qu'il fallait tout faire pour la préserver.

Ce qui le décida encore plus pour son projet. Il désirait racheter le centre et faire bouger les choses. Le renommer au nom de Morgane, pour commencer, et ensuite ouvrir ses portes à tous.

Combien de dossiers avait-il vu finir à la poubelle, depuis qu'il y travaillait, parce qu'un patient n'avait pas les moyens de s'offrir les soins de l'établissement ? Ces règles devaient être abolies !

Permettre l'accès de l'établissement gratuitement en échange de services ou d'un peu de temps. Le nouveau centre fonctionnerait sur le système de dons et de partages, et il comptait bien sur les investisseurs privés pour l'aider à financer tout ça.

Il n'avait encore rien dit à personne, voulant mettre tout au point avec ses avocats avant de soumettre le plan à la direction. Après avoir vu Morgane, il était encore plus déterminé. Si la directrice ne souhaitait pas lui vendre, eh bien tant pis ! Il en construirait un !

Un chauffeur de ses parents le récupéra à la sortie de l'hôpital pour le reconduire chez lui. Il profita du dîner en famille pour faire part de ses intentions aux siens.

— Je ne voulais pas vous en parler avant que ça ne soit fait, mais... je passe mon diplôme de gestion dans peu de temps à la fac d'Atlanta.

— Mon chéri, je suis si fière de toi ! s'exclama sa mère.

— Bravo, fils, enfin tu portes le nom des Woodrof avec honneur ! renchérit son père, heureux.

— Merci. Je voudrais, si vous êtes d'accord, commencer à travailler dans la société. J'ai pensé qu'on pourrait déménager une partie de nos bureaux pour nous implanter à Atlanta. On pourrait s'agrandir et toucher un plus grand marché

et, de plus, on ferait une concurrence directe à Spencer Industries, ce qui serait bon pour nous, je pense.

— Qui êtes-vous et qu'avez-vous fait de mon fils ?

— Papa...

— Je vais y réfléchir et en parler avec le conseil d'administration.

— Pourquoi ne pas revenir à Los Angeles ? s'enquit Clarissa. Tu pourrais travailler ici avec nous.

— C'est que... maman, tu vois, je... commença Cameron en rougissant légèrement.

— Mon fils est amoureux ! s'exclama-t-elle, sous le choc.

— Ah bah, ça alors ! Tu as encore beaucoup de révélations de ce genre ? Je ne suis pas certain qu'on puisse en apprendre plus sans faire une attaque.

— Robert, arrête de le charrier ! le gronda sa femme. Mon petit a enfin trouvé celle qu'il lui fallait.

— C'est la femme de ma vie, maman. C'est assez compliqué entre nous, mais je le sais, j'en suis sûr. Et puis il y a Ellen, je n'aime pas la savoir toute seule dans cette grande maison vide.

— Je te promets d'y penser, fils, et je dois dire que l'idée d'aller taquiner les Spencer sur leur terrain me plaît bien.

Père et fils s'éloignèrent bras dessus, bras dessous, sous le regard attendri de Clarissa. Elle les rejoignit dans le petit salon où tous purent déguster le dessert et discuter en famille, chose qu'ils n'avaient presque jamais faite auparavant.

\*\*\*

Pendant ce temps, à Atlanta, une jeune femme s'inquiétait de l'absence de son

grand blond. Celui-ci ne lui avait envoyé qu'un vague texto pour l'avertir qu'il partait quelques jours, sans lui dire ni où ni pourquoi.

Ce matin, Catherine prit place à son bureau. Elle jeta un coup d'œil las à la chaise vide à côté de la sienne et soupira. Son coéquipier lui manquait. Au loin, elle aperçut Gwayne, qui venait droit sur elle.

— Salut, Cate, dis-moi, il n'est pas là, ton copain ? l'interrogea-t-il en observant toute la salle de rédac.

— De toute évidence, non, lui répondit-elle sans lever les yeux de sa grille de mots croisés.

— Vachement passionnant, ton boulot, aujourd'hui, se moqua-t-il. Bon, alors, il est où ?

— Et qu'est-ce que j'en sais, moi ? Tu m'as prise pour sa secrétaire ? s'énerva-t-elle.

Elle se rendit compte du ton qu'elle avait employé avec lui et baissa instantanément les yeux.

— Désolée, murmura-t-elle. Tu lui veux quoi à Mercer ?

— Nora. Il faut que Justin lui parle de moi. Cette femme m'obsède depuis l'autre jour ! C'est à peine si j'ai réussi à bosser sur mon shooting à New York, c'est pour te dire.

— Tu es assez grand, il me semble. Tu sais où la trouver, tu y vas et tu vois directement avec elle. Mercer est aux abonnés absents depuis presque trois jours, et j'ignore totalement quand il reviendra.

— Oh, souffla Gwayne, déçu à la fois pour lui-même, mais aussi pour Catherine, que l'absence du beau blond affectait bien plus que ce qu'elle voulait laisser paraître.

— Je connais, par contre, quelqu'un qui saura me renseigner, déclara Catherine en courant après Ellen, qui venait de passer dans la salle de rédac. Ellen, attends !

Catherine la rattrapa dans l'élève pour avoir des nouvelles de Justin.

— Je suis désolée, Catherine, je ne peux rien te dire, lui répondit Ellen, la mine triste. Je pensais qu'il t'aurait prévenue lui-même. Sache qu'il va bien, il a juste eu besoin de régler quelques soucis.

— Oh, et il rentre quand ?

— D'ici un jour ou deux, je pense. Ne t'inquiète pas trop pour lui, c'est un grand garçon.

— Mais je ne m'inquiète pas ! s'exclama Catherine lorsqu'Ellen quitta l'ascenseur.

Ellen lui adressa un petit sourire lui signifiant qu'elle n'en croyait pas un mot. Catherine fit alors son possible pour garder l'esprit concentré sur son travail, mais en vain : toutes ses pensées étaient tournées vers Justin.

Car Ellen avait tort, Catherine ne s'inquiétait pas pour Justin. Non, il lui manquait tout simplement. Et elle n'était pas la seule à ressentir le manque. Cameron était bien avec ses parents, mais, malgré cela, il rentra dès le lendemain matin pour Atlanta.

Il avait besoin de voir Catherine. De tout lui avouer, pour enfin être avec elle sans peur qu'elle découvre par accident tout ce qu'il cachait. Il demanda qu'on prépare le jet à la première heure et fut heureux quand l'avion privé se posa sur le tarmac d'Atlanta.

L'air lui semblait plus pur, le soleil plus brillant, les gens plus heureux... il sourit en se disant qu'il était complètement idiot. Comme prévu, la limousine l'attendait à la sortie de l'aéroport privé. Ce qui ne l'était pas en revanche, c'était que sa tante se trouve à bord.

— Alors, Los Angeles ? l'interrogea-t-elle en l'embrassant.

— Intense.

Ellen comprit qu'il n'était pas encore prêt à parler et respecta son silence. Mais, le moment venu, elle savait écouter. Elle l'informa néanmoins de l'inquiétude d'une certaine blonde. Un rictus ravi étira les lèvres de Cameron

quand il l'apprit, si bien qu'il accompagna Ellen au journal et se dirigea droit vers Catherine. La jeune femme, bien qu'heureuse qu'il soit enfin de retour, n'en montra absolument rien.

— De retour, Mercer ? cingla-t-elle.

— Catherine, il faut qu'on parle.

— Oui, c'est ce que tu m'as dit il y a trois, non attends, ça fait quatre jours maintenant, avant de disparaître sans rien dire, m'envoyant juste un texto.

Cameron s'approcha d'elle et s'installa sur une chaise afin d'être à sa hauteur.

— Catherine, je suis sincèrement désolé d'être parti sans prévenir, s'excusa-t-il en lui capturant les mains. Je... ce n'était pas prévu, comme voyage, ça s'est fait en pleine nuit, presque. J'aurais dû t'appeler, je le sais, mais sur le coup, avec tout ce qui s'est passé, j'avoue avoir oublié.

— Ravie de voir que tu m'oublies si facilement, rétorqua Catherine, vexée.

Elle se leva et attrapa quelques documents qu'elle devait photocopier. Elle pensait ainsi faire comprendre à Justin que la conversation était close, mais c'était mal le connaître : il la suivit.

— Catherine, je sais que tu m'en veux, et je le comprends, mais laisse-moi m'expliquer, au moins.

— Et pourquoi je le ferai, au juste ? s'énerva-t-elle, blessée au plus profond d'elle-même.

— Parce que je pense, du moins j'espère, que tu tiens un peu à moi, murmura-t-il en lui faisant un rictus charmeur.

Catherine sentit son cœur battre la chamade quand elle le vit, mais la raison l'emporta.

— Range ton effet Colgate, ça ne marche pas, cingla-t-elle.

Cameron perdit son sourire aussitôt, mais ne se démonta pas pour autant. Il s'approcha d'elle et l'embrassa avec douceur, leurs langues se caressant

mutuellement, avant que Catherine ne mette fin au baiser, hors d'elle.

— Non, mais qu'est-ce que tu fais ? s'écria-t-elle en le repoussant. Je t'ai dit de virer ton sourire à la con et, toi, tu m'embrasses ?

— Tu peux mentir avec tes mots, mais pas avec ton cœur, répliqua Cameron. Je sais que tu tiens à moi, tu viens de me le prouver en me rendant mon baiser. Maintenant, tu la boucles, et tu me laisses parler !

Catherine ouvrit grand la bouche devant le ton qu'il employait avec elle et tenta de sortir de la pièce, mais Cameron la retint par les bras, la collant au mur, l'emprisonnant de son corps.

— Je t'ai dit que je devais te parler, je ne pensais pas le faire de cette façon, mais soit ! Il est temps que tu saches tout de moi parce je tiens à toi, je pense même que je t'aime, pour être honnête, déclara-t-il en la regardant dans les yeux. Et c'est parce que je ressens tout ça pour toi que je dois être sincère.

Catherine se figea. Il avait bien dit qu'il l'aimait ? Du moins qu'il pensait l'aimer ? La jeune femme n'en revenait pas, elle était tellement sous le choc que Cameron prit son silence pour une autorisation à continuer.

— Te souviens-tu de ce qu'Ellen a dit quand je suis arrivé ici ? De la façon dont elle m'a présenté et les raisons de ma présence ?

Catherine acquiesça d'un signe de tête, elle s'en souvenait comme si c'était hier.

— Il y a presque un an de cela, j'ai bu, beaucoup, trop sans aucun doute. Je suis sorti de soirée, et j'ai eu un accident. J'étais ivre mort au volant quand j'ai heurté un break familial. Tout ce dont je me souviens de ce jour-là, c'est le visage d'une petite fille qui passait au travers d'un pare-brise.

Catherine se laissa tomber sur la chaise non loin, la main sur sa bouche grande ouverte, choquée.

— Est-elle...

— Morte ? finit Cameron. Non, elle a été gravement blessée, mais elle s'est remise. J'ai passé de longs jours dans le coma après ça et, en me réveillant, mon

père m'a fait croire que j'avais tué tout le monde. Ça a été une vraie douche froide. Par chance, ce n'était que mensonge. Les parents allaient bien. Le pire, c'était pour Morgane, leur fille. Elle a eu de graves séquelles à la colonne vertébrale, les médecins pensaient même qu'elle ne remarcherait jamais, mais c'est une petite fille forte.

— Quel âge a-t-elle ?

— Sept ans depuis peu, sourit Cameron en repensant à la réaction de la fillette devant sa peluche. C'est pour ça que je suis parti si vite. Son père m'a appelé en pleine nuit, il venait d'avoir les résultats des derniers examens de Morgane. Elle a dû subir plusieurs opérations, mais aujourd'hui elle est tirée d'affaire. J'avais besoin de la voir, tu comprends ? Jamais je n'ai eu le courage d'affronter cette gamine et, quand son père m'a dit qu'elle était sauvée et qu'en plus elle fêtait ses sept ans, j'ai foncé là-bas sans réfléchir.

— Je comprends pourquoi tu ne m'as pas appelée, souffla Catherine dont le visage était humide, tu avais autre chose en tête.

— Exactement, mais ne va pas croire que je ne pensais pas à toi pour autant. J'ai avancé mon retour pour te retrouver le plus vite possible. Je suis devenu un homme meilleur depuis que je suis ici, mes parents l'ont reconnu eux aussi, et je pense que tu n'es pas étrangère à ce changement.

— Pourtant, je ne saurais changer ce que tu as fait, Justin. Tu as failli tuer quelqu'un à cause d'une soirée trop arrosée ! Non, mais tu es inconscient, ma parole ! s'écria-t-elle en se levant.

Elle s'apprêta à partir et, cette fois, Cameron la laissa faire – il avait dit tout ce qu'il avait à dire, ou presque –, quand Catherine marqua un arrêt devant la porte.

— Mais attends, s'exclama-t-elle, le centre, ce n'est pas du bénévolat, alors ?

— Heu non, pas vraiment, répondit Cameron en se passant la main dans les cheveux. Ça fait partie de ma condamnation, en réalité. Je dois effectuer des travaux d'intérêt général et apprendre un boulot, ce qui explique ma présence au centre et au Daily News. Je suis également suivi chaque semaine pour contrôler mon alcoolémie, qui a toujours été négative depuis, je tiens à le préciser.

— Comme si ça changeait quelque chose ! cracha Catherine en sortant de la

salle des photocopies.

Elle était tellement déçue. Elle qui pensait connaître Justin sur le bout des doigts, elle se rendait compte que tout cela n'était qu'une façade. Il n'avait fait que mentir encore et encore !

— Catherine, sache que tout ce qui s'est passé entre nous, c'était réel. Je n'étais peut-être pas là pour les raisons que tu pensais, mais j'étais sincère. Je le suis toujours quand il s'agit de toi.

Enfin presque, songea-t-il. Il ne lui avait toujours pas dit son véritable nom, mais qu'est-ce qu'un nom, après tout ? Si elle tenait vraiment à lui, cela importerait peu, n'est-ce pas ?

Il quitta le journal et rentra à la villa. Il traversait le couloir pour gagner sa chambre quand la porte de la salle de bain des invités s'ouvrit et qu'une jeune femme sublime, le corps enrubanné d'une serviette, en jaillit.

— Oh, désolée, dit-elle quand elle le percuta.

— Heu... y a pas de mal, répondit-il, totalement ahuri. Vous êtes qui, au juste ?

— Je suis Clara, vous devez être Justin ? Votre tante m'a offert un logement au manoir. Je suis étudiante en médecine, je vivais dans une chambre de bonne avant que je ne voie son annonce à la faculté. Je l'ai contactée, et me voilà.

— Bien, je n'étais pas au courant. Bienvenue parmi nous.

— Merci, lança-t-elle en s'éloignant.

Cameron n'avait toujours pas bougé, complètement scié. Si des canons pareils lui rentraient dedans toutes les cinq minutes, il allait avoir du mal à vivre ici ! Aussitôt, l'image de Catherine lui apparut, et il se mit à sourire. Clara était certes très belle, mais Catherine était bien plus que ça à ses yeux.

Il gagna enfin ses appartements et se prépara pour aller au centre, où il avait rendez-vous avec la directrice pour étudier son projet.

## Chapitre 11

Cameron fut reçu dans le bureau d'une femme d'âge mûr, au regard dur qui s'illuminait dès qu'elle vous souriait.

— C'est toujours un plaisir de vous voir, déclara-t-elle en l'accueillant. C'est que vous êtes élégant aujourd'hui, en plus.

— C'est parce que vous avez face à vous l'homme d'affaires, et non le délinquant en phase de rémission.

— Je vois, Justin, je vois.

— Je vous en prie, Silvia, vous savez bien que ce n'est pas mon vrai nom, répliqua-t-il en lui adressant un clin d'œil complice.

— Je sais, mais j'en ai pris l'habitude pour ne pas vous trahir.

— Et je vous en remercie.

Après les politesses d'usage, tous deux s'installèrent pour étudier les différents documents préparés par les avocats et l'architecte.

— Eh bien, écoutez, tout ça m'a l'air parfait. Je vois que vos parents se portent actionnaires, voilà qui me rassure quelque peu.

— En effet, ils participeront au projet, tout comme d'autres qui suivront par la suite, j'en suis certain.

— Vous comptez garder le même personnel ? s'inquiéta alors la directrice. Vous comprenez, cela fait vingt ans que je passe mes journées à m'investir corps et âme en ces lieux. Les gens qui y travaillent, tout comme les patients, font un peu partie de ma famille, je ne voudrais pas en perdre certains.

— Vous avez ma parole que chacun gardera son poste. Mon but n'est pas de licencier. Trouver du personnel qualifié est dur, ils resteront tous.

— C'est un très beau projet que vous avez là, lui dit Silvia en le regardant par-dessus ses lunettes rondes. Cette petite Morgane vous aura décidément bien

changé.

— Je trouve aussi, répondit-il en lui adressant un sourire charmeur.

— Je vais faire parvenir tout ça à mon avocat pour qu'il l'étudie, et on conclura l'affaire dans les prochains jours. La retraite approche, je suis heureuse de pouvoir laisser mon centre entre de bonnes mains.

— Vous m'en voyez ravi, Silvia. À bientôt, alors, et pas un mot, s'il vous plaît, je veux garder tout cela secret pour le moment.

La vieille dame lui promit de tenir sa langue, et Cameron reprit le cours de sa journée tant bien que mal.

Le soir venu, il fit la connaissance de Tristan, étudiant à la fac de droit d'Atlanta qu'Ellen hébergeait aussi. Il fallait vraiment qu'il parle à sa tante !

— Ellen, tu aurais pu me prévenir que le nombre de résidents avait augmenté, lui grogna-t-il en la retrouvant dans la bibliothèque.

— Je n'en ai pas vraiment eu le temps, mon neveu, répliqua-t-elle en leur servant un thé glacé. Après ton départ pour Los Angeles, je me suis sentie horriblement seule ici, je n'ai pas supporté. J'ai proposé trois chambres aux différentes facs, il en reste une qui n'a pas encore trouvé preneur. Ça me fera un peu de compagnie quand tu rentreras chez toi.

Elle afficha aussitôt un rictus triste. Cameron fut touché de la voir ainsi. Il la prit dans ses bras et lui apprit alors tout de ses projets.

— Je ne pars pas à Los Angeles, je reste. Père est d'accord pour qu'on déménage une partie des bureaux. On va s'implanter ici et taquiner les Spencer. Je reste près de toi, ma tante.

— Tu ne peux pas savoir combien j'en suis heureuse ! s'exclama Ellen en le serrant contre elle. Catherine n'a bien sûr rien à voir avec cette décision ?

— Absolument rien, approuva Cameron avec un tel sourire qu'il était difficile de le croire. J'aimerais t'avoir à mes côtés, Ellen, si tu veux bien. Le monde des affaires est récent pour moi, je ne voudrais pas faire de mauvais choix qui pourraient nuire à la compagnie.

— Je pensais que tu en avais assez de me supporter au boulot ?

— Jamais ! s'exclama-t-il en riant. Tu es dure, mais tu es juste et, surtout, tu es redoutable dès qu'il s'agit de business. J'ai besoin de toi.

— Je vais y penser, lui promit-elle tout en buvant une gorgée de sa boisson. Il y a ce Larry Fairbanks qui insiste depuis un moment pour racheter mes parts du journal... c'est peut-être le moment de changer de carrière.

Cameron, heureux, laissa sa tante à sa lecture. Tout se mettait doucement en place. Cela faisait presque un an qu'il était là, sa peine arrivait au bout, et dans six jours, il passait ses examens. Une simple formalité, d'après son professeur, puisque Cameron travaillait d'arrache-pied, étudiant dès qu'il avait une minute de libre. Bientôt, tout ceci serait de l'histoire ancienne. Ne restait plus que le problème Catherine à régler, maintenant.

Le plus épineux, sans aucun doute !

\*\*\*

Une semaine avait filé depuis son retour à Atlanta, et Catherine l'ignorait royalement : elle avait décidé de lui en faire baver. Pourtant, un matin, ce fut elle qui vint à lui. Cameron était en pleine séance de sport quotidienne au manoir quand Ellen et Catherine entrèrent dans la maison.

Cameron, ne voulant pas que la belle blonde le voie dans cet état de sueur et de transpiration plus qu'abondante, se faufila à l'étage pour prendre une douche. Il se souvint alors des taquineries avec Catherine quand elle lui disait qu'il puait le fauve. Il se mit à sourire de toutes ses dents, songeant que les choses avaient bien évolué depuis.

— C'est la jolie blonde en bas qui te fait sourire comme un abruti ? l'interrogea alors Clara, qui sortait de sa chambre.

— Hein, quoi ? répliqua-t-il, surpris, en épongeant son front dégoulinant.

— La jolie blonde, en bas, c'est elle qui te fait cet effet ?

— Oui, on peut dire ça. Disons que c'est compliqué entre nous.

— Vous êtes toujours compliqués, vous, les Américains ! clama-t-elle en posant les paumes sur les hanches. Nous, en Norvège, ça ne se passe pas comme ça, déjà que trouver l'amour, c'est dur, alors si on se met à tout compliquer, on n'est pas sortis de l'iceberg.

— De l'auberge, Clara, pas de l'iceberg, rit Cameron. Je ne savais pas que tu étais norvégienne, tu parles notre langue sans aucun accent.

— Parce que je me suis entraînée pour le perdre, répondit-elle avec une forte intonation cette fois. Pas très agréable, hein ? Bon, ta blonde, tu l'aimes ?

— Comme un dingue, souffla-t-il en regardant Catherine par-dessus la balustrade.

— Alors, je vais t'aider à voir si c'est réciproque, viens, déclara Clara en retirant la pince qui maintenait ses cheveux bien attachés.

Elle passa les doigts dans sa longue chevelure blonde avant d'attraper la main de Cameron et de descendre avec lui en produisant le plus de bruit possible. Ils se rendirent tous deux dans la salle de sport, et Clara demanda à Cameron d'ôter son tee-shirt avant de l'aider pour quelques exercices.

— Comme ça ? s'enquit fortement Clara alors que Cam lui maintenait les chevilles pour qu'elle travaille ses abdos.

— Oui, très bien, mais ne force pas trop, il ne faudrait pas que tu te fasses mal, lui recommanda Cameron avec un grand sourire.

Il savait que Catherine venait d'entrer dans la pièce, il avait reconnu son parfum si envoûtant.

— Je vois pourquoi tu n'es pas venu bosser ce matin, siffla-t-elle. Tu avais mieux à faire.

— Catherine. Quelle bonne surprise ! s'exclama innocemment Cameron en se relevant. Encore meilleure si on considère le fait que tu veuilles enfin m'adresser

la parole.

— La ferme, Mercer, tu m'énerves.

— J'aime quand tu m'appelles Mercer. Dans ta bouche ça sonne si... sexy, dit-il en s'approchant d'elle.

Catherine bouillonnait intérieurement. Justin s'amusait à l'énervé, et la présence de la bimbo blonde n'arrangeait pas les choses. Sans compter qu'aucun des deux n'avait jugé utile de présenter Catherine, ce qui accentua encore plus son énervement.

— Catherine Armand, dit-elle en prenant les choses en main, et vous êtes ?

— Oh, pardon, répondit Clara en faisant ressortir son accent, suis-je bête, j'ai oublié de me présenter. Clara, je vis ici avec Justin.

— Pardon ? répliqua Catherine, qui crut qu'elle allait s'étouffer avec sa langue sous le coup.

— Clara est une étudiante en médecine à qui j'ai proposé une chambre, intervint Ellen avant que la situation ne devienne vraiment gênante pour tout le monde. Quand Justin est parti quelques jours, je me suis sentie affreusement seule. J'ai trouvé un peu de compagnie avec des étudiants qui recherchaient un endroit calme.

— Je ne savais pas, souffla Catherine en regardant sa patronne. Et dans quelle branche allez-vous vous spécialiser ? demanda-t-elle à Clara.

Maintenant qu'elle avait une explication à la présence de la jolie blonde dans cette maison, elle était un peu rassurée. Elle ne voulait pas perdre Justin, elle tenait bien trop à lui pour le laisser à une autre. Elle se promit alors de le garder à l'œil et de faire quelques efforts avec lui.

— Je ne sais pas encore. J'hésite entre la cardiologie et la neurologie, ce sont deux branches fort intéressantes, mais je ne sais pas choisir.

— Fais les deux, proposa Cameron.

— J'aimerais beaucoup, mais la fac refuse de m'inscrire aux deux

programmes, ça représente trop de travail.

— J’imagine, oui, je vous souhaite bien du courage, lui dit Catherine en jetant un regard à Justin. Et toi, tu comptes venir bosser un jour ?

— Eh non, Catherine, tu devras te passer de moi pendant trois jours entiers, crois-tu pouvoir le faire ? répondit-il avec un rictus qui énerva un peu plus la jeune femme, qui allait sortir de ses gonds s’il continuait.

— Oh, mais oui, pour moi, ton absence signifie des vacances, je n’ai plus à te supporter, cingla-t-elle.

Ellen et Clara avaient quitté la pièce discrètement quand elles virent que la situation devenait tendue entre les deux autres.

— Bientôt, tu n’auras plus à me supporter du tout, beauté, clama Cameron. Je passe mes examens cet après-midi et demain. Et dans une petite semaine, je n’aurais plus à venir au Daily News, ni même au centre, puisque ma peine arrive à son terme. Maintenant, tu m’excuses, je vais prendre une douche.

— C’est vrai que tu pues le fauve, répliqua Catherine tandis qu’il était déjà dans l’escalier.

Cameron se mit à sourire en se dirigeant vers la salle d’eau pendant que Catherine rejoignait Ellen dans son bureau. Elle devait finaliser avec elle une série d’articles sur les héros de la ville. Pas des héros comme dans les bandes dessinées avec des super pouvoirs, non. Tout le monde savait que pareil homme n’existait pas. De simple héros, des messieurs et mesdames tout le monde qui avaient contribué à améliorer la vie de tous grâce à de petites actions.

Ellen en profita pour lui annoncer qu’elle comptait revendre le journal à ce Larry Fairbanks. Elle lui demanda de ne rien dire pour le moment et lui promit de faire tout son possible pour que sa protégée obtienne une promotion. Les deux femmes parlèrent longuement de ces projets, jusqu’à être interrompues par Cameron qui les prévint qu’il partait.

— Bonne chance, lui souhaita Ellen en l’embrassant. Je sais que tu vas réussir, ce n’est qu’une formalité pour toi.

— Je l’espère, Ellen.

— Nerveux, Mercer ? railla Catherine. Je n’aurais jamais pensé qu’un simple examen te terrifie à ce point.

— Qui a dit que c’était le cas ? rétorqua Cameron en enfilant une veste. Bon, j’y vais. Ellen, à ce soir. Catherine, à je ne sais pas quand.

Il ouvrit la porte du manoir pour sortir avant d’être rattrapé par la jolie blonde, qui posa une main sur son bras.

— Bonne chance, Justin, lui dit-elle d’une voix douce sans quitter son regard.

Ils restèrent ainsi un moment, chacun ayant envie d’embrasser l’autre sans pour autant le faire. Cam rompit le lien le premier.

— Je vais me mettre en retard si je ne pars pas.

— File, et appelle-moi pour me dire comment ça s’est passé.

— Je le ferai.

Il partit sans se retourner et monta dans la limousine qui l’attendait, le sourire aux lèvres. Quelques minutes plus tard, il reçut un texto de Clara.

« *Elle est raide dingue* »

Cameron sentit son cœur se gonfler de bonheur, et c’est donc l’esprit léger qu’il se rendit à la fac pour passer les examens qui changeraient toute sa vie.

\*\*\*

Quand il rentra ce soir-là, il était serein. Il avait pu répondre à toutes les questions sans aucun problème, mais il se méfiait tout de même. Un excès de confiance risquait de lui provoquer une grosse désillusion si jamais il s’était planté.

Comme promis plus tôt, il appela Catherine. Ils discutèrent longuement, dérivant du sujet initial pour parler de tout et de rien. Ils en vinrent même à

évoquer un sujet des plus étonnants : Nora et Gwaine. Ils tombèrent tous deux d'accord pour les laisser se débrouiller seuls, ils étaient adultes après tout.

Cameron raccrocha, heureux. Il avait l'impression d'avoir un peu récupéré sa Catherine. Pour combien de temps... Il ne lui avait toujours pas révélé toute la vérité le concernant et, la connaissant, quand elle saurait, il en prendrait pour son grade. C'était une erreur, il en avait conscience, mais il décida d'attendre encore un peu. Elle commençait tout juste à lui reparler, il ne voulait pas la perdre de nouveau.

## Chapitre 12

Le lendemain, Cameron passa ses derniers partiels. Il était presque certain d'avoir échoué une partie de l'épreuve orale, mais il ne voulait pas y penser. Il verrait bien quand il aurait les résultats. Les examens étaient maintenant derrière lui.

Sylvia lui demanda de lui rendre visite le plus tôt possible afin de signer les papiers pour le centre. Il se présenta au rendez-vous avec son avocat et régla les derniers détails. La vieille femme ouvrit une bouteille de champagne pour célébrer l'événement.

— Ne vous en faites pas, c'est sans alcool, précisa-t-elle en levant sa coupe. À vous, monsieur Woodrof, et à votre formidable projet.

— Et à votre retraite anticipée, répondit Cameron.

Ils burent en présence des deux avocats avant que Cameron ne rappelle à Sylvia une clause spécifique de leur accord.

— Comme convenu, vous restez jusqu'à la fin de la semaine prochaine à la tête du centre. Je ne prendrai les rênes qu'à ce moment-là...

— Quand votre peine sera terminée, je sais. Je suis vieille, mais pas sénile.

— Je sais bien, répliqua Cameron. Je voulais juste être sûr. C'est tellement important pour moi. Le juge est d'accord pour que je signe maintenant, mais ça porterait à confusion si je dirigeais le centre alors que je dois toujours des heures à l'État.

— Je comprends bien.

— Je vais demander que la plaque soit gravée au nouveau nom du centre, et on révélera tout ça lors d'un grand gala. Ça fera une bonne pub et permettra au centre de récolter quelques dons.

Sylvia lui sourit, heureuse de voir le jeune homme face à elle si investi dans le projet. Jamais elle n'aurait cru cela réalisable quand il était arrivé ici il y a un an.

Cameron partit ensuite pour le Daily News, où sa formation se terminait là aussi. Tout ça allait lui manquer atrocement. Surtout la jolie blonde, en fait. Il faudrait qu'il trouve des excuses pour lui rendre visite aussi souvent que possible.

Ce soir-là, en rentrant chez lui, il prévint ses proches de la date d'inauguration du centre et de la réception qui suivrait. Il fit de même avec les parents de Morgane, qui refusèrent de venir dans un premier temps. Cameron dut faire appel à toute sa diplomatie et sa patience pour qu'ils acceptent enfin le jet privé qu'il mettait à leur disposition pour le déplacement.

Ses journées eurent, à partir de ce moment-là, un rythme effréné. Vingt-quatre heures ne lui semblaient pas suffisantes pour tout faire. Ellen avait vendu ses parts du journal, elle pouvait désormais l'aider un peu pour l'organisation du gala et l'ouverture des bureaux annexes de Woodrof Industries.

\*\*\*

La semaine passa vite, Cameron n'avait même pas vu le temps défiler, et pourtant huit jours s'étaient déjà écoulés.

Son travail était terminé et, à sa grande surprise, les membres du personnel lui avaient préparé un pot de départ comme s'il était vraiment l'un des leurs. Il avait même eu droit à quelques cadeaux de la part des patients dont il était le plus proche, Nora à leur tête bien sûr. Il fut profondément touché et se promit de faire tout ce qui était en son pouvoir pour que l'ambiance reste la même quand il aurait repris la direction de l'établissement.

Cameron, par la force des choses, avait dû réfléchir à ce qu'il voulait faire de sa vie. Il avait fait un choix et décidé que l'entreprise familiale était sa priorité. Il avait donc recruté quelqu'un pour diriger les lieux en son nom.

Après une longue conversation avec Sylvia pour avoir son avis, il suivit ses conseils et proposa le poste à Rebecca, qui la secondait depuis presque six ans. Tout se mettait doucement en place, si bien que le soir de la réception fut vite arrivé.

Cameron avait demandé à Catherine de l'accompagner, chose qu'elle avait acceptée, vu l'importance que cela avait pour lui. Maintenant qu'elle connaissait son histoire, elle le voyait d'un autre œil, même si elle était toujours un peu en colère contre lui.

Cameron était nerveux, il sentait que la soirée allait virer à la catastrophe, mais il ne savait pas encore comment, ce qui le stressait au plus haut point. Il but un peu d'eau, se disant que ses nerfs lui jouaient des tours.

Il avait rencontré dans la journée Morgane et sa famille. La petite, accompagnée de son panda, avait été plus que ravie de le revoir. Cameron les avait installés dans le meilleur hôtel de la ville et leur avait donné carte blanche pour les achats. Ils pouvaient dépenser sans se soucier de la note. Ils avaient juste accepté que Cameron offre une tenue de soirée à leur enfant afin qu'elle soit à son avantage, étant l'invitée d'honneur.

Morgane avait pu rentrer chez elle désormais. Elle avait débuté la rééducation, mais se déplaçait encore le plus souvent possible en fauteuil roulant. Le médecin avait exceptionnellement autorisé la fillette à n'utiliser que les béquilles à condition qu'elle porte un corset qui lui maintiendrait le dos en place.

Morgane était fière, elle avait l'impression d'être une princesse qui se rendait au bal. Elle avait pleuré de bonheur quand elle s'était admirée dans la magnifique robe ivoire que Cameron avait choisie pour elle. Les parents, émus, commençaient à comprendre que l'homme qui avait failli tuer leur fille avait bien changé.

Cameron sourit en pensant à tout cela. Il avait hâte d'être à ce soir. Il avait promis une danse à Morgane, mais avant, il devait retrouver sa princesse à lui. Quand la limousine s'arrêta devant chez Catherine, la jeune femme sortit de chez elle, plus belle que jamais.

Catherine avait opté pour une toilette bleue, cintrée sur le buste et les hanches, avant de partir évasée sur le bas. Une somptueuse parure de perles ornait son cou et ses cheveux volaient librement dans de belles boucles. Cameron crut que sa mâchoire allait se décrocher quand il la vit devant lui.

— J'en déduis que je suis présentable, souffla-t-elle. C'est mon premier gala, je ne savais pas trop comment...

— Tu es parfaite, l’interrompit Cameron en lui baisant la main. Absolument divine !

Cameron, quant à lui, portait un smoking noir sur une chemise de la même couleur. Les revers de manches et la boutonnière de son costume étaient en satin brillant.

Il accompagna Catherine à la voiture et se fit un devoir de l’aider à se détendre.

Quand ils arrivèrent sur place, un monde fou était déjà présent. Des patients, bien sûr, qui se demandaient pourquoi il y avait tant d’animation autour de leur petit centre, mais aussi quelques journalistes que la présence des Woodrof avait attirés.

Cameron comprit alors pourquoi il avait un mauvais pressentiment depuis ce matin : Catherine apprendrait ce soir sa véritable identité.

Il essaya de trouver un moment pour le lui révéler avant que le pire ne se produise, mais il en fut incapable. En tant que nouveau directeur, il était accaparé de toute part, Catherine accrochée à son bras. Il n’avait pas l’occasion de converser calmement. Il avait trop attendu, repoussant toujours et, maintenant, il allait se prendre ses mensonges en pleine figure.

Alors qu’il s’apprêtait à lui parler, les parents de Cameron se présentèrent à Catherine.

— Je comprends mieux pourquoi mon fils veut rester ici, les taquina sa mère.

— Vous êtes une femme sublime, renchérit son père, mon fils a bon goût.

— Papa, arrête de charmer ma cavalière, ronchonna Cameron alors que Catherine riait.

— Que veux-tu, ça doit être dans les gênes, fiston, raila Robert en lui claquant une main dans le dos.

Ses proches les laissèrent ensuite un peu seuls, mais pas assez pour que Cam puisse se confesser à Catherine.

Elle avait d'ailleurs l'air absent. Elle cherchait pourquoi les visages du couple qui venait de lui être présenté lui étaient familiers. Elle était sûre de les avoir vus quelque part, mais ne réussit pas à mettre le doigt dessus.

La jeune femme fit également la connaissance de Morgane et de sa famille. Elle eut les larmes aux yeux quand elle vit la petite avec ses béquilles. Elle sentit une rage monstre l'envahir, entièrement dirigée vers l'homme à ses côtés. Elle lui jeta un regard noir, si bien que Cameron eut du mal à déglutir, pensant sa dernière heure arrivée. Elle afficha une moue enjouée pour la fillette qu'elle qualifia d'ange, avant de planter ses ongles dans le bras de Cameron.

— Comment as-tu pu faire ça ? siffla-t-elle entre ses dents.

— Je n'en sais rien moi-même, lui répondit-il en souriant aux actionnaires potentiels.

Gwaine choisit ce moment pour entrer en compagnie d'Ellen. Celui-ci se dirigea non pas vers eux, mais vers une jeune femme en fauteuil roulant qu'il embrassa tendrement.

— Je rêve, ma parole, souffla Catherine, les yeux grands ouverts.

— Dans ce cas, c'est un rêve collectif, renchérit Cameron.

— Il semblerait que notre petit Gwaine se soit armé de courage, leur dit Ellen en les rejoignant.

La soirée commença enfin, et tout le monde se tourna vers Sylvia, qui prit la parole.

— Eh bien, que de monde ce soir dans mon petit centre de rééducation, déclara-t-elle en prenant place sur l'estrade. Bienvenue à tous pour cette soirée si importante. Vous devez vous demander pourquoi nous avons sollicité votre présence ici. Je vais donc vous fournir quelques réponses, les autres vous seront apportées par mon successeur.

Cameron se sentit alors mal. Il n'arrivait plus à respirer calmement, son cœur battait à un rythme effréné. C'est ce qu'on devait appeler le trac. Il avala d'un trait une coupe de champagne sous le regard désapprobateur de sa tante et de Catherine. Il avait promis de ne plus boire, mais là il en avait besoin.

— Cate... commença-t-il, la gorge nouée.

— Si nous sommes là ce soir, c'est parce que j'ai décidé de vendre mon centre de rééducation afin que celui-ci évolue. Je suis de la vieille génération...

— ... il faut qu'on parle.

— ... je ne suis plus tout à fait au courant de ce qu'il faut faire pour maintenir mon établissement au top niveau, et on m'a fait une offre que je n'ai pu refuser. Alors, je vous quitte, mes chers amis, et vous laisse entre de bonnes mains pour un avenir meilleur...

— Je dois t'avouer que...

— Un avenir avec Cameron Woodrof, mon successeur ! s'exclama-t-elle en applaudissant.

La salle, principalement remplie du personnel et des patients du centre, était un peu sous le choc. Tous craignaient pour leur poste ou leur traitement. Qui sait ce que le nouveau patron allait imposer comme règles.

Le nouveau patron, justement, n'en menait pas large. Catherine était toujours accrochée à son bras, ne lui laissant aucune chance de s'expliquer.

— Woodrof ? Comme le milliardaire ? s'étonna Catherine en lui adressant un coup d'œil interloqué. Qu'est-ce qu'il vient faire ici, à ton avis ?

— Je vais te le dire tout de suite, répondit Cameron en s'éloignant d'elle pour s'avancer vers l'estrade.

Il jeta un regard implorant sur la jolie blonde qui encaissait la nouvelle. Le souffle coupé, Catherine fit le lien entre le couple qui lui avait été présenté et le nom Woodrof.

Robert et Clarissa Woodrof. Milliardaires et patrons d'une multinationale, mais aussi généreux donateurs envers de multiples causes. Ils étaient également des chercheurs acharnés dans tout ce qui avait attiré aux nouvelles technologies.

Leur unique héritier était un gamin – quel âge avait-il ? Catherine ne s'en souvenait pas avec précision – qui ne leur causait que des soucis. Un

irresponsable qui passait son temps à boire et faire la une des journaux à scandales. Tellement intéressant que Catherine avait arrêté de lire tout ce qui le concernait.

Elle survolait parfois quelques articles le mentionnant quand elle patientait chez un médecin. Elle ignorait pourquoi, mais toutes les salles d'attente étaient toujours bien fournies en torchons. Ça passait le temps, ceci dit.

— Cameron Woodrof, souffla-t-elle.

La révélation fut si importante qu'Ellen dut mettre un bras autour de sa taille pour l'empêcher de vaciller. Puis le choc s'atténua et laissa place à une fureur sans nom.

Cameron, lui, avait commencé à expliquer son projet en détail, ainsi que les raisons qui l'amenaient jusqu'ici. Il présenta Morgane, la jeune fille qui avait changé sa vie à jamais, et conta son histoire, que beaucoup connaissaient déjà.

Au bout de quelques minutes, il jeta un coup d'œil discret à Catherine pour prendre la température : ce qu'il vit lui glaça le sang. Elle était blême, les poings serrés, le regard noir... Cameron allait déguster !

Quand Catherine se fut remise, un sentiment de trahison lui étreignit le cœur. Pendant presque un an, il lui avait menti sur toute la ligne. Tout ce qu'elle pensait savoir de lui n'était qu'une façade ! Furieuse et déçue, elle se fendit un chemin à travers la foule amassée au pied de l'estrade pour s'enfuir.

— Tu dois rester, l'arrêta Ellen en lui agrippant le bras.

— Et pourquoi donc ? siffla Catherine. Je ne veux plus jamais le voir !

— Tu ne peux pas lui faire ça, pas ce soir, l'implora Ellen. Je sais que tu es en colère, tu n'aurais jamais dû apprendre la vérité comme ça, mais tu ne te rends pas compte dans quel monde tu viens d'entrer. Cameron est le fils du milliardaire le plus respecté du pays. Tous les regards sont braqués sur lui ce soir, de par le centre dont il prend la tête, mais aussi à cause de l'accident. Les vautours vont le tenir à l'œil, guettant le moindre faux pas pour en faire leur chou gras. Je t'en prie, Catherine, ne le laisse pas, pas maintenant. Après, si tu y tiens toujours, mais pas maintenant. Un scandale pourrait tout gâcher, alors qu'il s'est donné tant de mal pour changer.

— Il s'est aussi donné beaucoup de mal pour me mentir ! répliqua Catherine, les dents serrées. Douze foutus mois qu'on se connaît et jamais, ô grand jamais, il n'a jugé utile de me révéler ce secret ! Ça va être quoi, la prochaine fois ? Qu'il est marié ? Qu'il a des enfants ? Je n'en peux plus, Ellen. Je suis désolée, mais j'en ai marre de m'accrocher à un homme qui passe son temps à me mentir.

— Tu tiens donc à lui, l'arrêta à nouveau Ellen. Si tu as vraiment des sentiments pour mon neveu, je t'implore de rester. Tu ne te rends pas compte combien cette soirée est importante.

La supplication dans la voix de son ex-patronne l'ébranla. Catherine avait beau être furieuse, elle savait qu'Ellen avait raison. Ce gala était capital pour l'avenir de Justin.

Cameron, se corrigea-t-elle mentalement.

Catherine jeta un œil au jeune homme, qui faisait toujours son discours sur l'estrade. Le temps d'une seconde, leurs regards se croisèrent et son cœur se mit à battre plus fort. Dans ses yeux, elle pouvait voir combien il s'en voulait. Silencieusement, il lui demandait pardon, tout en essayant de rester concentré sur ce qu'il disait.

Cate désirait fuir et pourtant... elle aimait ce grand nigaud de Cameron Woodrof plus que tout.

— Très bien, souffla-t-elle, vaincue. Je me conduirai en parfaite cavalière ce soir. Mais pas pour lui. Pour tout ce qu'il essaie de construire.

— Merci, lui répondit Ellen en la serrant dans ses bras. Laisse-lui juste une chance de s'expliquer. Je sais qu'il tient profondément à toi. Te perdre l'anéantirait.

— Quand on tient à quelqu'un, Ellen, on ne passe pas son temps à lui mentir, décréta Catherine en s'éloignant un peu.

Cameron termina son speech et quitta l'estrade en compagnie de la petite Morgane, qu'il invita à danser. Il fit une révérence à la fillette avant qu'elle ne monte sur ses chaussures pour une valse.

Cameron était déchiré en deux. D'un côté, il appréciait le moment qu'il

passait avec Morgane : elle avait ému aux larmes le public quand elle avait raconté leur histoire avec ses mots d'enfants. Et d'un autre, il était mort de trouille à l'idée de ce qui l'attendait ensuite.

Au bout de plusieurs mesures, sa jeune partenaire fatigua, si bien qu'elle termina dans ses bras sous les applaudissements de la foule. Une fois la musique finie, Cameron déposa précieusement Morgane dans son fauteuil afin qu'elle puisse se reposer, puis convia une autre femme.

— Je t'en prie, murmura-t-il, tous les regards braqués sur lui.

Catherine saisit la main qu'il lui tendait et commença à se mouvoir avec lui, très vite suivie par le reste des invités.

— Merci, souffla Cameron en l'étreignant.

— N'en profite pas trop, Mer... Woodrof ! siffla la blonde. J'ai promis à Ellen de rester pour t'éviter un scandale, mais si tu me cherches...

— Je veux juste m'expliquer, lui dit-il d'une voix douce en captant son regard. Je te demande pardon de t'avoir menti. Encore.

— Ouais, dis bien « encore », il n'est pas de trop celui-là ! répliqua Catherine.

Son cœur et sa raison entamèrent alors un combat acharné. Catherine était furieuse, pourtant elle l'aimait du plus profond de son être...

— Accorde-moi un moment pour que l'on parle de tout ça au calme, je t'en prie.

— Tu as le temps de cette danse, c'est déjà pas mal.

— Tu es dure en affaire, lança Cam avec un rictus en coin. Très bien, j'ai commencé à mentir sur une idée d'Ellen. Elle en avait marre de me voir me conduire comme un parfait abruti alors, quand je suis arrivé ici, elle m'a offert une nouvelle identité, histoire de me montrer la vraie vie. J'ai très vite compris que, quand on ne s'appelle pas Woodrof, ce n'est pas facile tous les jours. J'ai eu un peu de mal à m'y faire, surtout que tu ne m'as pas vraiment aidé.

— Crois-moi que si j'avais su, ça aurait été bien pire ! Pourquoi ne m'as-tu

rien dit ensuite ?

— Je... j'en sais rien. J'ai appris à te connaître, toi et ton opinion toute faite sur les gosses de riches. J'ai eu peur de te perdre si je te disais la vérité. Puis le temps a passé, je t'ai avoué la vérité pour l'accident et Morgane, tu m'en voulais déjà tellement que je n'ai pas voulu en rajouter une couche.

— J'avais, je pense, le droit de savoir qui j'embrassais, non ? s'enquit-elle, furax, alors qu'elle affichait toujours un grand sourire pour les vautours qui avaient leurs objectifs braqués sur eux.

— Tu en avais le droit, en effet. J'ai eu tort et, encore une fois, je te demande pardon. Je ne voulais pas que tu l'apprennes comme ça, j'ai tenté de t'en parler toute la soirée sans trouver un seul moment.

— Tu as fini ? lui demanda alors Catherine d'une voix froide.

— Heu... je rajouterais juste une chose. C'est que je vous aime, Catherine Armand.

Les yeux de Catherine se mirent à briller quand elle entendit ces quelques mots. Pourquoi fallait-il qu'il lui dise une chose si belle dans des conditions si affreuses ? Était-il seulement sincère ou était-ce une ruse pour la calmer ?

Elle fit taire l'affection grandissante qu'elle avait pour lui puis s'écarta, la chanson venant de finir. Décidée à rejoindre les vestiaires pour y récupérer son manteau, elle comprit très vite que Cameron l'avait suivie.

— Que fais-tu, Catherine ?

— Ça se voit, non ? Je rentre, dit-elle en enfilant sa veste. J'ai joué le jeu, maintenant je m'en vais.

— Pas comme ça. J'ai l'impression que jamais je ne te reverrai.

— C'est fort possible, en effet, Woodrof ! claqua-t-elle en insistant bien sur le nom.

Désespéré, Cameron la colla dos au mur et l'embrassa. Un baiser violent, impérieux, auquel Catherine tenta de résister, mais, très vite, son corps la trahit,

et elle entrouvrit la bouche.

Leurs langues se retrouvèrent, se caressèrent, allumant un véritable brasier en eux. Cameron caressa la cuisse de Catherine, remontant le long de sa jambe avant que celle-ci ne s'écarte.

— Je t'aime, ne l'oublie pas quand tu prendras ta décision, souffla-t-il en collant son front à celui de la jeune femme, qui avait le cœur en vrac. Je ferai n'importe quoi pour que tu me pardonnes, je refuse de te perdre. Laisse-moi une chance.

Elle ne répondit rien et sortit, laissant Cameron dans le doute. Il ne supporterait pas qu'elle s'éloigne de lui. Il avait déjà aimé, mais jamais comme il aimait Catherine. La jolie blonde était devenue une drogue pour lui. Une drogue dont il ne pourrait plus se passer.

Puisqu'il n'avait pas le choix, Cameron retourna à la soirée et essaya de sourire. Il devait faire bonne figure pour le centre qui était désormais le sien. Il fut immédiatement rejoint par sa tante et ses parents qui lui assurèrent leur soutien sans faille.

— Elle te pardonnera, lui assura sa mère en lui serrant la main avec compassion.

— Elle reviendra, renchérit Ellen.

## Chapitre 13

Cela faisait maintenant une semaine que Catherine avait connaissance de la véritable identité de Cameron. Sept longs jours qu'elle ne donnait aucune nouvelle. Le jeune homme avait pourtant tout tenté pour entrer en contact avec elle, n'hésitant pas à la harceler par téléphone, email, SMS. Il était même passé au journal.

Catherine était ravie de constater qu'il désirait tant se faire pardonner, mais elle avait peur. C'était déjà la seconde fois qu'il lui mentait, que lui réservait-il encore ? Quel(s) squelette(s) son placard abritait-il toujours ?

Elle ne voulait plus se sentir aussi naïve et ridicule. Si, depuis le début, elle avait écouté son instinct de journaliste au lieu de flirter, elle aurait fouillé le passé de Justin Mercer et aurait découvert le pot aux roses.

Catherine se promit alors qu'on ne l'y reprendrait plus. Elle alluma son ordi et se lança dans ce qu'elle aurait dû faire depuis un sacré moment. Elle entra le nom de Cameron dans Google et lut la majeure partie des articles qui s'y trouvaient.

Elle y occupa une partie de sa journée, mais n'apprit rien qu'elle ne sache déjà. Ah si, une chose ! Si on en croyait les torchons à scandales, la boisson préférée de Cameron était le bourbon. Super intéressant, n'est-ce pas ?

Elle avait également effectué une recherche image et avoua que son cœur manqua un battement quand son écran afficha des dizaines de clichés de son blond préféré. Il en rata un autre – pour une raison bien différente – quand elle vit défiler des photos de Cameron et de ses multiples « fréquentations ». Toutes des femmes magnifiques. Des bimbos sûrement sans cervelle certes, mais néanmoins sublimes. De rage, elle ferma son portable d'un coup sec.

— Les hommes sont bien tous les mêmes ! pesta-t-elle en rangeant la machine. Une paire de seins suffit à les faire tomber.

Elle examina alors son reflet dans le miroir, scrutant sa silhouette à la loupe. Elle était petite, mais assez bien foutue. Un joli visage, de belles formes avec ce qu'il faut là où il faut. Catherine décida qu'elle s'appréciait ainsi et n'avait

décidément rien à envier à toutes ces greluches accrochées au bras du playboy qui disait l'aimer.

Elle chavira, songeant à sa déclaration. Elle aurait tant voulu lui dire que c'était réciproque, mais la peur lui avait cloué le bec. Catherine en avait plus qu'assez de cette situation. Il fallait qu'elle fasse le point et discute avec quelqu'un proche de Cameron.

Se rendre au centre pour y voir Nora lui sembla une bonne idée. Elle avait appris à connaître la jeune femme au fil des semaines et était sûre qu'elle lui exprimerait sincèrement le fond de ses pensées. Le fait qu'elle soit une amie de Cameron avant d'être une des siennes ne l'empêcherait pas de lui parler librement, elle en était convaincue. Elle se mit donc en route et poussa, un moment plus tard, les portes de l'établissement.

Tout sentait la peinture fraîche, et l'endroit avait un nouveau souffle, plus jeune sans aucun doute. Des teintes chaudes et accueillantes recouvraient désormais l'ancien gris. Certains patients, des jeunes à première vue, avaient décoré la salle de sport avec quelques tags qui collaient parfaitement à l'ambiance. Catherine dut bien avouer qu'elle était impressionnée par ce que Cameron avait fait de cet endroit.

— Ça en jette, hein ? lança une voix dans son dos.

Catherine se retourna et se retrouva face à Nora, couverte de taches.

— Nora, lui dit Catherine en se penchant pour l'embrasser. Comment vas-tu ?

— Bien, comme tu le vois. Mieux que jamais, même. J'ai enfin l'impression de me sentir utile, tu ne peux pas savoir comme ça fait du bien.

— J'imagine, en effet, lui répondit Catherine en souriant. Tu aides pour la peinture, si j'en juge la couleur de tes cheveux.

— Oh, ça oui, répliqua Nora, j'avais une grande passion avant mon accident : le dessin. Tu vois cette fresque là-bas, c'est moi qui l'ai faite.

Catherine examina alors un pan de mur, qui représentait désormais l'histoire du centre depuis sa création.

— C'est Cameron ? demanda Catherine en désignant un blond au milieu des jeunes.

— En effet, répliqua fièrement Nora.

— Tu aurais dû lui dessiner des cornes de diable, ça aurait été plus réaliste.

— Aïe, il ne rigolait pas quand il disait que tu lui en voulais à mort, rétorqua Nora avec un rictus en coin.

— Il t'en a parlé ?

— Brièvement. Tu sais, il n'a pas beaucoup de personnes à qui se confier ici, et puis je suis une de celles qui savaient depuis le début.

— Quoi ? Mais comment ?

Nora guida Catherine jusqu'à une chaise pour qu'elle puisse s'asseoir et lui raconta.

— Avant qu'il n'arrive ici, ma vie se résumait à mes séances d'exercices et à aider un peu les autres. En dehors de ça, j'avais tout mon temps libre. J'avoue aimer lire les potins people.

— C'est comme ça que tu as su.

— Ouaip. Je suis fière de moi, sur ce coup-là. Il ne me l'aura pas fait longtemps, le Justin. Quand il s'est pointé ici la première fois, sa tête me disait vaguement quelque chose, sans pour autant savoir quoi, et, plus je le voyais, plus ça me faisait cet effet. Et puis, un soir, j'ai vu un flash info sur la société de ses parents. Ça a été la lumière qui a éclairé toute l'affaire. J'ai emprunté l'ordi du centre pour vérifier et j'ai googlé les Woodrof. La jolie frimousse de Cameron est apparue sur mon écran et voilà. Mystère résolu.

— Tu as été plus maligne que moi. J'aurais dû faire pareil, ça m'aurait évité de me sentir si cruche.

— Je peux comprendre, Catherine, mais tu devrais le voir, il est mal. Réellement mal.

Catherine la regarda avec un air suspicieux alors que Nora affichait un petit rictus.

— Tu ne dis pas ça parce qu’il te l’a demandé, bien sûr ? s’enquit la blonde.

— Bien sûr que non, s’offensa Nora. Je dis ça parce que c’est la vérité. Il est perdu sans toi. Je sais qu’il a tenté de te demander pardon plus d’une fois, mais que tu ne le laisses pas approcher.

— C’est vrai, souffla Catherine, un peu honteuse pour le coup.

— T’en fais pas, je serais pareille. Pas que je sois rancunière, non, mais je pense qu’un homme qui t’aime et qui veut vraiment se faire pardonner doit te le prouver. Des mots, c’est bien, mais ça reste des mots. Des actions, ça...

— Exactement ! C’est aussi ce que je pense.

Nora s’éloigna en demandant à Catherine de la suivre pour lui montrer quelque chose. Catherine l’observa chercher dans un carton duquel elle extirpa un cadre.

— Regarde cette photo, Catherine, elle vaut tous les mots du monde. Crois-moi, il est fou de toi. Il ne voulait pas te faire de mal, j’en suis convaincue.

Catherine examina alors le cliché, le caressant du bout des doigts. Il s’agissait de la photo qu’elle avait faite en compagnie de Cameron quand ils étaient tous deux arrivés au gala. Cameron la collait à lui d’un bras possessif alors qu’elle avait une main posée sur son torse. Leurs yeux se noyaient dans ceux de l’autre, sans parler de leurs sourires resplendissants.

Catherine sentit sa gorge se serrer. La regarderait-il à nouveau de cette façon ? À l’idée qu’il était peut-être trop tard, les larmes lui envahirent les paupières.

— Ça va, Catherine ? s’enquit Nora en lui caressant le dos.

— Oui, oui, c’est juste que... son regard...

— Il est intense, je sais, railla Nora. J’appelle ça le spécial « fonte de la banquise ». Il t’aime, Catherine, cette photo te le prouve bien et je sais que tu l’aimes aussi... sinon tu ne serais pas là.

— Je l’aime, oui, murmura Catherine du bout des lèvres, mais j’ai tellement peur. Peur qu’il me mente encore une fois. Ça fait une semaine que ça me ronge le cerveau.

— Qu’est-ce que tu ressens, dis-moi ?

— Prends un peu de colère, beaucoup de naïveté, un soupçon de regret, une pointe d’angoisse, une louche d’anxiété et tu obtiendras à peu près mon état émotionnel.

— Ah ouais, quand même. Les choses sont simples : tu l’aimes et il t’aime, pourquoi perdre du temps ? Après mon accident, j’ai pris conscience que la vie peut finir du jour au lendemain. Il faut la croquer à pleines dents et profiter de chaque instant passé ensemble, c’est important.

— Tu as raison, répondit Catherine en relevant la tête, soudain sûre d’elle. Je vais lui faire comprendre que je tiens à lui, mais sans le pardonner tout de suite, histoire qu’il sache que tout espoir n’est pas mort pour nous deux.

— Tu vois, quand tu veux. Et puis, tu as bien raison, profite-en pour qu’il te sorte le grand jeu. Après tout, sortir avec un milliardaire, ça doit avoir quelques avantages, ricana Nora.

— Je me fous de son argent.

— Je le sais et lui aussi. Tu étais déjà raide dingue quand tu le pensais simple stagiaire.

Elles discutèrent encore quelques minutes de Cameron avant que Catherine ne lui parle de Gwaine. Nora prit alors une belle teinte rosée quand elle évoqua les mains fermes de l’homme dont elle était tombée folle amoureuse.

— C’est un amant incroyable, Catherine, s’exclama Nora, les yeux pétillants de bonheur.

— Hey, oh, doucement ! l’interrompit-elle. Je ne veux rien savoir sur cet aspect de Gwaine. Brrr, j’en ai déjà froid dans le dos en y pensant.

— Détrompe-toi. Il est très bien foutu, et partout, si tu vois ce que je veux dire !

— Nora !

Les deux jeunes femmes partagèrent un fou rire qui les reboosta toutes les deux, puis Catherine prit congé. Elle avait emporté avec elle la photo, désirant en faire un double, mais avant, elle suivit une impulsion qui la mena tout droit au manoir d'Ellen. Elle se gara dans l'allée et frappa à la porte, tout en priant pour que Cameron soit à la maison. Elle en eut confirmation quand il vint lui ouvrir quelques secondes plus tard.

— Comment vas-tu, Catherine ? s'enquit-il avec un petit sourire timide.

— Tu as rangé ton arrogance au placard, Mercer ? répliqua Catherine, taquine.

Aussitôt, Cameron afficha son rictus en coin qui lui allait si bien et qui faisait fondre Catherine, ce qui, une fois de plus, ne manqua pas. Elle sentit son cœur battre la chamade quand elle croisa son regard.

— Je... j'ai réfléchi... beaucoup. Trop, sans doute, vu les migraines que ça m'a provoquées, commença-t-elle.

— Depuis quand perds-tu tes moyens devant moi ? l'interrogea-t-il d'un timbre envoûtant qui accentua son désir pour lui.

Comment avait-elle pu ne pas le voir pendant une semaine complète ? Maintenant qu'il était là, devant elle, elle devait se faire violence pour ne pas lui sauter dessus. Il lui fallait se concentrer pour se souvenir de quoi elle était en train de parler.

— La ferme, Mercer.

— Woodrof, pas Mercer, la corrigea Cameron, amusé.

— Ouais, bah, il va me falloir un temps d'adaptation, si tu veux bien.

— Tout ce que tu veux, si ça te permet de me pardonner un jour.

— Te pardonner, justement, c'est de ça qu'il s'agit, déclara-t-elle en tentant de maîtriser sa voix qui tremblait.

Elle sortit alors la photo qu'elle avait récupérée au centre et la lui mit devant

les yeux.

— On est super, là-dessus ! Je devrais la faire agrandir, dit-il en lui prenant le cadre des mains.

— Sois un peu sérieux, tu veux. Ce qu'on ressent dans ton regard... c'est sincère ? s'enquit-elle dans un souffle.

— Et qu'est-ce qu'on y ressent dans mon regard, au juste ? lui demanda-t-il en s'approchant un peu d'elle.

Catherine se perdit alors dans la contemplation des prunelles noisette qui étaient rivées sur elle. Elle vit son sourire s'agrandir un peu alors qu'elle battait en retraite, bientôt coincée par la balustrade de l'entrée. Cameron réveillait tant d'émotions en elle... c'était incroyable. Elle ne comprenait pas elle-même comment il faisait cela. Elle saisit son courage à deux mains et garda son regard accroché au sien pour lui répondre.

— De... l'amour, du désir... du respect aussi.

— Tout ça rien que dans un seul regard, tu imagines, murmura-t-il en se penchant encore vers elle.

Il l'avait forcée à reculer davantage, si bien que, maintenant, elle se retrouvait accolée entre la rambarde et le corps du beau blond. Cameron fit glisser son souffle chaud sur la peau de Catherine qui allait finir par mourir de combustion spontanée s'il continuait à jouer à ce petit jeu.

— Alors ? insista-t-elle avec une voix rauque.

— Oui, c'était sincère. C'est comme ça que je voudrais te regarder chaque jour, si tu me le permets. Je t'aime, je te l'ai déjà dit, mais je ne sais pas pourquoi, il semblerait que tu aies du mal à me croire, ajouta-t-il avec un sourire taquin.

— On se demande pourquoi, en effet, cingla-t-elle, tout à coup revenue sur Terre.

— Jamais je ne te mentirai sur une chose aussi sérieuse que les sentiments que j'éprouve pour toi. Je n'ai dit « je t'aime » qu'à deux femmes dans ma vie.

Catherine sentit ses entrailles se contracter en repensant à toutes les photos de Cameron avec ces bimbos. Ainsi, il avait donc été amoureux au moins de l'une d'entre elles.

— Tu es la seconde, c'est assez évident, la première étant ma mère.

Cameron était fier de lui. Catherine s'était raidie à l'idée qu'il en ait déjà chéri une autre auparavant. Son corps trahissait ses émotions, et il devait bien admettre qu'il en était ravi.

— As-tu quelque chose d'autre à m'avouer ?

— Tu sais tout. Je n'ai plus rien à te cacher.

Catherine se livra alors à un combat intérieur. Elle repensa à sa conversation avec Nora et décida de se jeter à l'eau. Elle l'aimait et ne voulait pas le perdre à force de le rejeter. Elle parcourut alors les quelques centimètres qui les séparaient et apposa ses lèvres sur celles de Cameron.

Le cœur du jeune homme explosa de joie quand sa bouche si douce se posa sur la sienne. Il encercla Catherine avec force, de peur qu'elle ne se reprenne et le repousse. Ils s'embrassèrent, savourant enfin leur amour, sans aucun secret qui planait au-dessus de leur tête. Catherine s'écarta après quelques instants, à bout de souffle.

— Ça ne veut pas dire que je te pardonne, l'informa Catherine.

— Quoi, mais...

— Laisse-moi finir. Ça veut dire que je tiens à toi, vraiment, et que je ne veux pas te perdre ou que tu passes à autre chose parce que tu en aurais marre d'attendre.

Le visage de Cameron s'illumina. Catherine était donc de nature jalouse et possessive, c'était bon à savoir.

— Arrête de sourire, tu veux ! s'énerva-t-elle, agacée. Oui, je t'aime, mais ça ne veut pas dire pour autant que je passe l'éponge sur tout, Woodrof ! Tu dis m'aimer et vouloir que je te pardonne, très bien, prouve-le ! Des mots sont faciles à dire, mais je veux des actions, moi.

Catherine avait fini de parler, et pourtant Cameron ne disait rien. Il se contentait de sourire de toutes ses dents, visiblement très heureux.

— Quoi ? s'enquit Catherine qui commençait à être mal à l'aise en comprenant une chose.

— Tu as dit que tu m'aimais, souffla-t-il en la rapprochant de lui.

— Mais non... ce n'est pas du tout dans mes habitudes.

— Tu l'as dit, je l'ai entendu. Redis-le.

— Non.

— Redis-le.

— Non !

— Je n'ai aucun problème à te dire que je t'aime, moi. Pourquoi as-tu du mal avec tes sentiments ?

— Mais je n'ai aucun mal, clama Catherine en tentant de s'échapper de l'étreinte de Cameron.

— Redis-le, dans ce cas, exigea-t-il avec une moue de vainqueur.

— Je t'aime, tu es content ?

— Très, avoua-t-il avant de l'embrasser de nouveau avec tendresse.

Catherine passa ses mains dans les cheveux du grand blond pour approfondir leur baiser. Leurs langues se caressaient avec douceur, savourant les révélations qui venaient d'être faites.

— Tu veux donc moins de paroles et plus d'action ? reprit Cameron quand ils se séparèrent.

— Exact.

— Très bien. Épouse-moi, proposa-t-il le plus sérieusement du monde.

— Pardon ?

— Tu m’as bien compris. Je t’aime plus que tout, et je suis sûr de moi. Je t’aimerai chaque jour que Dieu fera. Tu veux des preuves de mon amour : en voilà une. Je suis prêt à faire de toi ma femme pour te le démontrer.

— Mais t’es pas bien, comme gars ! s’écria Catherine en le repoussant. Tu crois qu’on plaisante avec ce genre de chose, peut-être ?

— Mais je ne plaisante pas. Je sais qu’un jour je t’épouserai, mon cœur et mon corps le savent, alors pourquoi attendre ?

— Pa... parce qu’on ne peut pas. On se connaît à peine !

— Ton hésitation voudrait-elle dire que tu serais tentée de dire oui ? demanda Cameron d’un air charmeur.

— Repose-moi la question quand on se connaîtra mieux, et tu auras ma réponse. Prouve-moi que tu tiens à moi, que tu veux vraiment te faire pardonner, dit-elle en se dégageant de ses bras. En attendant, j’ai du boulot qui m’attend.

## Chapitre 14

Cameron la regarda partir en songeant qu'il l'aimait de plus en plus à chaque fois qu'il la voyait. Il aurait apprécié qu'elle dise oui, mais elle avait raison : ils ne se connaissaient pas assez bien pour prendre un tel engagement. Il nota cependant une chose qui le fit sourire.

— Elle n'a pas dit non, murmura-t-il en rentrant dans la villa.

— Tu as l'air bien heureux, lui lança Ellen quand il la rejoignit pour finir de bosser sur leur projet d'ouverture de bureaux. C'était qui ?

— Catherine, soupira-t-il, l'air béat. Elle a dit qu'elle m'aimait, et je lui ai demandé de m'épouser.

Ellen s'étouffa avec son verre et toussa pour se remettre.

— Pardon ?

— Tu as bien compris, mais elle a dit non. Enfin, pas vraiment, elle n'a pas répondu, en réalité.

— Eh bien, encore heureux ! Au moins une qui a la tête sur les épaules. Non, mais t'es pas bien ? Tu penses qu'on épouse quelqu'un au bout de si peu de temps ?

— Ce n'était pas vraiment une demande. Enfin, je ne crois pas. Quoique je n'aurais pas été déçu si elle avait dit oui, répondit-il plus pour lui-même que pour Ellen. Elle voulait que je lui montre que je tenais à elle, je lui ai demandé de m'épouser. Je n'ai jamais eu à draguer une fille, je n'en avais pas besoin. J'avoue ne pas savoir comment m'y prendre, j'ai peur d'en faire trop.

— Parce qu'une demande en mariage, tu ne penses pas que ça fait beaucoup, peut-être ? railla Ellen. Ah, Cameron, il m'arrive parfois d'oublier que tu es un homme, quand tu me tiens de tels propos. Suis ton cœur et tout ira bien. Si tu lui demandes de t'épouser, connaissant Catherine, ça risque de lui faire peur et elle fuira. Contente-toi des classiques : fleurs, chocolat, etc.

Cameron s'était installé dans un fauteuil face à sa tante et la regardait sans vraiment la voir. Il était perdu dans ses pensées et préparait mentalement l'opération séduction.

— Les fleurs et les choccos, c'est bien, mais trop cliché, reprit-il. Il faut que je me creuse la cervelle.

— Oui, mais, en attendant, tu as des choses plus importantes à faire. On doit revoir tout ça avant ce soir, je te rappelle. Dans deux mois, Woodrof Industries ouvre ses portes ici, alors ne te disperse pas, s'il te plaît.

Ellen avait pris sa grosse voix comme pour gronder Cameron, mais celui-ci se mit à rire plus qu'autre chose. Ensemble, ils revirent les derniers détails pour le plan du personnel, après quoi s'ensuivrait une longue série d'entretiens d'embauche.

Cameron se plaisait dans sa nouvelle vie même s'il avait hâte que l'ouverture des bureaux se concrétise afin d'avoir un quotidien un peu plus calme. Le centre connaissait un franc succès et avait enregistré un nombre record de dons ainsi qu'une montagne de propositions de bénévoles.

Tout se déroulait pour le mieux niveau professionnel, ne restait plus que sa vie privée à régler maintenant. Il avait quand même avancé de ce côté-là puisque, désormais, il était sûr que Catherine l'aimait.

Catherine, justement, venait de rentrer chez elle après une journée des plus dures au journal. Depuis qu'Ellen avait vendu à ce Larry, il les accablait de travail, leur demandant de tirer le meilleur d'eux-mêmes. Catherine avait été au début enchantée par ces nouvelles dispositions, mais elle devait bien avouer que là, entre Cameron et tout ce qui le touchait de près ou de loin, elle avait du mal à suivre. Elle était plus que fatiguée et, comme à son habitude, se reposait quand elle en avait le temps.

Elle se coucha ce soir-là en se promettant que, le lendemain, elle resterait au lit, pour une fois. Et peut-être qu'elle irait voir Cameron. Elle s'endormit en songeant que c'était un bon programme pour un jour de congé.

Cameron avait, de son côté, passé la nuit à faire des recherches sur Internet et à regarder des films qu'il qualifiait « de filles ». Des histoires d'amour toutes plus gnangnans les unes que les autres. Il désirait en apprendre plus sur ce qui

plaisait aux femmes et, au bout de la cinquième vidéo, il se rendit compte qu'elles désiraient toutes la même chose : trouver le prince charmant qui les ferait rêver.

— Sauf que je ne suis pas un prince charmant, moi ! bougonna-t-il en balançant au loin les télécommandes du DVD et de la télé.

Il se dit alors qu'il n'était pas plus avancé, même après avoir visionné tous ces navets. Ignorant toujours ce qui était raisonnable ou non, il décida de se laisser guider par ses envies et son cœur, comme sa tante le lui avait conseillé.

C'est sans doute pour cette raison que, le lendemain matin, Catherine fut tirée du sommeil par un livreur lui apportant un énorme bouquet de roses rouges. Le visage de la jolie blonde s'illumina quand elle lut la carte. Simple, mais efficace.

*« Désolé de t'avoir menti. Je te jure que c'était la dernière fois. »*

Elle saisit alors son téléphone pour le remercier, mais se ravisa au dernier moment. C'était trop facile. Il envoyait un cadeau, elle téléphonait et, hop, c'était réglé ? Non. Elle en voulait plus. Elle délaissa son portable, le regarda pendant de longues minutes, avant de le reprendre et de finalement le reposer.

— Ne craque pas, Catherine. Ne craque pas, sois forte, s'ordonna-t-elle. Encore un peu et après tu lui sauteras dessus. Fais-le mariner dans son jus.

Elle se répéta cette phrase plusieurs fois pour s'en convaincre. Pour être sûre de ne pas flancher, elle se réinstalla bien au chaud sous ses couvertures et occupa sa journée à penser à Cameron devant des bons vieux films romantiques.

Elle s'était dit qu'elle irait le voir, mais renonça finalement. Il ne lui faudrait pas grand-chose pour qu'elle se jette sur lui. Déjà qu'il avait un charme fou naturellement, il suffirait qu'il lui fasse un peu de rentre-dedans et c'en était fini des résolutions de Catherine Armand. Elle s'autorisa néanmoins un texto, un tout petit texto, pour remercier Cam pour les fleurs.

Il était dans ce qui serait bientôt son bureau quand il le lut. Il sourit

instantanément sous le regard bienveillant de sa tante, qui ne prit pas la peine de demander ce qu'il se passait. Un visage aussi rayonnant, ça ne pouvait qu'être en rapport avec Catherine.

\*\*\*

Le lendemain, il lui offrit des chocolats. D'après Ellen, Catherine raffolait de ceux à base de noisettes, il lui en fit donc apporter un panier plein au bureau avec un tournesol.

— Oh bah, dis donc, je suis jalouse, là, pour le coup ! déclara Abby en volant des gourmandises.

— Hey, c'est à moi ! s'écria Catherine en rangeant son cadeau bien à l'abri.

— Tu en as de la chance, tu sais. C'est pas Logan qui ferait ça pour moi, bougonna-t-elle en lançant une œillade en coin au jeune homme.

— Abby, vous êtes mariés, et il n'a aucune raison de se faire pardonner. Or, Cameron oui.

— Je ne comprends pas que tu n'aies pas fait le rapprochement avant. Sa tête me disait quelque chose, mais jamais je n'aurais pensé à chercher de ce côté-là. Qui aurait cru que le petit crétin qui s'est fait un plaisir à te renverser un café sur la tête était en fait le fils du milliardaire le plus populaire du pays ?

Catherine sourit en repensant à cette scène. Il est vrai que leur rencontre à tous les deux avait été... glaciale. Du moins, le café l'avait été, lui.

— Il m'a demandé de l'épouser. J'ai tellement été prise de court que je n'ai pas su quoi répondre sur le moment.

— C'est un peu tôt, tu ne crois pas ? demanda prudemment Abby. Je veux dire, tu as appris il y a moins de deux semaines son véritable nom... donc bon.

— C'est ce que je lui ai dit, mais tu sais le pire ? C'est que j'avais envie de lui

dire oui. Je sais que c'est l'homme de ma vie, et je pense que s'il avait insisté un peu...

— Tu es trop accro, c'est pour ça, clama Abby en chipant la boîte de chocolats que Catherine venait tout juste de ranger.

— Hey ! Tu parles, tu veux qu'on reparle de ta relation avec Logan ? Tu as failli le violer la première fois qu'il a enfin fait un pas vers toi.

— Ah, mais c'était l'émotion du moment, ça, rit la jolie brune. Bon, allez, j'y retourne avant que Larry hurle... encore.

— Ouais, faut que je fasse pareil. J'ai un article à finir, mais je n'avance pas.

— Pense moins à Cameron, tu verras, ça ira mieux, lui dit Abby en ricanant.

Après quoi elle la laissa seule avec ses pensées et son article. Catherine tenta de chasser Cameron de son esprit et, tant bien que mal, arriva à finir à l'heure. Elle rendit son papier et jeta un œil sur la rédaction.

Le journal avait toujours été toute sa vie et, pourtant, aujourd'hui, elle ne s'y sentait plus à l'aise. Sans Ellen, ce n'était plus tout à fait pareil. À moins que ça ne soit elle qui ait changé ? Elle rangea ses affaires et rentra chez elle se faire couler un bon bain chaud.

Cameron, quant à lui, rayonnait, fier de son coup. Il avait eu sa jolie blonde deux fois au téléphone depuis qu'il avait lancé l'opération séduction, et il avait vu clair dans les excuses bidon de Catherine pour ne pas le voir. Elle avait juste peur de craquer. Il se dit alors qu'il devait sortir le grand jeu pour se faire pardonner et qu'il puisse enfin la serrer dans ces bras.

Le lendemain, il lui fit livrer du café à intervalle régulier au bureau avec un petit mot.

*« J'aurais dû commencer par ça, connaissant ta dépendance à cette boisson ».*

Il s'était donné une journée pour mettre en place son plus gros coup, celui auquel Catherine ne résisterait pas. Demain, il sortirait le grand jeu, mais, pour ça, il avait besoin de l'aide de sa tante.

— Ellen, est-ce que tu pourrais appeler Larry pour moi ? demanda-t-il en allant la trouver.

— Heu... pour quoi faire ?

— Je veux faire une surprise à Catherine, mais je n'ai pas le courage d'attendre qu'elle soit en congé, alors je voudrais que tu t'arranges avec lui pour qu'il lui laisse sa journée de libre demain. Mais qu'il ne lui dise rien, comme ça elle se prépare pour se rendre au boulot, et moi je la kidnappe.

— T'es vraiment mordu, railla Ellen, amusée et attendrie.

— Plus que ça, même.

— Je vais voir ce que je peux faire. Mais je ne te promets rien, il est assez dur en affaire.

— Comment ça, dur ? Il traite bien ses employées, au moins ? Si j'apprends que Catherine...

— C'est un très bon boss, juste un peu exigeant, et Catherine est une grande fille, je te signale. Si elle a un souci avec Larry, elle le réglera sans toi.

— Mouais, je sais, c'est juste que... enfin, tu vois. Déjà que ça me tue de ne plus la voir tous les jours au boulot, tu n'es plus là-bas non plus pour veiller sur elle, lui expliqua-t-il alors qu'une réelle inquiétude se faisait ressentir en lui.

Ellen lui dit qu'elle saisissait et prit son cellulaire pour joindre Larry. Comme prévu, il se montra tenace. Ellen dut lui promettre l'exclusivité de toutes les interviews données par le futur groupe Woodrof Industries d'Atlanta avant qu'il accepte enfin de libérer Catherine.

Cameron se frottait déjà les mains. Il prévint alors tous les gens dont il avait besoin et organisa la journée de Catherine.

Le lendemain, la jeune femme se brossait les dents, encore en pyjama, quand

on frappa à sa porte. Elle ne répondit pas sur le moment, ne souhaitant pas être vue dans cette tenue, mais, devant l'insistance des coups, elle se résolut à ouvrir.

— Catherine Armand ? l'interrogea une inconnue en tailleur strict.

— Oui, c'est pour quoi ?

— Bonjour, je suis Joyce, votre guide pour la journée.

— Mon guide, pourquoi faire ? Je n'ai pas besoin de guide. Je bosse aujourd'hui et, croyez-moi, s'il y a bien un endroit que je connaisse comme ma poche, c'est le Daily News !

Joyce se mit à sourire gentiment, elle comprenait pourquoi son patron avait craqué pour Catherine. Elle était pétillante et amusante, tout ce qu'il fallait à Cameron.

— Monsieur Woodrof a prévu quelque chose d'autre pour vous aujourd'hui, lui dit alors Joyce avec un rictus en coin.

— Quoi ? Mais c'est quoi, ces conneries ? Qu'est-ce qu'il a encore fait ?

— Je suis désolée, je ne suis pas autorisée à vous dévoiler le programme. Je dois juste répondre à vos moindres désirs et m'assurer que vous prendrez du plaisir.

— Et si je refuse et que je vais au journal ? s'enquit Catherine avec défi.

— Monsieur Woodrof a aussi prévu à cette éventualité. Il m'a fait savoir que si je ne réussissais pas à vous convaincre, c'est que je n'étais pas digne de travailler pour lui.

Le visage de Catherine se décomposa alors. Il n'avait quand même pas osé ?

— Autrement dit, vous êtes virée si je décline l'offre ? demanda Catherine d'une petite voix, se sentant déjà coupable.

— En effet.

— Il est fort, votre boss, vous le savez, ça ?

— Toujours, quand il désire quelque chose, mademoiselle Armand, lui répondit Joyce en souriant.

— Woodrof, tu vas me le payer ! siffla-t-elle, vaincue, en refermant la porte après avoir fait entrer Joyce. Bon, alors, c'est quoi la suite ?

— Vous allez vous habiller, une tenue relax fera l'affaire, et vous vous laissez guider.

Catherine remonta dans sa chambre en marmonnant dans sa barbe. Elle n'aimait pas les surprises. Elle voulait toujours contrôler la situation, or, là, elle ne contrôlait rien du tout. Chose que Cameron avait sûrement fait exprès, il la connaissait décidément bien.

## Chapitre 15

Catherine était appuyée sur la banquette confortable de la limousine, un sourire décontracté accroché aux lèvres. Joyce n'avait pas menti quand elle avait prétendu que Cameron avait tout prévu.

Dans un premier temps, Catherine avait été traînée dans un institut où elle avait reçu un soin complet du corps. Entre les bains relaxants, le sauna, puis les massages, elle était plus détendue qu'une guimauve. Joyce était restée en retrait puisqu'elle travaillait et n'était pas censée bénéficier de toutes ses petites douceurs que son patron avait préparées pour la jeune femme dont il était épris. Mais c'était mal connaître Catherine.

— Vous voulez que je fasse tout ce que vous me demandez, n'est-ce pas ?

— En effet, avait répliqué Joyce avec un rictus indulgent qu'on adresse généralement aux enfants longs à la détente.

— Dans ce cas : déshabillez-vous et bénéficiez, vous aussi, de ce délicieux programme.

— Je ne peux pas, enfin. Je travaille !

— Et bientôt, si je refuse de jouer à ce petit jeu, vous n'aurez plus de travail, avait menacé Catherine avec une moue faussement angélique. Vous avez le choix : soit vous faites ce que je demande et vous gardez votre emploi, soit je refuse de me plier à cette comédie et vous perdrez votre job.

Joyce avait vite compris qu'elle était coincée. Aussi s'était-elle changée pour savourer le spa en compagnie de Catherine, qui était ravie. Elle trouvait ça extrêmement gênant de se faire dorloter alors que la pauvre employée qui lui servait de baby-sitter pour la journée était forcée de la regarder.

Puis, à l'heure du déjeuner, elles s'étaient rendues dans un restaurant italien entièrement réservé pour l'occasion.

— Votre patron ne fait pas dans la demi-mesure, décidément !

— Et attendez de voir ce qui vous attend encore.

Après un repas divin, Catherine avait été conduite chez une esthéticienne pour une manucure, une pédicure et, puisqu'elle était sur place, elle demanda également des épilations : jambes, maillot, aisselles, sourcils. Autant en profiter, non ?

Joyce avait approuvé avec un grand sourire. Son boss serait vraiment très satisfait d'apprendre que sa compagne y avait mis du sien. S'en était suivi ensuite un ultime massage avec une crème qui hydrata Catherine de la tête aux pieds. Désormais, de délicieux effluves d'amande se dégageaient de sa peau.

— Nous rentrons ? s'enquit Catherine qui ne se lassait décidément pas de l'odeur de ses mains.

— Il nous reste un dernier point sur votre planning, lui répondit Joyce. Monsieur Woodrof désire que vous achetiez une robe pour ce soir.

— Une robe ? J'ai plein de robes chez moi, on peut éviter une dépense.

— Je doute fort que mon patron voie les choses de cet œil-là.

— Il commence à me courir sur le haricot, votre patron !

— Vous pourrez lui faire part de votre désaccord d'ici quelques heures, répliqua Joyce, amusée.

La limousine roula donc tranquillement dans les rues d'Atlanta pendant un moment jusqu'à ce qu'elle s'arrête devant un immeuble à la façade des plus banales. Intriguée, Catherine regarda autour d'elle – peut-être que la boutique était juste à côté –, ne vit rien, mais, puisque Joyce sortit du véhicule, elle l'imita.

Elle suivit son guide jusqu'à une grande porte-cochère en bois élégant. Joyce tendit un document au portier qui s'effaça ensuite pour les laisser passer. Elles pénétrèrent dans une espèce de salon privé que de grands lustres noyaient sous leur lumière étincelante.

— Où sommes-nous ? murmura Catherine, de plus en plus curieuse.

— Dans un des endroits où se décident toutes les futures collections de la haute couture.

— Pardon ?

La jolie blonde écarquilla les yeux puis balaya la pièce du regard. Que faisait-elle dans un tel endroit ? Elle eut sa réponse quelques minutes plus tard quand un homme au sourire chaleureux vint à leur rencontre.

— Je m’excuse pour l’attente, j’ai été retenu au téléphone. Je suis Alfredo. Je suis tout à vous pour cette fin de journée.

Il serra leurs paumes avec enthousiasme, puis quitta le living pour une salle un peu plus grande où plusieurs portiques ainsi que des paravents étaient installés.

— J’ai préparé cette séance selon les consignes de Monsieur Woodrof, vous n’avez plus qu’à faire votre choix.

Puis, d’un geste désinvolte du bras, il désigna les portants remplis de tenues plus ou moins longues. Catherine eut les prunelles qui pétillèrent de ravissement dès qu’ils se posèrent sur les vêtements. Chanel, Prada, Versace, Dior, Yves Saint-Laurent...

— Ce ne sont que des marques de luxe, dit-elle presque avec horreur.

C’était une femme, et toutes les femmes aimaient les jolies choses... mais combien pouvaient coûter de telles tenues ? Plusieurs milliers de dollars, sans aucun doute. Elle se précipita sur la première robe qui lui tomba sous la main et chercha l’étiquette indiquant le prix, elle n’en trouva aucune.

— Vous n’avez pas à penser à la dépense, la rassura Joyce en souriant.

— Bien sûr que si, je dois y penser ! Se faire dorloter aux frais de la princesse passe difficilement, mais soit. Mais alors, dépenser l’équivalent de plusieurs mois de mon salaire pour une simple tenue, c’est hors de question ! Et la menace de vous faire perdre votre boulot ne marchera pas cette fois, ajouta-t-elle en voyant sa guide ouvrir la bouche. Je suis désolée, mais je ne suis pas à l’aise ici. Partons.

— Mais, mademoiselle...

— Partons !

Catherine voulait bien se plier aux conneries de Cameron, qui désirait la traiter comme une reine pour se faire pardonner, mais il y avait des limites ! En colère, elle regagna la limousine qui ne démarra pas tant que Joyce ne fut pas à l'intérieur. Celle-ci semblait plus pâle que tout à l'heure, un léger voile de transpiration couvrait son front. Elle devait déjà passer en revue toutes les excuses qu'elle présenterait à son patron afin d'éviter de se faire virer.

— Je veux bien que vous me conduisiez dans une boutique, tant qu'on y trouve des vêtements qui ne coûtent pas le PIB annuel d'un petit pays, grogna Catherine qui eut pitié de la pauvre Joyce.

Celle-ci poussa un soupir de soulagement à fendre le cœur. Elle réfléchit un instant, puis donna ses consignes au chauffeur. Vingt minutes plus tard, Catherine était dans une boutique de luxe. On était encore loin du prêt-à-porter, mais, au moins, ce n'était plus de la haute couture.

Joyce échangea quelques mots avec une vendeuse qui conduisit les deux femmes vers une partie du magasin.

— Vous trouverez ici tout ce que nous avons en robe de soirée ou de cocktail. Les cabines sont à votre gauche. N'hésitez pas si vous avez besoin de moi.

Catherine prit son temps et essaya plusieurs tenues, demandant toujours l'avis de son guide, jusqu'à ce qu'elle fasse enfin un choix.

— Je pense que c'est la bonne, déclara-t-elle en s'admirant dans le miroir.

— J'approuve, vous êtes vraiment magnifique, Catherine.

La robe qu'elle avait choisie était bleu nuit, avec un bustier qui lui enserrait la poitrine. Une large bande de tissu de satin, agrémenté de multiples perles et paillettes, soulignait sa taille. Puis le vêtement devenait vapoureux grâce à des voiles de mousseline étincelante qui lui descendaient jusqu'aux genoux.

— Elle vous va à ravir, déclara la commerçante en se posant derrière elles.

— Je trouve aussi. On la prend ? s'enquit Catherine.

— On la prend, confirma Joyce. Il nous faudra aussi une paire de chaussures pour aller avec.

Catherine protesta, mais ce ne fut d'aucun effet sur Joyce. La jeune employée s'était précipitée pour répondre à sa demande, ce qui n'aidait pas non plus. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la jolie blonde eut des sandales, des spartiates, des bottines et tout un tas d'autres chaussures alignées devant elle. Elle avait beau vouloir résister... comment était-ce possible devant tant de merveilles ?

Catherine glissa ses pieds dans une paire d'escarpins noirs vertigineux, et après quelques pas pour s'assurer qu'elle les supporterait, valida sa décision. Joyce la força ensuite à faire un tour dans la boutique afin de voir si elle avait envie de quelque chose. Cate marqua un arrêt devant une parure en émeraude. Montées sur une chaîne en or blanc, les pierres précieuses formaient de petites feuilles ravissantes. L'ensemble était des plus magnifiques. Tout comme son prix, pensa-t-elle en jetant un regard à l'étiquette.

Catherine passa ensuite au suivant, l'admirant également, mais Joyce ne fut pas dupe. Elle avait parfaitement remarqué l'éclat dans ses yeux quand elle avait découvert le bijou.

Joyce était une vraie pro dans son métier et savait parfaitement reconnaître les petits signes qui ne trompaient pas. D'un mouvement discret, elle fit comprendre à la vendeuse qu'elle prenait aussi le collier en vitrine. Un bref hochement de tête lui confirma que son message avait été saisi. Et Catherine ne s'était aperçue de rien. Joyce régla les achats, ravie, puis regagna la limousine.

— Avons-nous enfin terminé ? s'enquit Catherine. Je commence à fatiguer d'être trimballée à travers toute la ville.

— Nous avons fini, je vous raccompagne chez vous désormais. George ici présent passera vous prendre à vingt heures précises pour vous conduire auprès de monsieur Woodrof.

Catherine acquiesça, mais ne prononça pas un mot durant tout le trajet de retour. Elle était trop nerveuse pour ça. Cameron lui avait organisé une journée de rêve, qu'avait-il prévu pour ce soir ?

Anxieuse, elle se prépara tant bien que mal, le regard rivé à la pendule. Elle se

glissa dans sa robe puis chaussa ses escarpins, fourra ses clefs, son téléphone et son portefeuille dans un sac, passa un châle noir sur ses épaules et attendit.

À 19h59, un coup sec retentit à sa porte. Elle jeta un œil au miroir pour s'assurer que rien ne clochait avec sa tenue puis quitta son petit appartement. Son chauffeur lui sourit, souligna sa beauté et l'escorta jusqu'à la voiture qui se mit ensuite en route, puis Catherine observa la ville défiler à travers les vitres teintées. Ce n'est qu'au bout de plusieurs minutes qu'elle se rendit compte qu'ils n'allaient pas du tout dans la direction du manoir d'Ellen.

— Vous êtes sûrs de ne pas vous tromper de route ? s'enquit-elle auprès du conducteur.

— Certain.

Via le rétroviseur, il lui adressa un petit rictus amusé qui intrigua fortement la jeune femme. Elle le fut encore plus quand le véhicule s'immobilisa devant un immeuble de haut standing. George l'aida à descendre puis la guida à travers le hall où il salua d'un signe de tête le concierge qui les regarda.

— Monsieur Woodrof vous attend au dernier étage, lui dit George en la laissant dans l'ascenseur tout en appuyant sur un bouton. Passez une bonne soirée, mademoiselle Armand.

Les battants se refermèrent, reflétant la surprise totale de Catherine, puis la machine se mit en branle. Décidément, Catherine n'y comprenait rien de rien ! Où était-elle à la fin ? Que faisait-elle ici ? Pourquoi Cameron n'avait-il pas répondu à ses multiples appels tout au long de la journée ? Pourquoi tant de mystères ?

Elle en oublia toutes ses questions quand l'élévateur s'arrêta et s'ouvrit. Comme George l'avait annoncé, Cameron l'attendait. Catherine eut l'impression de prendre un coup au ventre tant le souffle lui manqua soudain.

Appuyé nonchalamment sur la porte, il arborait son sourire aguicheur qu'elle aimait tant. Ses yeux étaient particulièrement amusés, et que dire de ses cheveux blonds en bataille qui semblaient espérer que quelqu'un veuille bien les peigner ?

Il était vêtu d'une chemise blanche dont le haut n'était pas fermé et aux

manches retroussées sur les avant-bras, et d'un jean bleu clair. Et chose étonnante... il était pieds nus. Il avait un look totalement débraillé, et pourtant il était plus sexy que jamais.

Tentant de ne rien afficher de son trouble, Catherine fit les quelques pas qui les séparaient. Puis elle observa la stupeur passer sur les traits du jeune homme. L'égo de Catherine se gonfla de bonheur. Elle aussi avait produit son petit effet !

— Tu es magnifique, souffla Cameron en l'attirant à lui pour un baiser tendre.

— Je te retourne le compliment.

Catherine se laissa accompagner dans l'appartement, qui tenait plus du loft, espérant que Cameron s'explique.

— Qu'en penses-tu ? s'enquit-il, à la place, au bout de quelques minutes.

— C'est très beau. Et la vue sur Atlanta est waouh, ajouta-t-elle en regardant par la fenêtre. Qu'est-ce qu'on fait ici, Cameron ?

— On est chez moi.

Voyant la surprise et l'incompréhension sur le visage de Catherine, il lui prit les mains et la guida vers l'immense canapé au milieu de la pièce à vivre.

— J'ai décidé de m'installer ici, comme tu le sais, et, bien que j'adore Ellen, je ne me voyais pas vivre éternellement avec elle. J'avais besoin d'avoir un espace à moi. J'ai donc acheté ce loft il y a quelques jours.

— Ça a dû faire un sacré choc à ta tante.

— Elle se doutait que ce moment arriverait, répliqua-t-il en haussant les épaules. Je te fais visiter ?

Catherine accepta, glissa sa paume dans la sienne pour quitter le sofa et déambula entre les murs, essayant de se concentrer sur ce qu'elle apercevait et non sur les doigts de Cameron sur ses reins. La vision de la chambre à coucher n'aida clairement pas !

— C'est vraiment charmant, dit-elle, la gorge nouée par une soudaine

excitation.

— Pas autant que toi, murmura-t-il à son oreille.

La jeune femme se retourna pour lui faire face, le dévisagea, caressa sa joue légèrement râpeuse puis le renversa d'un simple sourire.

— Ne va surtout pas croire que c'était le but de tout ceci, commença-t-il en la fixant d'un air de prédateur affamé.

— C'est dommage, rétorqua-t-elle, aguicheuse. Je pensais qu'on avait assez attendu.

— Bébé, siffla Cameron, les dents serrées, j'essaie de bien me tenir. Tu n'aides pas.

— Je sais.

Alors, elle se jeta sur lui et l'embrassa comme si la bouche de Cameron était son oasis après une longue traversée du désert. Il avait prévu de dîner d'abord, puis de s'assurer qu'il était pardonné avant de lui demander de rester pour la nuit à ses côtés... mais tous ses plans furent balayés par un simple baiser.

Posant ses mains sous ses fesses, il la souleva afin de la déposer avec délicatesse sur le lit qui ne semblait attendre qu'eux. Il prit son temps pour découvrir le corps de déesse de la jeune femme. Il caressa, lécha, suçota et mordilla chaque centimètre carré de peau qu'elle voulait bien lui confier. Sans trop savoir comment, tous deux furent nus, gémissant de plaisir, le souffle court tandis que leurs bassins claquaient l'un contre l'autre.

\*\*\*

Un long moment plus tard, Catherine, enroulée dans un drap, entra dans la salle de bain attenante à la chambre et poussa un léger cri.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta Cameron en la rejoignant.

— J’ai passé la journée à me faire dorloter en vue de cette soirée, il t’aura fallu à peine une heure pour tout ruiner !

Elle désigna son reflet dans le miroir afin qu’il saisisse. Elle avait les cheveux en bataille, son mascara avait coulé sous ses yeux, lui donnant un air de panda, et ne parlons pas de son rouge à lèvres qui avait bavé dans tous les sens.

— J’aime te voir comme ça, murmura Cameron en l’enlaçant. Surtout quand je sais que c’est moi qui suis responsable de cet état.

Il déposa un bisou dans son cou, et la jeune femme se sentit chavirer une fois de plus. Elle pivota lentement vers lui, et Cameron comprit en un quart de seconde les projets qu’elle avait en tête.

## Chapitre 16

Le lendemain matin, Catherine s'éveilla après une nuit des plus agréables. Dans un demi-sommeil, son premier réflexe fut de chercher Cameron à ses côtés, mais ses doigts ne trouvèrent que les draps froids.

Un sentiment de panique l'envahit. Avait-elle rêvé ces instants magiques ? Terrifiée à l'idée d'une terrible désillusion, elle refusa d'ouvrir les yeux. Elle voulait rester dans sa bulle encore un moment. Puis, décidant qu'un tel comportement était ridicule, elle se résigna à entrouvrir une paupière. Un soulagement intense l'écrasa quand elle constata qu'elle n'était pas dans son appartement, mais dans le loft de Cameron.

— Je n'ai pas rêvé, souffla-t-elle sans pouvoir retenir son sourire.

— Serait-ce de moi dont tu rêves ? lui demanda un apollon torse nu appuyé sur le chambranle de la porte.

— Hum... qui sait. Toi ou un autre, peut-être.

— C'est vrai que vous rêvez toutes au prince charmant, clama-t-il en s'approchant du lit.

— Et comment pourrais-tu savoir ce qui habite l'esprit d'une fille quand elle dort ?

— Mais parce que je suis devenu un expert ! J'ai passé une nuit entière devant des films de nana !

Catherine tenta de se contrôler, mais ce fut plus fort qu'elle : elle pouffa en imaginant Cameron installé devant des comédies romantiques. Elle le voyait même avec un calepin et un stylo pour prendre des notes tant il était concentré.

— C'est ça, fous-toi de moi, râla-t-il. Je te signale que je voulais faire les choses bien avec toi. J'ai pris les infos là où je pouvais en avoir.

Le rire de Catherine s'arrêta quand elle comprit qu'il avait enduré ce « calvaire » uniquement pour elle, pour la séduire dans les règles de l'art. Elle le

colla à elle, caressa son visage du bout du nez, puis le regarda dans les yeux.

— Je vous aime, Cameron Woodrof. Pas besoin de rêver au prince charmant quand on l'a déjà trouvé, déclara-t-elle avant de poser ses lèvres sur les siennes.

Cameron sourit contre la bouche de la jeune femme. Elle avait de moins en moins de mal à lui faire part de ses sentiments. Ils s'embrassèrent jusqu'à ne plus avoir de souffle, puis Cameron attira Catherine à lui pour un chaste baiser, avant de se lever et de la conduire dans la cuisine où un petit-déjeuner royal attendait.

— Tu as invité le quartier ? s'enquit-elle quand elle avisa la quantité de vivres.

— Je suis sorti prendre le petit-déj', et c'est une fois arrivé à la boulangerie que je me suis rendu compte que j'ignorais ce que tu mangeais le matin. Dans le doute, j'ai pris un peu de tout, dit-il en se passant la main dans les cheveux.

Catherine remarqua combien il était craquant quand il faisait ça. Si craquant qu'elle ne put s'empêcher de l'enlacer à nouveau.

— Café et toast, lui révéla-t-elle ensuite avant de s'installer à table.

— Bien, c'est noté. Demain matin, je serai au point.

— Demain ? Parce que tu souhaites que je dorme ici ce soir ? demanda Catherine en buvant son café qu'elle trouvait fort intéressant tout à coup.

— Ce soir et tous les autres. Je ne veux plus te quitter un seul instant.

Catherine et lui se regardèrent dans les yeux avant qu'elle ne rompe le contact.

— Cameron, je... enfin, c'est peut-être un peu tôt pour qu'on passe tout notre temps ensemble, non ? Je veux dire, tu as peut-être besoin d'espace, et je ne voudrais pas...

— La seule chose dont j'ai besoin, déclara-t-il en attirant sa chaise près de lui, c'est toi. Tu es ici chez toi si tu le souhaites et, pour te le prouver, voilà un double des clefs.

— Tu me donnes une clef, vraiment ? Tu n'as pas peur que je débarque

n'importe quand ? Qui sait ce que je pourrais découvrir, s'enquit-elle avec un air de défi sur le visage.

— La seule chose que tu pourras découvrir, c'est moi, seul, abandonné par la femme que j'aime. Tu me verras me morfondre en attendant son précieux retour.

Catherine éclata de rire quand elle vit sa moue de petit garçon triste. C'est qu'il savait y faire, quand il voulait !

— Je suis sérieux, bébé. Tu as dû te renseigner sur moi depuis que tu connais ma véritable identité. J'imagine aisément ce que tu as pu découvrir, soupira-t-il en grimaçant. Je sais quel genre d'homme décrivent les articles que tu as certainement lus, mais c'était avant. Avant Morgane, avant cette ville... avant toi, ajouta-t-il le plus sincèrement du monde.

— Tu n'avais pas intérêt à répondre autre chose, Woodrof, souffla Catherine, les larmes aux yeux avant de l'embrasser avec fougue.

Elle grimpa carrément sur les genoux du jeune homme, laissant ses mains vagabonder sur sa peau nue ou fourrager dans sa tignasse blonde. Elle se retrouva soudain allongée sur le plan de travail de la cuisine, Cameron entre ses cuisses.

Après cet épisode enfiévré, ils finirent leur petit-déj' tant bien que mal, puis se préparèrent pour le boulot tout en s'efforçant de ne pas trop lorgner sur l'autre. Catherine s'aperçut alors qu'elle avait un problème de taille.

Quand elle était arrivée hier soir au loft, elle était vêtue d'une robe de cocktail – qui devait traîner sur le sol quelque part dans l'appart – et n'avait donc aucun autre vêtement pour se changer.

— Je demande qu'on te conduise chez toi, si tu veux, lui dit Cameron qui avait compris le souci.

— Je n'ai pas le temps, couina-t-elle en jetant un coup d'œil à sa montre. Faut que je sois là-bas le plus tôt possible. Si j'arrive à la bourre, Larry va me tuer. Et vu ce que je dois lui annoncer, j'aimerais autant qu'il soit de bonne humeur !

Elle balaya la pièce du regard à la recherche d'une solution quand elle remarqua que Cameron avait, lui, passé une nouvelle tenue.

— Tu as tes fringues ici ?

— De toute évidence, répondit ce dernier avec un sourire amusé en ajustant sa cravate. Catherine, Larry t'en voudra pas, j'en suis sûr. Mon chauffeur te conduit chez toi, tu fais l'aller-retour et...

— Pas besoin, le coupa-t-elle. J'ai tout ce qu'il me faut.

Elle se dirigea droit vers la chambre – déjà très à l'aise dans le loft – et fouilla le dressing de Cameron jusqu'à trouver un pantalon noir qui était encore étiqueté.

— Il est trop petit, je dois le rapporter pour...

Il se tut quand il vit Catherine retirer l'étiquette avec ses dents et enfiler le vêtement, lui montrant au passage ses fesses parfaites.

— Catherine... qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il, intrigué et excité par la vue sublime qu'il avait.

— Je te pique tes fringues, comme tu vois, lui dit-elle en boutonnant le vêtement. Bon, il est trop grand, il fallait s'en douter ! T'es sûr que c'est trop petit pour toi ?

— Trop court, à dire vrai.

— Mouais. Tes cravates ?

Cameron lui ouvrit un tiroir et l'observa en prendre une... pour s'en faire une ceinture ! Elle passa ensuite au crible ses chemises, en choisit une bleu nuit dont elle retroussa les manches jusqu'aux coudes. Catherine fit face au miroir et se coiffa avec les doigts, se donnant un look sauvage qui changeait bien de ses habitudes.

— Et voilà, je suis prête, décréta-t-elle, satisfaite, tout en chaussant ses escarpins.

Grâce à la hauteur de ses talons, le pantalon était désormais à la bonne taille et ne traînait plus au sol. Cameron crut qu'il hallucinait. Il devait encore dormir et être plongé en plein rêve, c'était impossible.

— T’es sérieuse ? Tu vas sortir comme ça ?

— Quoi ? Ose me dire que je ne te plais pas ?

Comment pourrait-il lui exprimer une telle chose ? C’était impensable ! La vision qu’elle lui offrait était tout simplement divine, enchanteresse. S’il s’écoutait, il lui arracherait tout ce qu’elle avait sur le dos pour la jeter de nouveau dans son lit.

— Tu es magnifique, déclara-t-il tout en s’approchant pour capturer sa bouche dans un baiser torride.

Catherine suivit le rythme qu’il lui imposa, mais dut toutefois le repousser quand il la guida vers la chambre.

— On va vraiment finir par être en retard, souffla-t-elle, les lèvres gonflées et l’œil malicieux.

— Je m’en fous, grogna Cameron en lui mordillant le cou.

— Larry va me tuer.

Le jeune homme soupira et s’éloigna finalement de sa compagne. Il était parfaitement clair que ça lui demandait un effort incommensurable.

— On part maintenant, ordonna-t-il en attrapant une veste de costume. Sinon, on ne partira jamais !

Ils quittèrent le loft main dans la main. Leurs paumes restèrent soudées dans l’ascenseur, ainsi que dans la limousine qui déposa Catherine au journal. Ce jour était important pour elle. Aujourd’hui, elle annonçait sa démission à Larry.

La veille au soir, après avoir rassasié leur appétit sexuel contenu depuis bien trop longtemps, ils avaient longuement discuté de l’avenir, puis Cameron avait proposé à Catherine de venir bosser avec lui.

Elle avait refusé aussitôt. Le journalisme était toute sa vie, elle ne savait faire que ça, que ferait-elle d’autre ? À grand renfort de mots doux et de paroles sensées, Cameron avait rendu l’offre de plus en plus alléchante et excitante. Beaucoup trop pour la décliner.

En plus du fait de travailler à nouveau ensemble, Catherine se voyait offrir là un tout nouveau défi. Et elle était le genre de femme qui les aime. Elle ne pouvait donc pas refuser celui-ci. Et puis, avec le départ d'Ellen, elle devait avouer que son job ne lui plaisait plus autant. Son ancienne patronne lui manquait atrocement, sans parler de son petit con de stagiaire. Travailler pour le groupe Woodrof voulait dire retrouver les deux et lui permettrait également de mieux comprendre le monde de l'homme qui partageait désormais sa vie.

Elle pénétra dans le journal avec un regard neuf sur le bâtiment. Dans la bouche, elle avait comme un arrière-goût de regret et de doute. Tout ça alors qu'elle n'était même pas encore partie ! Elle déposa ses affaires sur sa chaise et évita du mieux possible Abby en slalomant entre les bureaux pour finir droit dans celui de Larry. Elle savait que si elle croisait son amie, elle ne tiendrait pas sa langue, et il fallait qu'elle parle au chef en premier.

— Larry, vous avez une minute à m'accorder ? demanda Catherine en entrouvrant sa porte.

— Armand, bien sûr, entrez donc ! Je suis de bon poil, ce matin, profitez-en ! s'exclama-t-il en l'invitant à s'asseoir.

— Ça tombe bien, souffla-t-elle pour elle-même.

Elle lissa le pantalon qu'elle avait emprunté à Cam et prit place face à Larry, tentant de se calmer un peu. Il n'allait pas la bouffer, après tout !

— Alors, que vous arrive-t-il, Armand ? Je connais ce regard, ça ne me dit rien qui vaille.

— Je... je vous donne ma démission. Je sais que j'ai un préavis de quinze jours, alors le voilà, lui apprit-elle en lui tendant la lettre qu'elle avait rédigée.

Larry la lut avec attention avant d'enlever ses lunettes et de croiser les mains sur son bureau.

— Vous êtes sûre de vous ?

— Certaine. Ne le prenez pas mal, mais depuis qu'Ellen n'est plus là... je ne me sens plus vraiment à ma place ici. J'aime le journalisme, mais je pense que ce n'est plus fait pour moi. Cameron Woodrof m'a proposé un poste d'attachée

de presse, la proposition me tente assez.

— Eh bien, décidément, il sait y faire, ce jeune homme ! clama Larry. Je ne vous cache pas que votre décision me peine, Catherine. Vous êtes une des meilleurs reporters que j'ai ici.

— Oh, arrêtez, Larry, pouffa Catherine. Il vous reste Hunter et Hunter-Lenar. Vous savez aussi bien que moi que ce sont eux les meilleurs.

— Oui, ils sont encore là, ceux-là, répliqua Larry en observant Abby et Logan à travers ses baies vitrées. Ils s'entendent comme chien et chat, et pourtant ils sont mariés. Comment fait Hunter pour supporter Hunter-Lenar ? C'est incroyable, cette patience qu'il a, et pourtant... je n'ai jamais vu meilleure équipe que la leur.

— Ils se complètent, c'est ça le secret de leur réussite, lui répondit Catherine, attendrie, en regardant le couple se chamailler plus bas.

— Écoutez, j'accepte votre départ à une condition.

— Laquelle ?

— Je veux être prévenu le premier dès qu'il se passe un truc chez Woodrof Industries. J'ai déjà obtenu l'exclu pour toutes les interviews « officielles », dit-il en faisant des crochets avec ses doigts, mais vous savez aussi bien que moi que, dans ces grosses boîtes, il y a toujours à apprendre.

— Je le ferai. Je partagerai avec vous tout ce qui ne sera pas tenu par le secret professionnel.

— Vous allez me manquer, avoua-t-il en lui serrant la main.

Catherine l'étreignit. Elle pouvait bien s'autoriser cette familiarité, après tout. D'ici peu, il ne lui hurlerait plus dessus. Catherine sortait tout juste du bureau de Larry quand elle vit Abby approcher.

— Il te voulait quoi, le boss ? lui demanda-t-elle en murmurant.

— Rien. Cette fois, c'est moi qui avais besoin de le voir.

— Ah ? répondit Abby en prenant place face à elle, chose qui signifiait qu'elle ne partirait pas avant d'avoir eu une réponse.

— Bon, de toute façon, tu le sauras bientôt, alors autant te le dire tout de suite, commença Catherine. Je pars. Je viens de remettre ma dém' à Larry. Il me reste deux semaines à bosser ici et, après, c'est terminé pour moi.

— Quoi ? s'écria Abby en s'étranglant à moitié. Mais qu'est-ce que tu racontes ? Pourquoi tu partirais, au juste ? C'est toute ta vie, ce journal !

— Justement, ma vie a changé. De nouvelles portes s'ouvrent et...

— Woodrof ! C'est un coup de Woodrof, hein ? Je savais bien qu'il était trop gentil pour être honnête, celui-là ! L'espèce de sale rat !

— Abby ! s'exclama Catherine, choquée. C'est de mon petit ami que tu parles.

— Petit ami ? Pff, pour combien de temps, Catherine ? Tu as vu aussi bien que moi la liste de ses conquêtes, elle est aussi longue que les pages jaunes ! Qui te dit qu'il ne te jettera pas quand il se sera lassé ? Et tu feras quoi, à ce moment-là ? Parce qu'il faut voir la réalité en face, si tu bosses pour lui et que ça se passe mal entre vous, il te virera purement et simplement !

Catherine garda le silence un moment. Abby venait de mettre à jour toutes les peurs que la blonde enfouissait en elle depuis que Cameron lui avait fait sa proposition. En l'acceptant, elle remettait toute sa vie entre ses mains. Pourtant, elle était convaincue de faire le bon choix.

— Je sais ce que je fais. Et même si ce que tu dis arrive, eh bien je rebondirais, je suis une grande fille. De toute façon, je sais qu'il ne fera jamais ça. Pas du jour au lendemain, en tout cas, il n'est pas comme ça.

— Et qu'est-ce que tu en sais, au juste ? s'emporta Abby. Tu plaques tout pour un mec que tu connais à peine, merde !

— Je connais Cameron depuis peu, c'est vrai, mais Justin, je le connais depuis un an. Je sais ce qu'il vaut et ce qu'il a dans le cœur. Tu devrais te réjouir pour moi, Abby, c'est ce qu'une amie ferait.

— Je suis heureuse pour toi. Du moins, j’essaie de l’être, mais j’ai aussi peur. Tu mérites le meilleur. Et si ce crétin te fait souffrir ?

— Je comprends, mais c’est loin d’être un crétin. Sois heureuse pour moi, soutiens-moi et laisse-moi gérer le reste.

— Je l’aime pas, ton mec, tu le sais ça ? Déjà, il est plus romantique et attentionné que Logan et, maintenant, il te vole à moi ! chouina Abby dont le regard se voilait.

— Que tu es bête, soupira Catherine en la prenant dans ses bras. Je bosse à l’autre bout de la ville, ça ne veut pas dire qu’on se verra plus. On se fera toujours nos moments filles, c’est promis. Et on va être amenées à se voir souvent pour le boulot, tu verras.

Après ça, les deux femmes s’étreignirent pendant un long moment, mais Abby avait la rancune tenace. Catherine conseillerait à Cameron de raser les murs la prochaine fois qu’il viendra la chercher au bureau. Il devait se trouver le plus loin possible du courroux d’Abby Hunter-Lenar.

\*\*\*

Pendant ce temps, Cameron et Ellen recevaient des candidats potentiels pour tous les postes encore libres dans l’entreprise. À la fin de la journée, Cameron avait tous ses employés. L’ouverture des bureaux avançait bien, tous les papiers étaient signés, et les locaux seraient aménagés prochainement. Il ne restait plus que trois semaines avant le grand jour. Ellen avait prévu une grande soirée pour célébrer dignement l’inauguration et avait convié tout le gratin d’Atlanta. Les Spencers inclus, bien sûr.

Alex Spencer, héritier de la compagnie et ex-camarade d’école de Cameron, n’avait pas encore répondu à l’invitation. Cameron n’avait toutefois pas besoin de sa réponse pour savoir qu’il viendrait. Faire autrement s’avérait impossible. Pas quand son concurrent direct s’implantait sur son territoire.

Alex serait là, juste pour montrer à Cameron qu’il acceptait le défi et la

bataille qui s'annonçait entre leurs deux compagnies. Spencer Technologie était le seul rival de Woodrof Industries, elle devrait donc être représentée. Cameron était prêt à parier que c'est Spencer fils qui se chargerait de cette tâche.

Ce soir-là, Cameron et Catherine s'accordèrent une soirée de détente après leur journée de travail harassante. Comme la veille, ils étaient tous deux dans le loft, confortablement installés dans le divan. Elle était appuyée sur lui, les yeux fermés, tandis qu'il lui caressait les bras.

— Dis-moi ce qui te ferait envie pour dîner ? s'enquit alors Cameron.

— Toi, répliqua Catherine avant même d'avoir pu s'en empêcher.

Une légère rougeur envahit ses joues, provoquant l'hilarité de son compagnon.

— C'est au programme, mais je me dois de veiller à te nourrir correctement avant de t'épuiser.

Un sourire prédateur et totalement machiavélique étira ses lèvres. Catherine, qui avait ouvert les yeux depuis qu'il lui parlait, se sentit soudain toute chose et essaya de se concentrer sur ce qu'il disait.

— Qu'as-tu dans tous ces magnifiques placards ?

— Je n'en sais strictement rien.

Tous deux quittèrent le canapé pour gagner la cuisine afin d'explorer son contenu. Cameron fouillait le frigidaire pendant que Catherine s'occupait des étagères.

— C'est vrai que Monseigneur Woodrof ne fait pas les courses, le taquina-t-elle.

— Insinuerais-tu que je suis trop snob pour faire les magasins ? lui demanda Cameron par-dessus le plan de travail, le regard perçant.

— Je n'insinue rien, je constate. En même temps, je vois mal un milliardaire pousser son petit caddie dans les allées de la supérette. Tu dois avoir des domestiques qui le font pour toi. Peut-être même des domestiques qui le font pour tes domestiques ?

— Catherine, tu cours vite ?

— J'en sais rien, pourquoi ?

— Cours, lui ordonna-t-il alors qu'elle détalait déjà à travers le loft.

Il lui courut après, la poursuivant dans la cuisine, puis le living avant que Cameron ne saute par-dessus le sofa et l'attrape. Il la porta, la jetant sur son dos comme un vulgaire sac de pommes de terre alors qu'elle gloussait. Il la déposa sur le lit, couvrant son corps du sien.

— On fait moins la maligne, maintenant, dit-il, l'œil acéré, tandis que Catherine pouffait de plus belle.

— Tu crois me faire peur ? Non, mais franchement, c'est ta tête des mauvais jours, ça ?

Cameron éclata de rire, incapable de se retenir plus longtemps, puis se pencha sur sa belle pour l'embrasser avec tendresse. Il rabattit une mèche de cheveux derrière son oreille, câlina son visage du bout des doigts, comme s'il était conçu d'une matière précieuse qui risquait de s'effriter, puis se leva soudain. Il réapparut quelques secondes plus tard, un contenant carré dans les paumes.

— Tu voudras sûrement me tuer après ça, mais ce n'est pas grave, je prends le risque, déclara-t-il en lui offrant la boîte.

Catherine s'assit sur le lit et contempla Cameron, le cœur battant à un rythme endiablé. Elle tenait un écrin. Se pourrait-il que... ? Non, c'était bien trop gros pour contenir une bague.

Elle l'ouvrit, soulevant le couvercle comme si elle avait peur que ça n'explode. Puis ses paupières se remplirent de larmes.

— Cam. Tu n'aurais pas dû...

— Je sais, répondit-il en lui caressant la joue. Joyce m'a dit que tu avais craqué dessus.

— C'est de la folie, murmura-t-elle en effleurant le collier.

C'était celui pour lequel elle avait eu un véritable coup de foudre quand elle avait fait les boutiques la veille.

— Je peux le rendre si tu n'en veux pas, commença-t-il en tendant la main vers le bijou.

— Hey, pas touche ! s'exclama Catherine en lui tapant sur les doigts. C'est de la folie certes, mais c'est fait, alors tant pis. Il est magnifique, Cameron, merci.

— Pas aussi beau que celle qui le portera.

Ils se regardèrent pendant un moment avant qu'il ne lui passe la merveille au cou. Puis il la força à se rallonger avant de la fixer dans les yeux.

— C'est moi qui devrais te remercier, avoua-t-il dans un souffle. Tu as changé ma vie, je ne pense pas que tu te rendes compte à quel point. Tu sais, j'ai beaucoup réfléchi depuis l'accident. Et j'en viens à croire que tout ce que j'ai fait dans ma vie, c'était en réalité une route qui me menait à toi. Quand on y pense, si j'avais été un gars bien, je n'aurais pas eu cet accident, et on ne se serait jamais connus. Je maudissais ma vie, avant. Maintenant, j'en viens à remercier le ciel de m'avoir mis sur ton chemin.

Catherine le dévisageait, les larmes coulant sur son visage. Elle vit une telle tendresse dans les prunelles de Cameron et en même temps une telle douleur quant à son passé que ça lui brisa le cœur. Elle l'attira à lui et le serra dans ses bras, l'embrassant à l'étouffer. Cameron sut alors que sa place était là, tout contre la poitrine battant la chamade de Catherine. Ils restèrent un moment à se câliner avant que Cam ne déclare qu'ils devaient penser à manger. Il s'installa en cuisine alors que Catherine le considérait, attendrie.

— Parce qu'en plus tu cuisines ? se moqua-t-elle en prenant place sur un des tabourets.

— Ça t'en bouche un coin, hein ? rit-il. Je ne fais peut-être pas les courses, mais, oui, je cuisine. J'ai appris en vivant avec Ellen.

— Tu es vraiment l'homme à épouser.

Ses mots étaient sortis avant qu'elle ne s'en rende compte, si bien qu'elle adressa une œillade paniquée à Cameron. Il lui avait fait une demande, après

tout...

— Exactement ! s'exclama-t-il, une spatule à la main. Et c'est pourquoi, un jour, tu deviendras Madame Cameron Woodrof, c'est une promesse.

Il ponctua sa déclaration d'un clin d'œil qui réveilla les papillons dans le ventre de Catherine. Il fallait avouer que « Madame Cameron Woodrof » sonnait particulièrement bien à son oreille. Mais il était beaucoup trop tôt pour parler d'un tel engagement.

Elle ne répondit pas, et Cameron comprit. Il termina la préparation du repas tout en discutant avec la jeune femme, tentant de dissiper le léger malaise que sa plaisanterie avait apporté.

Ils mangèrent en se chamaillant et s'occupèrent de la vaisselle de la même façon. À dire vrai, c'était à se demander s'ils lavaient vraiment assiettes et couverts tant ils étaient trempés à force de s'asperger. Ils finirent la soirée par une douche bien méritée avant de s'étreindre. Ils s'endormirent, ce soir-là, le sourire aux lèvres, heureux d'être ensemble.

\*\*\*

Les jours passèrent si vite que la dernière journée de travail de Catherine au Daily News arriva avant qu'elle ne s'en rende compte. Elle rangea ses affaires, un brin mélancolique. Elle jeta un dernier regard sur la salle de rédac' et s'apprêtait à partir quand Abby vint droit vers elle.

— Oh oh, souffla-t-elle en voyant la démarche de bulldozer de son amie.

— Catherine, il faut que tu m'aides.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Je... tu vas me trouver idiote, je sais, mais j'ai fait une boulette.

— Toi ? Faire une boulette, vraiment ?

— Te marre pas, il n’y a vraiment rien de drôle, protesta Abby, presque en larmes. J’étais aux archives, cet aprèm, je cherchais des infos sur un trafic d’armes. J’ai eu besoin d’une boîte tout en haut de la pile...

— Je sens la catastrophe venir là.

— ... et j’ai fait tomber plusieurs boîtes. Tout s’est mélangé. J’y ai passé l’après-midi pour tout ranger, mais je n’ai pas fini, et le gardien menace de me foutre dehors. Si tu voulais juste me donner un coup de main...

— Bien sûr, Abby. Ça me manquera, tu sais, dit-elle en souriant. Pourquoi n’as-tu pas demandé de l’aide à Logan ? Il t’aurait aidée. Et même moi, si tu l’avais dit avant.

— Non, mais tu plaisantes là ? Je ne vais pas donner à mon mari le bâton pour me faire battre, non plus ! Il se moque déjà assez de ma maladresse comme ça !

Les deux femmes se mirent en route pour les archives et, plus Catherine s’en approchait, plus elle avait un mauvais pressentiment. Chose qui se confirma quand elle poussa la porte et qu’elle vit que toute la rédaction était présente, qu’une musique flottait dans l’air, et qu’un buffet était installé dans un coin.

— Tu n’as quand même pas cru qu’on allait te laisser partir comme ça ? s’exclama Abby en la serrant par les épaules. Allez, viens, c’est la fête !

Catherine passait de bras en bras, de main en main sans même savoir à qui appartenait quoi. Triste, elle regardait tous ces gens avec qui elle avait travaillé pendant des années. Ils allaient tous lui manquer atrocement.

Aujourd’hui, un nouveau monde s’ouvrait devant elle, un monde qui la terrifiait. Elle se souvint alors de son premier jour au journal, elle gardait la tête baissée et avançait en fixant ses pieds avant de prendre confiance petit à petit. Ça serait pareil chez Woodrof Industries, il n’y avait pas de raison.

Catherine eut une belle soirée en compagnie de ses collègues. Elle avait prévenu Cameron pour qu’il ne s’inquiète pas et tenta de profiter de l’instant présent avec ses amis.

Un long moment plus tard et après de nombreuses embrassades, Catherine rentra chez elle le cœur lourd et l’esprit embrouillé. Abby avait fait encadrer une

photo de toute l'équipe de rédac' après que chacun eut écrit un mot.

Catherine était trop à fleur de peau pour voir Cameron ce soir-là. Tout ce qu'elle voulait, c'était réfléchir à sa vie. Elle lui envoya un texto pour lui expliquer la situation et, même s'il était déçu, il comprit. Après tout, ils ne vivaient pas ensemble.

Elle prit une longue douche chaude puis s'installa sur son canapé, mais très vite un malaise lui serra la poitrine. Catherine se sentait seule dans ce grand appartement vide. Elle tenta de s'occuper l'esprit en lisant ou en regardant la télé, mais rien n'y fit : elle n'était pas bien dans sa propre maison.

Elle se rhabilla donc en vitesse, récupéra ses clefs de voiture et fonça à travers la ville endormie.

## Chapitre 17

Catherine utilisa sa clef toute neuve pour la première fois. Elle pénétra à pas de loup dans le loft. Cameron se trouvait dans la cuisine, se tenant la tête entre les mains. Il ne l'avait pas entendue entrer.

— Cam, murmura-t-elle en s'approchant.

Il se redressa brusquement avant que son visage ne s'illumine d'un grand sourire.

— Je me donnais encore dix minutes avant de te rejoindre, avoua-t-il avec un air béat.

— Je supporte plus mon chez moi, c'est trop... vide.

— Viens là, répondit-il en l'attirant contre lui.

— Je crois qu'on est mal barrés, si on ne peut plus se passer l'un de l'autre, souffla-t-elle, la joue posée contre le cœur de Cameron.

— Je ne vois qu'une seule solution : on ne se quitte plus, dit-il avant de l'embrasser.

Cette journée avait été forte en émotions pour Catherine, et elle n'était visiblement pas encore terminée. Cameron la guida dans la chambre, la leur désormais, et la prit dans ses bras. Le simple fait de l'avoir contre lui le comblait de bonheur. Étrangement, une fois réunis, il ne leur fallut pas longtemps pour qu'ils sombrent enfin dans le sommeil.

\*\*\*

Aujourd'hui était un grand jour pour Cameron. Son personnel prenait possession des bureaux fraîchement meublés, et il devait bien admettre qu'il était un poil stressé. Il n'arrivait pas à s'habituer à l'idée que, désormais, toutes ces

personnes étaient sous ses ordres.

L'une de ses employées avait, elle, fait sa rentrée la veille. Il s'agissait de Catherine Armand, porte-parole et attachée de presse de Woodrof Industries. Avec fierté, elle accrocha son badge à son chemisier et retrouva son ancienne patronne. Elle était vraiment ravie de pouvoir bosser de nouveau avec elle. Plaisir qui fut de courte durée devant la charge de travail que cette dernière lui remit.

— Ça te change du journal, hein ? rit Ellen en donnant un carton de paperasse à Catherine.

— Un peu, oui, souffla celle-ci sous le poids des imprimés. Mais j'aime ça, et je suis plus à l'aise que je ne l'aurais cru.

— Alors, au boulot, ma grande. Tu as tous ces dossiers de presse à préparer avant l'inauguration.

Les deux femmes se sourient, et Catherine sortit avec son chargement. Elle rejoignit son bureau, qui, étrangement, était tout proche de celui de Cameron, et s'y installa pour s'atteler à la tâche. Elle se sentait bien ici. Cam avait fait tout son possible pour que son espace soit décoré avec goût et que sa belle ne manque de rien.

Elle œuvrait depuis une petite heure quand son assistante frappa à sa porte avant de l'entrouvrir.

— Mademoiselle Armand, deux personnes demandent à vous voir. Dois-je les autoriser à entrer ?

— Faites donc.

Catherine avait à peine levé les yeux de ses papiers, juste le temps de remercier son employée, avant de se replonger dans la lecture des documents.

— Armand, toujours un bourreau de travail, à ce que je vois, clama une voix d'homme.

— Gwaine... et Nora ! s'exclama Catherine en se dressant d'un bond.

Elle les serra à tour de rôle dans ses bras et prit un moment pour les considérer. Ils paraissaient plus heureux que jamais.

— Que faites-vous là ? Si c'est Cameron que vous voulez voir...

— Oh, laisse un peu ton Cameron de côté, tu veux. C'est toi qu'on est venu voir, blondie. On lui fera une visite vite fait après, à ton homme, répliqua Gwaine en l'étreignant. Ah, ce que tu m'as manqué ! J'ai l'impression que ça fait une éternité qu'on ne s'est pas vus.

— Sans doute parce que *ça fait* une éternité. Il faut dire que tu es très pris et moi aussi. Et toi, Nora, comment ça va ? Comment ça se passe, le centre ?

— Superbement bien, Catherine. Je vis sur un petit nuage, à dire vrai, s'extasia la jeune femme en lançant un regard espiègle à Gwaine.

Celui-ci lui rendit un sourire tendre et en même temps crispé. Catherine sentit tout de suite qu'il y avait quelque chose qui clochait.

— Vous me cachez quoi, tous les deux ? Allez-y, lâchez le morceau !

— Tu vois, je t'avais dit qu'elle comprendrait tout de suite, râla Nora en poussant gentiment Gwaine.

— Bon, commença Gwaine. Tu me connais, je ne suis pas du genre à me poser et tout, mais j'ai pris une grande décision : Nora et moi, on va vivre ensemble.

Catherine regarda Gwaine, la bouche ouverte, assimilant doucement la nouvelle. Gwaine n'était pas vraiment du genre à emménager avec quelqu'un. Ou alors un colocataire, et encore !

Gwaine était un homme qui aimait le beau sexe plus que tout et ne voulait aucune attache. Pour lui, l'amour, c'était de le faire le plus souvent possible avec une partenaire différente à chaque fois. Le voir s'installer avec une femme ? C'était le pompon ! Ou peut-être un des signes avant-coureurs du début de la fin du monde ?

— Tu... waouh, bredouilla-t-elle. C'est génial ! Nora, je ne sais pas comment t'as fait, mais alors je te tire mon chapeau, ce n'était pas gagné d'avance.

— L'amour, Catherine, l'amour ! Ça te change un homme. Je pense que tu en sais quelque chose. S'il y en a bien un qui a changé, c'est Cameron, et il l'a pas fait tout seul, rit Nora. Et ce n'est pas tout : j'ai trouvé un job. Non, mais tu imagines ? Un vrai boulot payé ! Je vais donner des cours de dessin au centre. « La guérison par le dessin », procédure mise en place avec la nouvelle direction.

— Félicitations ! s'exclama Catherine en sautillant sur place. Je suis heureuse pour vous deux, vraiment. Vous êtes tous les deux des gens formidables, et je ne souhaite que le meilleur pour vous.

— Merci. Bon sinon, on est aussi venus te remettre ça, ajouta Gwaine en lui tendant un carton réponse. Je sais pas pourquoi Cameron nous a envoyé une invitation pour l'inauguration, vu qu'on ne fait pas vraiment partie du milieu des affaires, mais s'il veut qu'on soit là, alors on y sera. On vous soutiendra moralement tous les deux.

— Merci, c'est important pour Cameron d'avoir ses amis près de lui. Il a un de ces tracs, c'est affreux. Ses parents seront présents, bien sûr, comme ils sont PDG du groupe. Il ne veut pas les décevoir, vous comprenez ?

— T'inquiète, on sera là, certifia Gwaine.

Ils discutèrent un peu de tout et de rien. Gwaine raconta ainsi à Catherine l'ambiance qui régnait maintenant au Daily News, il la fit rire en lui assurant que le couple Hunter était toujours là pour faire de l'animation.

Nora lui parla un peu du centre, des changements qui avaient eu lieu, puis Catherine évoqua sa nouvelle vie, qui la comblait pleinement. Mais comme toutes les bonnes choses ont une fin, Nora et Gwaine finirent par prendre congé pour qu'elle puisse se remettre à la tâche. Ils firent comme promis une petite visite à Cameron avant de quitter le bâtiment.

Cameron, justement, avait l'impression de passer sa vie au téléphone. Ce dernier serait collé à sa main qu'il ne verrait pas la différence. Jamais il n'aurait cru qu'ouvrir cette annexe engendrerait un tel boulot. Il réalisait seulement la masse de travail que ses parents avaient abattue pour bâtir l'empire Woodrof. Empire qui serait un jour à lui.

Voulant les rendre fiers, Cameron régla les derniers détails avant que sa famille n'arrive. Le jet devait atterrir le lendemain, et il voulait que tout soit

parfait d'ici là. Il avait l'impression de se retrouver tout gosse, quand il était heureux de ramener un bon bulletin.

L'image le fit sourire, surtout vu le temps qui avait filé depuis. Il en avait fait du chemin depuis le pensionnat. Songer à son ancienne école le ramena à Alex. Il n'avait pas encore eu de nouvelles de ce dernier et en venait à se demander si ce silence était une bonne chose. Il chassa ses pensées dans un coin de son esprit et reprit son labeur.

En fin de journée, une délicieuse blonde vint l'extirper de force de son bureau pour qu'ils rentrent ensemble à la maison. Leur maison.

\*\*\*

Quelques heures plus tard, Cameron était nerveux quand il regarda l'avion se poser sur le tarmac de l'aéroport. Il chercha à tâtons la paume de Catherine et se mit à la caresser machinalement quand il l'eut trouvée. La porte de l'appareil s'ouvrit, et ses parents apparurent enfin. Cam se dirigea vers eux, traînant dans son sillage Catherine, qui serait bien restée en arrière, trop intimidée pour oser les rejoindre tout de suite.

— Papa, maman, les salua Cameron en les attirant à lui.

— Eh bien, cela faisait longtemps que mon fils ne m'avait pas serrée aussi fort dans ses bras, rit sa génitrice en se dégageant doucement de son étreinte.

— Vous me manquez, avoua-t-il en les fixant. J'ai compris beaucoup de choses depuis que je suis ici, dont une : la famille est le plus important.

Ils se firent un câlin collectif alors que Catherine assistait au spectacle, attendrie de la scène qui se jouait sous ses yeux. Elle était tellement occupée à observer Cameron qu'elle ne vit pas sa mère approcher.

— Vous êtes Catherine, si ma mémoire ne me joue pas de tour.

— En effet, Madame Woodrof. Catherine Armand, lui dit-elle en lui serrant la

main.

— Pas de Madame Woodrof, s'il vous plaît. Juste Clarissa. Après tout, vous faites presque partie de la famille, maintenant.

— Je... je suis désolée, je ne comprends pas.

— J'ai vu bien des femmes défiler aux bras de mon fils, des dizaines et des dizaines, comme vous le savez sûrement, pourtant vous êtes la seule qu'il ne nous ait jamais présentée. C'est la seconde fois que je vous vois en sa compagnie, croyez-moi, c'est un exploit, décréta Clarissa.

— Je pense que le véritable exploit, c'est le changement que Cameron a opéré en lui, sourit doucement Catherine.

— Exact, mais là encore, il ne l'a pas fait seul. C'est l'amour que vous lui portez qui a changé mon fils et, pour ça, je vous en serai toujours reconnaissante et redevable, Catherine.

— Je... il n'y a pas de quoi, voyons, balbutia Catherine en s'empourprant.

Cameron et son père approchèrent à leur tour, et Cam fut bien amusé quand il vit Catherine rougir face à sa mère.

— Maman, si tu la laissais un peu respirer, qu'en dis-tu ?

— Cameron ! clama Catherine, choquée du ton qu'il employait.

Les Woodrof se mirent à rire alors que Clarissa passait un bras sous celui de Catherine.

— Je vous aime bien, lui dit-elle. Je sens que je peux avoir confiance et, la confiance, c'est important dans une famille.

— En effet, Madame... Clarissa, se reprit-elle quand elle vit les gros yeux de sa future belle-mère.

— Alors, ces bureaux, Cameron ? s'enquit Robert.

— On a le temps, papa. Il nous reste trois jours avant l'inauguration. Pour le

moment, je veux juste profiter d'un moment avec vous.

Catherine se sentit mal à l'aise quand il évoqua sa famille, car celle-ci n'en faisait pas partie, mais Cameron lui prouva le contraire quelques secondes plus tard en l'intégrant dans toutes les discussions et en n'hésitant pas à lui montrer des marques d'affection. La limousine se rendit chez Ellen, où les parents de Cameron résideraient durant leur séjour en ville. Ils prirent le temps de s'installer avant de boire un verre ensemble.

Le lendemain, Clarissa demanda à Cameron de libérer Catherine pour une partie de la journée, chose qu'il accepta même s'il craignait la réaction de la jeune femme. Restait encore à le lui annoncer maintenant.

— Catherine... je... tu ne bosses pas aujourd'hui, lui apprit-il alors qu'il lui servait un second café.

— Ah, pourquoi ? Mon patron aurait-il de meilleurs projets pour moi ? lui répondit-elle en le taquinant.

— Ton patron non, sa mère oui.

Catherine entra alors dans une sorte d'état second où il lui fallut quelques secondes pour comprendre qu'elle passerait un moment, seule qui plus est, avec la mère de Cameron. Elle blêmit, soudain paniquée.

— Elle m'a appelé, ce matin, pour passer un peu de temps avec toi, afin d'apprendre à te connaître, s'excusa-t-il. Je ne pouvais pas dire non.

— Tu n'étais pas obligé de dire oui, non plus ! cingla Catherine. Eh, merde ! Qu'est-ce que je vais me mettre ? Et c'est quel genre de sortie, au juste ?

— Hey, du calme, ma belle, c'est juste ma mère.

— Ouais justement, c'est ta mère ! Tu ne comprends pas ? C'est une sorte d'examen de passage. Elle veut voir si je suis assez bien pour son fils. Et si elle te dit qu'elle ne m'aime pas ? Que feras-tu ? demanda Catherine, qui virait à l'hystérie.

— Rien, strictement rien, pour la simple et bonne raison que ma mère n'est pas ce genre de femme. C'est ma mère, et elle respecte mes choix. Elle veut juste

comprendre pourquoi je suis aussi fou de toi, rien de plus. Et puis, de toute façon, comment pourrait-elle ne pas t'aimer ? Tu es la femme la plus formidable au monde, lui dit Cameron en l'embrassant dans le cou.

Ses baisers devinrent provocateurs, si bien que, rapidement, elle sentit une bouffée de chaleur l'envahir.

— Cam... non, on n'a pas le temps, bredouilla-t-elle alors qu'elle commençait à gémir sous la langue experte qui ravageait sa peau.

— On a toujours le temps pour ça, lui susurra-t-il à l'oreille. Et, au moins, tu seras détendue.

Il lui mordilla le lobe, et il n'en fallut pas plus à Catherine pour lui sauter dessus. Ils se donnèrent l'un à l'autre dans un savant mélange de sauvagerie et de tendresse, jusqu'à ce que le portable de Cameron sonne.

— Ma mère est en route, annonça-t-il après avoir lu le texto qu'il venait de recevoir.

Catherine bondit alors littéralement hors du lit. Elle eut juste le temps d'enfiler un jean et un chemisier propre avant que la limousine ne se gare en bas de l'immeuble. Pendant que Clarissa montait, Catherine en profita pour remettre un peu d'ordre dans ses cheveux sous le regard moqueur de Cameron, qui se dépêcha d'ouvrir à sa mère.

— L'amour te va bien, mon fils, le taquina-t-elle en lui caressant la joue, je n'ai jamais vu tes yeux aussi pétillants. Bonjour, Catherine. Cameron vous a-t-il dit que nous passions la journée ensemble ?

— En effet, il vient de me l'apprendre.

— Bien, dans ce cas, en route, jeune fille, nous avons une journée chargée, la prévint Clarissa en la guidant hors de l'appartement.

Catherine arracha un baiser à Cameron en passant tandis qu'il pouffait de rire devant la panique de sa bien-aimée. Le cœur léger, il se prépara pour le bureau, où son père l'attendait. Dans la voiture, Catherine était plus que nerveuse, elle se serait sûrement rongé les ongles, si elle avait osé.

— Je suis désolée de vous enlever comme ça, l’informa Clarissa. Ellen m’a donné la mission de faire valider le traiteur, le fleuriste et toute la déco pour l’inauguration. Je sais qu’on aurait pu faire tout ça par téléphone, mais j’aime voir les gens à qui je parle, vous comprenez ? Et pour être totalement sincère, Catherine, je voudrais apprendre à vous connaître un peu.

— Oh, souffla Catherine. Eh bien, vous savez, il n’y a pas grand-chose à savoir sur moi.

— Je suis sûre du contraire. Je connais mon fils, il est raide dingue de vous, et je commence à comprendre pourquoi. Vous êtes une très belle femme, et vous semblez futée. Vous allez voir, on va passer une bonne journée toutes les deux.

Clarissa prit les mains de Catherine dans les siennes avant de lui sourire chaleureusement. Catherine se sentait mal à l’aise, comme lors d’un examen. Elle pressentait que ce jour serait déterminant pour son avenir avec Cameron.

Comme elle l’avait dit, Clarissa se rendit chez le traiteur, le fleuriste et le pâtissier. Celui-ci voulut faire un peu de zèle en augmentant les tarifs, vu que la commande n’avait pas été passée dans les délais et qu’il devait travailler dans l’urgence. Clarissa allait intervenir quand Catherine la devança.

— Monsieur Carmint, commença-t-elle, vous êtes un homme intelligent, n’est-ce pas ?

— J’aime à le croire, en tout cas, répondit-il avec un rictus arrogant.

— Bien. Savez-vous qui est cette femme et quelle société elle représente ? demanda-t-elle en désignant Clarissa qui l’observait.

— En quoi ça devrait m’intéresser, son nom, au juste ? bougonna Carmint.

— Il s’agit de Clarissa Woodrof. PDG du groupe Woodrof Industries. Je suppose que même vous savez ce que représente ce groupe. Vous allez donc arrêter de nous prendre pour des pigeons et appliquer les tarifs accordés lors de la commande ! C’est dans votre intérêt, bien sûr. Du moins si vous voulez de nouveau travailler avec notre société dans le futur.

— Je... oui, bien évidemment, se reprit Carmint. Je ne savais pas... je vais faire comme il était convenu.

Il partit dans l'arrière-boutique chercher le bon de commande et revint quelques minutes plus tard.

— Écoutez, je vous fais une ristourne de 10 % si vous acceptez de déposer mes cartes de visite non loin de mes gâteaux.

— 15 % et ça marche, lui répliqua Catherine après avoir réfléchi un moment.

— Bon, très bien, va pour 15 % alors.

Ils signèrent la facture avec le nouveau tarif, et les deux femmes quittèrent le magasin.

— Vous m'avez impressionnée, Catherine. Vous avez mené cet entretien comme une vraie femme d'affaires.

— Merci, Clarissa, mais je savais à quoi m'attendre. Carmint a la réputation de chercher à se moquer de ses clients les plus fortunés. Je ne fais que veiller sur l'entreprise et Cameron.

— C'est ce que je vois, et je dois dire que je suis heureuse qu'il vous ait à ses côtés. On fait quelques pas ? proposa Clarissa alors qu'elles s'apprêtaient à remonter en voiture.

Clarissa glissa son bras sous celui de Catherine, et elles commencèrent à parler de tout et de rien, apprenant à se connaître. Elles marchèrent jusqu'à une petite boutique d'art. Clarissa lui apprit alors que son mari et elle avaient une tradition : ils offraient une œuvre à chaque nouveau directeur de leur bureau. Le fait que cette fois-ci ce soit Cameron le responsable ne changeait rien, il aurait droit lui aussi à son présent.

— Vous comprenez, ça permet de resserrer les liens avec le personnel. Ils savent qu'on est près d'eux, qu'ils ne sont pas seuls.

— Je comprends, lui répondit Catherine qui était de plus en plus impressionnée par sa bonté.

Elles se mirent en quête d'un cadeau pour Cameron. Leur choix se porta sur une série de tableaux à l'atmosphère africaine qui parlait d'un couple d'amoureux, de deux âmes sœurs qui s'étaient enfin trouvées.

— C'est parfait pour vous deux ! s'exclama Clarissa en caressant la toile du bout des doigts. Le bureau de Cameron est dans des teintes beiges, c'est bien ça ?

— En effet, oui, affirma Catherine.

— Ça sera ravissant, j'en suis certaine.

Clarissa régla la note et fit emballer les peintures, après quoi elle demanda à être conduite dans un restaurant. Catherine et elle déjeunèrent dans une ambiance agréable. Elles apprenaient à se connaître, et tout ça pour le seul homme qu'elles avaient en commun dans leurs vies.

— Dites-moi, Catherine, êtes-vous amoureuse de mon fils ? Je veux dire sincèrement ?

— Oui. Je l'aime de toute mon âme, Clarissa. Il est devenu la personne la plus importante de ma vie.

— Bien, vous m'en voyez ravie. Je ne veux que son bonheur, vous comprenez, lui dit-elle doucement. Je sais qu'il vous a déjà fait sa demande. Quand il la refera, parce que, croyez-moi, il la refera, réfléchissez-y un peu.

— Je vous promets d'y penser... mais nous en avons déjà parlé, tous les deux. Il sait que je ne suis pas prête, il n'a pas de raison de me refaire sa demande.

— Vous ne connaissez pas encore Cameron, je le crains, rit la mère en buvant une gorgée de café. Croyez-moi, quand il veut quelque chose, il l'a. Pour ça, il tient de son père. Aussi têtu l'un que l'autre.

Catherine lui sourit, mais ne répondit rien, l'esprit déjà occupé à imaginer Cameron refaire sa demande. Que dirait-elle, dans ce cas ? Elle tenta de se convaincre qu'il s'abstiendrait, que les choses étaient claires, mais Catherine dut reconnaître que Clarissa avait raison. Cameron était plus têtu qu'un troupeau de bourriques !

Les deux femmes finirent leur journée par un arrêt shopping où Clarissa se choisit une robe pour l'inauguration. Elle voulut en faire de même pour Catherine, mais celle-ci refusa. Puis elles rentrèrent enfin à la villa où il était prévu que tout le monde passe du temps en famille devant un bon repas.

Lors de la soirée, qui devait être relax, le seul sujet de conversation fut la réception qui avait lieu le surlendemain. Robert apprit alors à son épouse que Cameron et Ellen, ainsi que toute l'équipe, avaient fait un travail remarquable, si bien qu'il n'avait eu qu'à signer de la paperasse toute la journée. Cameron sentit son cœur se gonfler de fierté quand il entendit les paroles de son père, et tous ensemble trinquèrent au futur succès de l'entreprise Woodrof.

## Chapitre 18

Après des réunions toutes plus harassantes les unes que les autres dans les futurs locaux Woodrof, Catherine et Cameron se trouvaient à bord de la limousine. Lui était plongé dans un bilan de comptabilité, elle regardait le paysage qui défilait sous ses yeux.

Elle avait vraiment hâte que l'inauguration ait lieu : elle espérait qu'ensuite la quantité de travail serait un peu plus gérable. Les journées de douze heures, ça commençait à bien faire.

— Tout va bien ? l'interrogea Cameron, la tirant de ses pensées.

— Hum ? Oui, ne t'en fais pas. Je suis juste crevée.

— Je sais, je suis désolé. Dès qu'on le pourra, je te promets qu'on partira tous les deux en vacances sous le soleil.

— Sous le soleil ? répéta Cate, le regard soudain brillant.

— Les Bahamas, les Seychelles, les Canaries... Où tu veux, ma beauté, tant que ça me permet de t'admirer toute la journée en bikini.

Il ponctua sa phrase d'un clin d'œil aguicheur qui provoqua l'hilarité de la jeune femme.

— En attendant ce merveilleux voyage, reprit-il, que dirais-tu d'aller dîner en ville ? Et quand on sera de retour au loft, on se fait couler un bon bain, et on se détend. Je crois qu'on l'a bien mérité.

— Je crois aussi, oui, approuva-t-elle avec un sourire ravi.

Comme le trajet jusqu'à leur restaurant habituel – toujours le même, le plus chic et gastronomique de tout Atlanta – prendrait encore un peu de temps, elle laissa son compagnon reprendre sa lecture de ce stupide rapport. Elle perdit son regard par la vitre légèrement teintée de la limousine et admira le panorama sans vraiment le voir... jusqu'à ce que plusieurs enseignes lumineuses attirent son attention.

— Alfredo, arrêtez la voiture, s’il vous plaît, demanda-t-elle au chauffeur.

Le véhicule bifurqua lentement sur la droite, puis ralentit jusqu’à s’arrêter complètement.

— Catherine ? Que se passe-t-il ? Tu te sens mal ? s’inquiéta immédiatement Cameron.

— Non, je vais parfaitement bien, hormis que j’ai faim.

— Je sais, moi aussi, j’espère que notre table sera libre au restaurant.

— Nous n’allons pas au restaurant, Cameron.

— Ah, non ? s’étonna-t-il.

— Non. Je t’aime, et tu le sais, mais ce soir, j’ai envie d’autre chose que ton resto chicos.

— Je ne comprends pas.

— Je suis fatiguée, stressée, et j’ai la dalle. Vraiment la dalle. J’ai l’impression que je pourrais avaler un bœuf, tant j’ai faim. Tes restos sont toujours succulents, mais, franchement, la moitié du temps, j’ai encore faim quand on en repart. Et ce soir, je ne suis pas d’humeur à m’entourer de costards cravate avec qui il faudra faire semblant d’être aimable ni de surveiller mes manières.

Cameron la fixait d’un air étrange, comme si elle parlait soudain une autre langue que la sienne. Catherine comprit alors qu’il ne servirait à rien d’argumenter avec lui : il ne saisirait pas un traitre mot de ce qu’elle raconterait.

À la place, elle ouvrit la portière et quitta le véhicule pour s’immerger dans le crépuscule et l’air tiède. D’un pas décidé, elle traversa le parking où Alfredo s’était arrêté avant de sentir Cameron dans son dos.

— Je peux savoir ce qu’on fait dans une zone commerciale ? Catherine, qu’est-ce qui se passe ?

— Je te l’ai dit, j’ai faim, je vais manger.

— Où ça ? s'étonna-t-il.

Il avait beau détailler les boutiques qui l'entouraient, il ne voyait pas un seul restaurant digne de ce nom ici.

— Là, répondit-elle en lui désignant un fast-food.

Intrigué, il suivit des yeux ce qu'elle lui montrait et admira la façade de verre et le gros logo représentant un M jaune.

— Mc Donalds ? Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il, vraiment perplexe.

Comment pouvait-on choisir de venir ici quand on avait une table permanente dans un établissement quatre étoiles ? Et c'était quoi, cette odeur de graillon qui saturait l'air ? Il ne comprenait vraiment pas ce qu'il faisait ici.

Catherine pivota vers lui afin de l'observer. Il devait se moquer d'elle, ça n'était pas possible autrement. À son air perdu, limite apeuré, elle en conclut qu'il était sérieux et partit d'un éclat de rire incontrôlable.

— Quoi ? l'interrogea Cameron, qui s'énervait légèrement.

— Ne me dis pas que tu ne connais pas ? C'est une des plus grandes chaînes de restauration rapide au monde !

— Eh non, désolé. Chez les Woodrof, on n'est pas très portés sur les fast-foods !

— Tu devrais, il n'y a pas que les restos quatre étoiles dans la vie.

— Merci, mais non merci.

Il commença alors à repartir vers le véhicule, les mains dans les poches, jusqu'à ce qu'une petite blonde visiblement furax se plante devant lui, les poings sur les hanches.

— J'ai été propulsée dans ton monde sans que tu ne me demandes mon avis. Je dois m'habituer aux paparazzis, à être suivie, aux gardes du corps, à sortir avec un milliardaire, et crois-moi que, par bien des aspects, ça n'est pas aussi

cool que ça en a l'air, alors tu vas, toi aussi, faire un effort. Ou tu entres dans mon monde, ou je te plante là, et tu iras dans ton resto pour riche tout seul ! Alors ?

Cameron la regarda et vit qu'elle était sérieuse. Elle mettrait vraiment sa menace à exécution. Il soupira et abdiqua. Après tout, ce truc avait l'air bondé, et une longue file de voitures patientait non loin... ça ne devait donc pas être si toxique que ça, comme nourriture.

Pour reprendre une contenance, il remit de l'ordre dans son costume Armani, puis prit la paume de la jeune femme tout en se dirigeant vers l'entrée.

— Arriver en limousine chez Mc Donalds, je suis sûr qu'ils n'ont jamais vu ça, là-dedans ! railla-t-il.

Catherine ne retint pas le sourire qui étira ses lèvres. Il fallait avouer que ça n'était pas banal, comme situation.

Une fois dans le restaurant plein à craquer, elle l'attira dans la queue alors que Cameron examinait tout autour de lui.

— J'imagine que si on s'assoit sur ces affreuses banquettes personne ne viendra prendre notre commande ? s'enquit-il sans trop y croire.

— Nop, ricana-t-elle en voyant sa mine déconfite.

Depuis qu'elle le connaissait, il avait vraiment fait des efforts et changé. Il était beaucoup moins snob et arrogant que quand elle l'avait rencontré. Mais parfois, comme ce soir par exemple, son côté play-boy milliardaire ressortait.

Amusée, elle resserra ses doigts autour de ceux du jeune homme et avança jusqu'à ce qu'elle puisse enfin passer commande.

— Bonsoir, je vous écoute, lui dit une charmante jeune fille, qui bossait certainement ici pour payer ses études.

— Bonsoir ! Alors, je voudrais un Big Mac en menu maxi best-of avec frites et Coca, s'il vous plaît. Et vous m'ajoutez un Mc Bacon, mais juste le sandwich, plus un Mc Flurry Oréo sauce caramel.

La jeune femme tapa sa commande sur l'ordinateur et releva les yeux vers le couple.

— Et pour monsieur ? demanda-t-elle.

— Heu...

Catherine se tourna vers lui et dut se mordre l'intérieur de la joue pour ne pas éclater de rire devant l'air effaré de son compagnon. À sa tête, elle aurait parlé une autre langue ou se serait soudain envolée qu'il n'aurait pas été plus surpris.

— Je pense que je vais commander pour lui, décréta Catherine en réprimant son amusement. Alors, voyons voir. Un Royal Cheese, maxi best-of, frites, Sprite. Vous nous mettez, avec ça, une boîte de nuggets par neuf et un Fil'O Fish. Et ajoutez donc un Sunday fruits rouges. C'est que ça mange beaucoup, des gaillards comme lui, ajouta-t-elle sur le ton de la confiance.

Cameron continuait à la regarder étrangement.

— Quoi ? s'enquit-elle. J'ai une seconde tête qui vient de pousser ?

— Heu... non, pardon, souffla-t-il en se reprenant.

— Ça fait peur de ne pas se sentir à sa place, hein ? Maintenant, tu sais ce que je ressens quand tu me traînes à tous tes galas.

— Si j'avais su !

Il avait l'air si coupable que Catherine ne put retenir l'élan de tendresse qui la poussa vers lui. Elle déposa un baiser sur ses lèvres et lui sourit, ravie qu'il comprenne enfin qu'il était parfois dur de s'adapter au monde de l'autre.

Quelques minutes plus tard, la jeune femme glissa dans leur direction un plateau rempli de nourriture. Catherine paya avant que Cameron ne s'en charge et s'empara du chargement, puis partit à la recherche d'un siège dans la salle pleine à craquer.

Une fois qu'ils furent tous deux installés sur une banquette, Catherine distribua les petites boîtes sous l'œil perplexe de Cameron qui fixait tout cela d'un drôle d'air.

— C'est comestible, tu sais ! lança Catherine, qui commençait à perdre patience. Regarde, c'est plein à craquer, tu crois vraiment que ça serait le cas si c'était immangeable ?

— Bah, c'est que...

— Que quoi, Cameron ? l'interrompit-elle. Que ton palet délicat ne va pas survivre à cette nourriture ? Bah, tu sais quoi ? Tant pis pour toi ! Tu ne sais pas ce que tu loupes ! Crois-moi, je vais me faire plaisir, moi !

Après quoi, elle croqua à pleines dents dans son Big Mac.

— Hum, la vache ! Qu'est-ce que c'est bon, soupira-t-elle d'extase. J'avais presque oublié, à force de manger tout le temps des plats chics.

Elle dévora littéralement son premier sandwich, puis les frites, alors que Cameron n'avait toujours pas touché à sa part. Elle attaqua le second et ne put retenir, cette fois encore, des gémissements de bien-être, qui décidèrent Cameron. Si Catherine avait presque un orgasme avec ça, c'est que ça valait le coup de tester.

Un peu réticent, il sortit son burger de la boîte et le porta à sa bouche. Il fut alors agréablement surpris. La première bouchée provoqua une explosion de saveurs sur sa langue. C'était différent de tout ce qu'il avait mangé jusque-là, beaucoup moins raffiné et délicat, mais il devait bien l'avouer... c'était bon ! Super bon, même !

Il balaya alors ses bonnes manières et se jeta lui aussi sur son repas, sous le sourire amusé de Catherine. Il se traita d'idiot. Il était riche à foison, avait reçu la meilleure des éducations et, bêtement, il s'était dit qu'un fast-food n'était pas assez bien pour lui, que ce genre de chose était « pour le petit peuple ».

Ellen aurait piqué une crise de nerfs si elle avait été là, pensa-t-il alors.

Elle qui avait tout fait pour le faire redescendre sur terre quand il avait débarqué chez elle aurait été attristée de voir son snobisme ressortir de la sorte.

\*\*\*

Le jour de l'inauguration était arrivé plus vite que Cameron l'avait prévu. Il savait que tout se déroulerait bien, pourtant il ne pouvait s'empêcher de se faire des cheveux blancs.

— Je suis fier de toi, mon fils, lui avoua son père en lui serrant l'épaule après que Cameron lui eut lu son discours.

— Merci, papa. Mais je n'y suis pas arrivé tout seul, tu sais. Sans Ellen et Catherine... jamais je n'en serais là.

— D'ailleurs, où est passée Catherine ? s'enquit sa mère en parcourant le loft des yeux.

— Elle a dû partir tôt ce matin. Elle tient à tout vérifier avant ce soir. Elle prend son job très au sérieux.

— Ou bien elle a un patron qui la fait trop travailler, rit Clarissa en passant son bras sous celui de son fils. En tout cas, je n'ai pas eu l'occasion de t'en parler hier, mais je la trouve charmante, parfaite pour toi.

— Je sais, maman, répondit-il, l'air béat. C'est la femme de ma vie.

— Elle risque donc de devenir une Woodrof prochainement ?

— J'y travaille, maman, j'y travaille, déclara-t-il avec un sourire en coin.

Cameron se perdit dans ses pensées, rêvant d'épouser Catherine. Il était sûr de lui, encore plus que la première fois qu'il le lui avait demandé, cependant il connaissait sa réponse. Elle voulait attendre, mais lui n'en avait pas besoin. Il se promit alors de tout faire pour qu'elle craque le plus vite possible. Après tout, il avait bien réussi à se faire pardonner ses mensonges, il parviendrait peut-être à ce qu'elle lui dise oui !

La journée fila à une vitesse folle. Il vérifiait les dossiers de présentation tout en supervisant la décoration de la salle, qui n'en était pas vraiment une puisqu'il s'agissait du hall d'accueil de la Woodrof Industries. Le traiteur avait déjà installé tout le buffet et les fontaines de champagne, tout était prêt.

Pourtant, Cameron stressait de plus en plus. Il avait l'impression d'avoir la poitrine comprimée dans un étau. Sans compter le fait qu'il n'avait pas vu

Catherine depuis son départ du loft le matin même. Il se serait inquiété s'il n'avait pas eu des échos d'un peu tous les services sur le travail remarquable de sa compagne. Elle était donc bien dans le bâtiment, il ne l'avait juste pas encore trouvée.

L'heure de rentrer se préparer approchait à grands pas, et il n'avait toujours pas réussi à mettre la main sur Catherine. C'est alors qu'il reçut un SMS de sa part.

*« Encore des dossiers de presse à finir, pars devant. On se rejoint à la cérémonie ».*

— Catherine, merde ! souffla Cameron en montant dans l'ascenseur.

Il voulait la voir. Non, il avait *besoin* de la voir. Pour se calmer les nerfs et respirer enfin à nouveau. Il aurait bien fouillé tout le bâtiment, mais cela lui prendrait un temps précieux, et il risquait d'être en retard à l'inauguration de sa propre entreprise. Il fit donc ce qu'elle lui demandait et partit devant.

Il retourna au loft, seul, plus triste que jamais, et tenta de chasser son manque en se douchant. Il rejoignit ensuite sa chambre pour revêtir son costume et eut un franc sourire quand il aperçut un tee-shirt de Catherine abandonné sur le lit. Il ne put s'empêcher de le sentir. Rien que son odeur le calmait.

— Un vrai drogué en manque, ricana-t-il.

Et quelque part, c'était vrai. Elle était devenue sa drogue. Il ne se voyait plus passer une seule journée sans qu'elle ne soit à ses côtés. C'était impensable pour lui. Il en mourrait même certainement. Il se prépara tout en gardant un œil sur l'heure qui tournait. Et Catherine qui ne rentrait toujours pas ! Il se décida à lui téléphoner, juste pour s'assurer qu'elle allait bien.

— C'est moi. T'es passée où ? l'interrogea-t-il quand elle décrocha enfin.

— Ah, Cam, je suis toujours au bureau, où veux-tu que je sois, voyons ! lui dit-elle sur un ton énervé.

— Cate... t'es sûre que tout va bien ?

— Quoi ? Oui, oui. Je suis désolée, se reprit-elle, c'est juste que si on veut que le boulot soit bien fait, il faut le faire soi-même, et comme je ne suis qu'une simple humaine, je cours de tous les côtés.

— Ton patron est vraiment un sale con qui te fait trop travailler, lui répondit Cameron, le plus sérieusement du monde.

— Ah, ça, je ne te le fais pas dire, clama-t-elle. Faudrait que je lui en touche deux mots, histoire de lui faire connaître le fond de ma pensée. Ça va qu'il est sexy, ça rattrape un peu la chose.

— Comment ça, tu trouves ton boss sexy ? la réprimanda Cameron alors qu'il était plus que fier. Je ne sais pas trop comment je dois prendre ça, tu sais.

— Oh oui, il est sex. Il a un corps de dieu grec avec tout ce qu'il faut là où il faut et, en plus, c'est l'homme le plus tendre et attentionné que j'ai jamais vu. Si on oublie le fait qu'il me fait trop bosser, évidemment.

— Évidemment.

— Bon, assez parlé de l'homme parfait qui me sert de boss, tu voulais quelque chose ? lui demanda-t-elle d'une voix tendre.

— Savoir quand tu comptais me revenir. J'aurais bien aimé te voir avant la soirée.

— Je ne pense pas que ça sera possible. Joyce m'a apporté ma robe, je vais prendre une douche dans ton bureau, on se retrouvera directement ici.

— OK, souffla-t-il, dépité. Bon, à tout à l'heure, alors. Et verrouille bien toutes les portes quand tu te douches, on ne sait jamais avec tous ces va-et-vient.

— Oui, papa, gloussa Catherine. De toute façon, Joyce reste avec moi pour m'aider, alors ne t'en fais pas. À toute.

Et elle raccrocha sans que Cameron n'ait pu lui dire qu'il l'aimait ou quoi que ce soit. Non seulement il était déçu, mais en plus il était maintenant frustré.

Pendant ce temps, Catherine souriait de toutes ses dents chez Woodrof Industries.

— Il vous a cru ? s'enquit Joyce.

— Si j'en crois la déception que j'ai perçue dans sa voix, je dirais que oui.

— Il va vous pardonner quand il vous verra, j'en suis sûre, lui promit Joyce en l'aidant à se coiffer. J'espère juste qu'il ne me virera pas pour vous avoir aidée.

— S'il vous vire, je le vire de mon lit et, croyez-moi, vous réintègrerez votre poste dans la minute, lui promit Catherine alors qu'elles riaient toutes les deux.

Une petite demi-heure plus tard, Catherine était prête. Elle s'examina dans le miroir et fut ravie de ce qu'elle y vit. Elle arborait une robe longue verte qui galbait parfaitement sa poitrine, avant de partir évasée sur le bas, lui donnant ainsi une liberté totale de mouvements. Tout en satin et mousseline, la tenue était sublime, encore une trouvaille de Joyce. Catherine portait également le collier que Cameron lui avait offert et qui s'accordait à merveille avec sa toilette.

— Vous êtes magnifique, je suis sûre qu'il n'en reviendra pas, souffla Joyce.

Elle l'avait coiffée de façon à ce que ce soit chic, mais un peu déstructuré et sauvage comme le désirait Catherine. Joyce lui avait fait un chignon très serré en forme de banane sur l'arrière, et elle avait laissé volontairement quelques mèches s'échapper par-ci par-là. Catherine mit une étoile sur les épaules et voulut sortir pour descendre à la soirée qui débutait.

— Non, la retint Joyce, je vais aller voir s'il est là, il ne faudrait pas gâcher la surprise. Vous ne bougez pas.

Joyce descendit et parcourut la salle qui se remplissait de monde. Elle n'eut pas besoin de fureter bien longtemps pour trouver Cameron.

— Ah, Joyce, vous tombez bien ! Avez-vous vu Catherine ?

— Non, Monsieur Woodrof, désolée. Elle était dans votre bureau tout à l'heure, mais j'en viens, et elle n'y est plus.

— Bien, merci, Joyce. Je suppose qu'elle vérifie les derniers détails. Si vous

la croisez, dites-lui que j'ai besoin de la voir, s'il vous plaît. En attendant, profitez de la soirée, lui dit Cameron avec un sourire tendu.

— Certainement, Monsieur.

Puis vint l'heure fatidique que Cameron redoutait le plus. Celle où commencerait la conférence de presse. Son père prit la parole puis ce fut ensuite à Cameron de s'exprimer en tant que PDG de cette annexe toute neuve, mais il était anxieux. Il avait pourtant répété avec Ellen et là, il mâchait ses mots, bégayait comme un gamin et tout ça devant un parterre de journalistes. Il aurait dû chercher Cate pour se calmer !

C'est alors qu'il la vit.

Il leva la tête à l'instant où elle descendit l'escalier principal. Elle était à couper le souffle. Si magnifique, si sublime... si Catherine, tout simplement ! Il reprit tant bien que mal son allocution, en s'arrangeant toujours pour avoir Catherine dans sa vision périphérique. Et les choses s'améliorèrent enfin pour lui. Il se sentait beaucoup mieux maintenant, plus à l'aise, plus serein. Ellen répondit ensuite aux différentes questions que Cameron avait laissées de côté.

Tandis que sa tante parlait, Cameron fixa Catherine, qui lui souriait dans un coin à l'écart de la foule. Abby avait, elle aussi, les yeux rivés sur son amie. Elle avait surpris le visage de Cameron s'illuminer. Il lui avait suffi de tourner la tête pour en comprendre la raison.

Ellen termina son discours, et la fête à proprement parler commença. Une musique s'éleva dans les airs, et Cameron fit les quelques pas qui le séparaient de sa douce. Quand ils furent face à face, il lui saisit les doigts pour un baisemain.

— Danse avec moi, proposa-t-il d'une voix suave où l'on sentait le désir qu'il contenait avec difficulté.

Catherine glissa sa main dans celle qu'il lui tendait et se colla à lui pour une danse des plus agréables. Serrés l'un contre l'autre, ils profitaient juste du moment présent. Cameron embrassa tendrement Catherine avant de la regarder.

— Épouse-moi, lui demanda-t-il dans un souffle.

— Cam, on en a déjà parlé, tu sais que...

— Épouse-moi, la coupa-t-il.

— Non.

— Te rends-tu compte que c'est la troisième fois que tu refuses ? la taquina-t-il avec un sourire en coin qui masquait avec peine son mal face à ce refus.

— Tu sais pourquoi.

— Et dire que certaines femmes de ce pays seraient prêtes à se battre pour m'épouser.

— Oh, eh bien, ne te gêne pas, vas-y, cingla-t-elle en lui adressant une œillade noire. Fais-toi plaisir, si le mariage t'importe tant.

— Le mariage ne m'intéresse qu'avec toi. Je t'aime de toute mon âme, et je sais que je fais le bon choix. Je t'ai dans la peau, Catherine. Toi et rien que toi, c'est tout ce qui compte. Je te jure que je ferai ton bonheur, tu seras heureuse avec moi. Épouse-moi.

— Non, Cam, et pour ta gouverne, tu fais déjà mon bonheur.

— Alors, dis-moi oui.

Ils continuaient de danser tout en parlant, et Catherine réfléchissait. Bien sûr qu'elle désirait l'épouser, elle ne rêvait même plus que du jour où elle porterait son nom. Mais elle était terrifiée, paralysée par la peur que ce conte de fées s'écroule du jour au lendemain... Le pire serait certainement qu'il s'arrête quand elle serait mariée avec lui. Elle ne supporterait pas qu'il l'abandonne après lui avoir passé la bague au doigt.

— Jures-tu de m'aimer jusqu'à la fin de tes jours ? dit-elle, les larmes aux yeux.

— Et au-delà. Même la faucheuse ne nous séparera pas.

— Je t'aime, Cameron, et j'aimerais sincèrement te dire oui, mais...

— Mais quoi, Catherine ? gronda-t-il plus fort qu'il ne l'aurait voulu, si bien que les invités autour d'eux leur jetèrent de petits regards en biais.

Les Hunters, qui valsaient non loin, se tinrent prêts à intervenir en cas de besoin. Abby pressentait Cameron tendu depuis le début de la soirée, si tendu même qu'elle avait peur pour son amie.

— Mais je suis effrayée, répondit Catherine alors que les gouttes commençaient à couler sur ses joues. Si tu me quittes un jour, que ferais-je ? Je pourrais supporter la perte d'un petit ami, pas celle de mon époux, avoua-t-elle dans un murmure à peine audible.

Cameron eut la poitrine qui se serra quand il devina sa détresse. Elle avait peur qu'il l'abandonne comme il l'avait si souvent fait auparavant avec les autres femmes. Mais, elle... jamais il ne pourrait. Jamais !

— Je t'aime plus que ma propre vie, pour hier, aujourd'hui et pour demain, lui jura-t-il en la collant tout contre lui. Si c'est juste pour ça que tu refuses, ce n'est pas une raison valable. J'aurais accepté le fait que tu ne m'aimes pas assez, mais pas ça, tu m'entends ? Jamais ! T'abandonner reviendrait à m'arracher le cœur.

Elle se plaqua à lui, nichant son visage contre son cou alors qu'il l'étreignait encore plus près. Il sentait que c'était le moment où jamais. Si elle refusait encore, il la laisserait tranquille... pour l'instant. Il prit son menton et l'obligea à lui faire face.

— Épouse-moi.

— Cameron, je...

— Je ne veux entendre qu'un oui ou un non sortir de cette bouche magnifique, la coupa-t-il en posant un doigt sur ses lèvres. Catherine, épouse-moi.

Alors, elle le regarda dans les yeux et y vit tout l'amour qu'il éprouvait pour elle. Elle hocha doucement la tête, et le cœur de Cameron explosa de bonheur.

— Je veux être sûr, souffla-t-il, la gorge serrée. Dis-le.

— Oui. Je le regretterai peut-être plus tard, mais oui. Fais de moi ta femme, Cameron Woodrof.

Il se jeta sur sa bouche pour un baiser des plus passionnés. Ils se retinrent quand ils se souvinrent de l'endroit où ils se trouvaient. Ils dansèrent, moulés l'un contre l'autre, profitant de leur instant, de cette bulle qui s'était créée autour d'eux et qui menaçait d'éclater à tout instant.

## Chapitre 19

Cameron vit, au loin, Alex Spencer lui adresser un rictus et lever sa coupe de champagne en sa direction. La décence voulait qu'il aille à sa rencontre... mais cela signifiait délaissier Catherine.

— Cate, murmura Cameron à l'oreille de cette dernière. Loin de moi l'envie de gâcher cet instant merveilleux, mais Alex est arrivé. Je me dois de le recevoir correctement.

— Je comprends, lui répondit Catherine doucement. Je viens avec toi. En tant qu'attachée de presse de ta société, je vais me présenter aussi.

Cameron lui sourit puis passa un bras possessif autour de sa taille. Elle ne faisait que l'épater un peu plus chaque jour. Catherine était faite pour les affaires, bien plus qu'elle ne le pensait. Il n'osait imaginer de quoi elle serait capable quand elle porterait son nom.

— Madame Woodrof, souffla-t-il, rêveur.

Catherine, qui avait entendu, haussa les yeux au ciel, amusée, mais ne prononça pas un mot, puisqu'ils étaient devant Alex.

— Cameron, le salua le milliardaire.

— Alex, bienvenue. Je vois que tu es venu. Je commençais à croire que tu n'en ferais rien, puisque je n'avais toujours pas ta réponse.

Les deux hommes se serrèrent la main, affichant chacun un air détendu. Catherine sentait pourtant qu'aucun des deux ne l'était vraiment. Alors qu'elle ouvrait la bouche pour se présenter – puisque son futur mari n'avait pas jugé utile de s'en charger –, Spencer reprit la parole.

— Il fallait bien préserver un peu l'effet de surprise, répliqua Alex avec un rictus carnassier. Tu croyais que j'allais louper un tel événement ? Tu viens t'installer sur mon territoire, et tu penses que je vais laisser passer ça sans réagir ?

— Ce n'est pas comme si tu avais le choix, de toute façon.

— Comme toujours, tu arrives, et tu te crois tout permis ! grogna l'autre.

— Oh, je t'en prie, Alex ! Ne me dis pas qu'un peu de concurrence te fait peur ? Tu devrais me remercier, au contraire. Ma présence ici va t'obliger à te dépoussiérer le cerveau pour tenter d'égaliser ma société.

Alex Spencer sourit. Un sourire à glacer le sang, tant il était plein de promesses toutes plus désagréables les unes que les autres. Catherine observait l'échange attentivement. Il était évident que les deux hommes avaient un passé commun, et pas des plus plaisants, vu l'ambiance glaciale.

— Toujours la même arrogance, Woodrof ! Déjà, à Harvard, tu étais comme ça, je vois que tu n'as pas beaucoup changé depuis tout ce temps.

— Au contraire. Tu verras, tu t'en rendras bientôt compte, rétorqua Cameron avec une moue sûre de lui.

— Je t'accorde une chose, tu as l'air de mieux choisir tes conquêtes, maintenant. Il semblerait que tu privilégies l'intelligence à la beauté, désormais. Quoique cette jeune femme allie parfaitement les deux, je dois bien l'avouer, déclara Alex alors qu'il déshabillait Catherine du regard. Je l'ai vue se démener une bonne partie de la soirée pour que tout se déroule sans accroc.

Cameron resserra son bras autour de la jeune femme et la colla plus à lui, un brin possessif. Catherine, agacée par la façon dont Alex Spencer l'avait ignorée jusqu'à maintenant, ainsi que par l'arrogance qu'il exhalait quand il s'adressait à Cameron, se dégagea tant bien que mal et s'avança pour serrer sa main.

— Catherine Armand, attachée de presse, ravie de vous rencontrer, dit-elle d'une voix tranchante.

— Catherine, quel doux prénom. Enchanté, lui répondit Alexander en lui faisant un baisemain. Quand vous en aurez marre de Woodrof, passez me voir. Je serais honoré de travailler en votre compagnie.

— Marre de Cameron ? Hum, non, je ne pense pas, riposta Catherine en affichant un rictus en coin. Vous savez, il est absolument parfait en tout, que ce soit dans les affaires ou le domaine privé.

— Pour le côté privé, je vous crois sur parole, pour les affaires, je jugerai bientôt.

— Alors, surveillez vos chiffres, monsieur Spencer, parce que Woodrof Industries vous fait désormais une concurrence directe. On va vous battre à plate couture. Il est temps que quelqu'un vous enlève cette arrogance dans laquelle vous semblez vous draper. On va vous faire descendre de votre piédestal, vous allez voir.

Cameron s'étrangla avec sa salive quand il entendit Catherine parler de cette façon à son ancien ami. Alex, lui, se contenta de sourire.

— Je sens qu'on va bien s'amuser, Woodrof. Catherine a raison sur un point, il était temps que quelqu'un vienne me faire de l'ombre. Je suis juste surpris que ce soit une femme qui ose me le dire en face. Si je peux me permettre un conseil d'ami, passe-lui la bague au doigt avant qu'un autre ne le fasse.

— C'est prévu, Alex, c'est prévu.

— Oh, eh bien, n'oublie pas de m'envoyer un faire-part. Je ne viendrais sûrement pas, mais je t'enverrais un cadeau.

— Vous pouvez le garder, lui répliqua Catherine avant que Cameron n'ait pu le faire. L'ouverture de ces bureaux signifie la fin de votre petit règne sur Atlanta. Occupez-vous de votre entreprise au lieu de penser à nous faire des cadeaux, parce qu'une chose est sûre, Monsieur Spencer, quand le moment sera venu de vous faire tomber, nous ne vous en ferons aucun.

Alex et Catherine se regardèrent dans les yeux pendant de longues secondes, menant une lutte acharnée pour savoir lequel laisserait tomber le premier. Ce fut Alex qui lui fit ce plaisir.

— Je te souhaite de réussir, Cameron, mais je ne me fais pas trop de soucis pour toi. Tant que tu auras cette tigresse à tes côtés, tout devrait aller pour toi. Catherine, le jour où vous voulez travailler pour moi, vous n'aurez qu'à me téléphoner, vous serez engagée dans la seconde, lui dit-il en lui embrassant de nouveau la main.

— Arrête de vouloir débaucher ma future femme, siffla Cameron, que le petit jeu d'Alex commençait sérieusement à irriter.

— Je ne fais que vouloir les meilleurs éléments, c'est tout, sourit-il avant de s'éloigner.

— Bon, et bah, voilà une bonne chose de faite, souffla Catherine. Au moins, maintenant, il sait à quoi s'attendre !

— Je pense, en effet, que ton message a été des plus clairs, répliqua Cameron en l'attirant à lui.

Ils échangèrent un baiser rapide avant de rejoindre la soirée et d'en profiter un peu, car à partir de demain, Catherine aurait une autre fête à préparer : son mariage !

\*\*\*

Le lendemain, justement, Catherine avait rendez-vous avec Abby pour lui apprendre la nouvelle avant de l'annoncer à la famille de Cameron. Catherine se commanda un café et prit une place sur la terrasse en attendant son amie. Quelques minutes plus tard, celle-ci arriva presque en courant.

— Désolée, désolée, lança-t-elle en se laissant tomber sur une chaise.

— T'en fais pas, Abby, j'ai l'habitude avec toi, maintenant, rit Catherine. D'où tu viens pour être aussi essoufflée ?

— Du laboratoire. J'ai fait une prise de sang ce matin. J'avais rendez-vous à 10h et, tu vois par toi-même, il est 11h30 : j'en sors tout juste. Bref ! Comment tu vas ?

— Bah, moi, ça va, lui dit Catherine d'une voix inquiète, c'est plutôt à toi que je dois le demander. Pourquoi tu as fait une prise de sang ?

Abby s'empourpra alors d'une jolie teinte rosée et lança un coup d'œil alarmé aux alentours avant de lui répondre.

— Bon, voilà, Logan ne voulait pas que j'en parle, mais tu me connais, moi et

les secrets...

— Ça fait deux.

— Exactement, donc je t'en parle. Logan et moi, on essaye d'être parents.

— Je suis si heureuse pour vous deux ! s'exclama Catherine, folle de bonheur pour eux.

— Oui, bon, rien n'est fait encore, mais, comme j'ai un peu de retard, je me dis que peut-être... Le test était positif, mais c'est jamais super fiable ces trucs-là, une analyse en revanche...

— Tu as tes résultats quand ? On peut aller les chercher ensemble, si tu veux.

— Tu ferais ça ? lui demanda Abby.

— Bien sûr, confirma Catherine en lui serrant la main. Je crois que le café que je t'avais commandé sera pour moi, alors.

— Non, mais ça va pas ou quoi ? Je veux mon café et tout de suite ! Tant que je ne suis sûre de rien, je ne change pas ma façon de vivre... je ne voudrais pas être déçue au cas où ça serait négatif, tu comprends ?

Elles parlèrent de tout et de rien pendant plus d'une heure. Avec tout ça, Catherine ne lui avait toujours pas annoncé sa nouvelle à elle.

— Abby... j'ai moi aussi quelque chose à te dire, commença Catherine, hésitante.

— Tu n'es pas enceinte, au moins ?

— Quoi ? Non, rit Catherine. On a le temps, avec Cameron, pour penser aux enfants. Hier soir, lors de l'inauguration, il m'a fait sa demande une nouvelle fois. Enfin, je devrais dire cinq fois, en fait. J'ai dit oui. Cameron et moi allons nous marier.

Abby mit une paume devant sa bouche, tentant de masquer sa surprise.

— C'est génial, Cate. Je sais que je t'avais encouragée à dire non, mais je suis

ravie que tu ne m'aies pas écoutée.

— C'est vrai ? Tu es heureuse pour nous ? Qu'est-ce qui t'a fait changer d'avis ? s'enquit Catherine, intriguée d'un tel revirement de comportement.

— J'ai vu la façon dont il te regardait hier soir. Tu l'aurais vu avant que tu n'entres dans la pièce ! Il cherchait ses mots, on ne pigeait rien à son discours et tout à coup, BOUM, tu arrives et là, il se métamorphose complètement. Il te dévorait du regard, crois-moi, il est plus qu'accro. Le laisser t'échapper serait une belle erreur.

— Merci, Abby, souffla Catherine, émue. C'est important que tu approuves mes choix, tu sais. Tu es comme une sœur pour moi, alors...

Catherine ne put terminer, tant la boule qu'elle avait dans la gorge avait pris de la place.

— Je comprends, t'en fais pas. Je suis ravie pour vous deux.

— Est-ce que tu voudrais, dans ce cas, me faire l'honneur d'être mon témoin ?

— Je... bien sûr ! s'écria Abby en lui sautant au cou. Tout ce que tu voudras !

— Tant mieux, parce que je vais avoir besoin de ton expérience pour préparer ce mariage.

Abby commença alors à lui donner les meilleures adresses de boutiques de la ville. Elles parlèrent pendant des heures, buvant café sur café. Elles passèrent une bonne partie de la journée ensemble, puis se rendirent toutes les deux au labo pour récupérer les résultats d'Abby. Celle-ci entra et en sortit quelques minutes plus tard en larmes.

— Je suis désolée, ma chérie, la réconforta Catherine en la prenant dans ses bras. La prochaine fois, ça sera la bonne, tu verras. Faut juste dire à Logan de travailler plus dur, c'est tout.

— Non... non, murmura Abby en secouant la tête alors qu'elle pleurait toujours. Je... je vais être maman. Catherine... je suis enceinte !

— Bah, pourquoi tu sanglotes, alors ? T'es bête, toi, voilà que je pleure aussi

maintenant.

Les deux femmes se sourirent à travers leurs pleurs tandis qu'Abby assimilait doucement l'information.

— Je vais être maman.

— Et une super ! s'exclama Catherine en la serrant contre elle. Allez, file, rentre chez toi annoncer ça à ton mari. Il ne va pas en revenir, je le sens !

Pendant ce moment-là, Cameron tentait tant bien que mal de maintenir sa mère en place. Elle avait deviné la grande nouvelle et utilisait tous les moyens possibles pour le faire avouer. Cameron priait le ciel de lui venir en aide et de faire en sorte que Catherine ne tarde plus trop, sinon il ne donnait pas cher de sa grande annonce.

Une demi-heure plus tard, Catherine sonnait à la villa d'Ellen. Elle avait juste eu le temps d'un passage rapide par le loft pour enfiler une robe un peu plus classe que son jean et chemisier qu'elle avait portés toute la journée. Elle savait qu'il aurait sans doute préféré qu'elle le retrouve directement ici après son entretien avec Abby, mais elle voulait faire bonne impression sur ses futurs beaux-parents.

Cameron lui ouvrit et ne put s'empêcher de l'embrasser passionnément quand il la vit. Catherine le repoussa, gênée à l'idée d'être surprise. Elle salua tout le monde, puis Cameron noua ses doigts aux siens et se lança.

— Papa, maman, Ellen. Vous vous doutez que si j'ai insisté pour qu'on soit tous réunis ce soir, ce n'est pas pour rien. J'ai... on a quelque chose à vous annoncer.

— Je le savais ! s'exclama Clarissa alors qu'elle pleurait déjà.

Ellen entoura sa sœur et lui serra la main, sentant elle aussi ce qui allait suivre.

— Hier soir a été l'une des plus belles soirées de ma vie. Par l'inauguration qui s'est extrêmement bien déroulée, mais pas seulement. Catherine a accepté de m'épouser, dit-il alors que sa voix tremblait légèrement.

Catherine leva vers lui un regard empli d'amour et de tendresse, qu'il lui

rendit bien. Clarissa hurla presque de joie quand Cameron eut fini son petit speech. Elle étreignit son fils, puis celle qui allait devenir sa bru. Ellen félicita elle aussi les futurs mariés alors que son père était resté légèrement en retrait. Il préférait laisser les femmes et leur effusion de sentiments avant de congratuler lui-même les fiancés.

— Montre-moi ta bague, demanda Ellen à Catherine. Je suis sûre qu'elle est superbe.

— Eh bien, commença Catherine, ça s'est passé assez vite, on n'a pas eu le temps d'en choisir une...

Cameron souriait dans son coin : il attendait le bon moment pour lui faire la surprise. Il n'avait pas prévu qu'Ellen lui tende une perche aussi rapidement.

— Que tu croies, Catherine, souffla-t-il en sortant un petit écrin de sa poche.

— Cam, murmura Catherine, émue de nouveau.

— C'est ta dernière chance de te défiler, Armand, après ça sera trop tard, et tu m'appartiendras pour l'éternité.

Cameron ouvrit la petite boîte devant Catherine et révéla alors son contenu à la vue de tous : une magnifique bague en or blanc ornée d'un solitaire sur un anneau serti de diamants.

— Catherine, je t'ai demandé de m'épouser de nombreuses fois avant que tu dises oui. Je dois t'avouer que j'ai peur que tu reviennes sur ta décision, mais je me lance quand même. Veux-tu m'épouser ? dit-il en posant un genou au sol.

— Oui, bien sûr que oui, hoqueta-t-elle, en larmes.

Cameron lui passa l'anneau au doigt et, une nouvelle fois, sa famille les félicita. La soirée ne fut que fête et conversation pour le mariage. Plus ils en parlaient, plus il leur semblait évident que la cérémonie devait avoir lieu dans l'intimité. De par leur notoriété, les Woodrof attireraient beaucoup de monde, et aucun ne voulait voir les noces de leur fils emplies de paparazzis et de journalistes.

Cameron et Catherine arrêtaient leur choix sur la date. Leur union aurait lieu

dans neuf mois, de façon à ce que cela coïncide avec leur rencontre. Ainsi, ce jour serait à jamais marqué dans leur mémoire.

En quelque sorte, la boucle était bouclée, l'histoire terminée.

# Épilogue

*Neuf mois plus tard*

-

Beaucoup de choses avaient changé depuis les fiançailles, sauf une : Cameron et Catherine étaient aussi fous l'un de l'autre. Et cela serait encore le cas durant un long moment. Ils allaient, après tout, se dire oui dans très peu de temps.

Tous les deux travaillaient toujours ensemble. Catherine faisait un boulot du tonnerre, pour la plus grande fierté de Cameron, qui la présentait déjà comme sa femme à qui voulait l'entendre.

Catherine se plaisait dans son job, bien plus que ce qu'elle aurait pensé. Bien sûr, le journal lui manquait un peu, surtout quand elle devait s'y rendre pour préparer les conférences de presse, ou simplement partager quelques tuyaux et infos précieuses avec Larry comme elle le lui avait promis avant de partir.

Elle en profitait alors pour voir Abby. Enfin, c'était avant que celle-ci ne soit en congé maternité. Abby avait en effet donné naissance à des jumelles un mois plus tôt. Les deux princesses, du haut de leurs cinq semaines, menaient déjà leur père par le bout du nez.

Logan en était complètement gaga. Abby en souriait, elle songeait déjà à l'avenir, quand elles auraient quatre ou cinq ans. Logan s'en mordrait les doigts, elle en était sûre. Et puis, avec trois filles à la maison, il avait intérêt à se tenir à carreau !

Abby avait passé beaucoup de temps pendant sa grossesse avec Catherine. Il faut dire qu'elle avait interdiction formelle de bouger dès le début de son second trimestre, chose très dure pour elle. Pour compenser, Catherine la visitait chaque jour et, ensemble, elles organisaient le mariage du siècle.

Catherine aimait ces moments-là, mais elle devait bien avouer qu'Abby était épuisante. Elle était tellement frustrée de rester couchée qu'elle se vengeait sur

les autres. Cameron félicita d'ailleurs à plusieurs reprises Logan pour son courage. Le pauvre lui avait appris que la seule fois où il avait osé demander à Abby de se calmer un peu, elle lui avait hurlé dessus, lui rappelant que si elle était dans cet état, c'était sa faute. À lui et uniquement à lui. Logan prenait donc son mal en patience en priant pour que les semaines filent plus vite. Mais elles étaient d'une lenteur exaspérante.

Puis enfin, un matin, il avait reçu un appel l'informant qu'Abby avait perdu les eaux. À compter de l'instant où il avait contemplé ses filles, il avait oublié les mois d'enfer qu'Abby lui avait fait vivre, provoquant ainsi, bien malgré lui, la jalousie de Cameron. Depuis quelques semaines, il tannait Catherine pour assurer lui aussi la descendance des Woodrof, mais Catherine restait ferme.

— Écoute-moi bien, Cam, il est hors de question que je me marie si je ressemble à une baleine, clamait-elle avec un doigt menaçant. Alors, tu choisis : soit je t'épouse, soit on a un enfant.

Catherine affichait un sourire en coin sadique, car elle savait Cameron piégé. Il avait finalement choisi de l'épouser et de lui faire un enfant dès la nuit de noces.

Catherine avait pris la décision de libérer sa maison. Elle s'y était résolue quand elle avait pris conscience qu'elle n'y habitait plus depuis près de quatre mois. Elle avait voulu la garder au cas où... mais Abby lui avait ouvert les yeux.

— Tu vas te porter la poisse, si tu gardes cet appart. En t'y accrochant, c'est comme si tu refusais une partie de ton cœur et de ta confiance à Cameron. Votre histoire commence, pourquoi penses-tu déjà au pire ? lui avait-elle déclaré un matin.

De là, Catherine avait emballé le peu d'affaires qu'il restait sur place et avait restitué les clefs. Cameron n'avait rien dit, mais son cœur avait explosé de joie. Il avait toujours eu peur qu'elle le quitte du jour au lendemain, comme si elle ne croyait pas vraiment en eux. Pour tous les deux, ce geste signifiait beaucoup, pourtant aucun n'en avait parlé à l'autre. C'est ce qui rendait leur couple si unique, sans aucun doute. Ils avaient affronté ensemble le raz-de-marée médiatique que l'annonce de leur mariage avait suscité. Cameron n'avait pas imaginé que cela générerait un tel buzz, et pourtant.

Dès le lendemain de l'article – rédigé par Abby Hunter-Lenar, il va sans dire

–, le moindre de ses déplacements était une vraie excursion. Il avait même dû engager un garde du corps pour Catherine, tant il craignait désormais pour sa sécurité. La pauvre était passée de l’anonymat le plus total à la future Madame Woodrof en l’espace d’une nuit, sans rien comprendre à ce qui lui tombait dessus.

Les journaux, qui l’avaient aperçue au bras de Cameron à plusieurs reprises, s’intéressaient déjà légèrement à elle. Voir Cameron plus de deux fois avec la même fille était après tout un exploit, elle pensait donc pouvoir gérer... il n’en était rien.

Heureusement pour eux, tout cela s’était calmé assez vite. Les Woodrof avaient en effet tout fait pour mettre leur fils et sa fiancée à l’abri, n’hésitant pas à menacer les patrons des quotidiens de sévères poursuites s’ils ne lâchaient pas la bride au couple. Les choses s’étaient donc un peu tassées.

Cameron et Catherine voulaient que leur union reste la leur, et non qu’elle soit étalée dans tous les canards à scandales. Pour que cela soit possible, ils avaient loué une petite île privée dans les Caraïbes. Les convives, en plus d’assister à un mariage, pourraient ainsi passer quelques jours de vacances.

Pour les invités, cela avait été très simple également. La famille proche et les amis, soit une vingtaine de personnes au total. Cameron avait souhaité convier Morgane et ses parents, mais ceux-ci avaient refusé, trouvant que leur place n’y était pas.

La petite Morgane avait retrouvé une vie normale, elle avait encore de la kiné, mais n’avait désormais plus besoin de béquilles. Cameron l’avait revue à plusieurs reprises depuis l’inauguration du centre. Il s’était attaché à elle, comme elle à lui. Son lien avec Morgane le poussait encore plus à avoir des enfants. La fillette lui avait enseigné, à ses dépens, combien l’enfance était belle et précieuse.

Ellen, quant à elle, avait fait son bout de chemin aussi. Elle travaillait toujours avec son neveu, bien sûr, mais s’était trouvé une passion qui lui occupait tout son temps libre. Cette passion n’était autre qu’un homme. Josh était le père d’une de ses pensionnaires.

La jeune femme n’allait plus en cours depuis quelques jours. Celui-ci, inquiet de ne pas avoir de ses nouvelles, avait débarqué à la fac qui lui avait alors appris

que sa progéniture vivait à l'extérieur du campus. Josh avait déboulé chez Ellen, bien décidé à lui demander des explications, mais il avait été charmé par la beauté de cette dernière.

C'était peut-être sa fougue qui l'avait séduite, après tout. Josh avait tambouriné à sa porte, hurlant qu'il voulait voir sa fille. Ellen avait aperçu la gamine terrorisée et avait fait barrage pour la protéger. Josh, surpris qu'on lui tienne tête, avait accepté le verre offert par Ellen afin que tous deux puissent discuter tranquillement. Ils s'étaient revus à de nombreuses occasions, et ce qui devait arriver arriva. Ellen rayonnait de bonheur. Qui aurait cru qu'accueillir des étudiants lui aurait permis de trouver l'amour ?

Et l'amour régnait aussi en maître dans le couple Nora-Gwaine. Ce dernier avait accepté un poste fixe de photographe, refusant désormais de quitter le pays. Certes, il était moins bien payé, mais qu'importe, Nora était sa priorité. Elle enseignait toujours le dessin au centre de rééducation et secondait même parfois Rebecca à la direction. Souvent, la jeune femme déjeunait avec Catherine ou Cameron, et ces derniers avaient remarqué son épanouissement. Nora respirait le bonheur, c'était agréable de la sentir si heureuse après les épreuves qu'elle avait endurées.

Nora et Gwaine vivaient ensemble et avaient désormais en projet d'avoir des enfants. Malheureusement, elle apprit qu'elle ne pourrait porter la vie. Nora avait fondu en larmes. Gwaine avait alors pris plusieurs jours pour rester avec elle et lui remonter le moral, en vain. Elle déprimait un peu plus chaque jour, chose renforcée par le fait qu'Abby était enceinte jusqu'aux dents. Nora n'avait pas voulu en parler à son entourage, si bien que ses amis la voyaient dépérir sans savoir pourquoi. Alors, Gwaine avait décidé de tout tenter.

— Cameron, j'ai besoin de ton aide, avait-il dit en entrant dans son bureau.

— Gwaine, salut. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? lui avait demandé le grand blond en l'invitant à s'asseoir.

— Voilà, je sais que c'est délicat, et je t'avoue que je ne suis pas à l'aise avec cette idée, mais je n'ai pas d'autre option.

— Crache le morceau, tu me fais peur.

— Nous avons appris il y a quelques jours que Nora ne pourrait jamais avoir

d'enfant. Son utérus a été abîmé quand elle a eu son accident.

— Je suis désolé. Je pense moi-même à avoir des enfants, je comprends ce que tu peux ressentir.

— Merci, avait repris Gwaine, mal à l'aise. Nora passe son temps à pleurer, elle ne mange plus, ne dort plus, elle est complètement anéantie par cette nouvelle. Alors, j'ai pensé à l'adoption.

Cameron l'avait regardé en gardant le silence, le priant de poursuivre.

— Je me suis renseigné avant d'en parler à Nora. Je voulais être sûr que l'on puisse être candidats, je ne voulais pas lui faire une fausse joie. Bref, l'agence est OK. Le fait que Nora soit en fauteuil ne leur pose pas de problème, vu que moi je suis là, mais en fait... enfin, je suis gêné de te demander ça, mais...

— De combien as-tu besoin ? l'avait coupé Cameron, qui avait compris où il voulait en venir.

— T'es sérieux ? Tu serais prêt à m'aider ?

— J'ai déjà côtoyé des couples qui cherchaient à adopter. Ils y ont passé leurs économies. Je vous connais, vous êtes mes amis, je sais très bien que vous n'avez pas une telle somme.

— Je... merci, avait soufflé Gwaine, les larmes aux yeux. Je te rembourserai, avec des intérêts, ça va de soi.

— On verra ça plus tard, t'en fais pas. Vous avez été là pour moi quand j'ai eu besoin de soutien, c'est un juste retour d'ascenseur. Et puis, si Catherine ne pouvait pas, je pense que je ferais tout pour la combler, quitte à mettre mon ego de côté.

Cameron avait fait un chèque à Gwaine, de quoi couvrir tous les frais et assurer au cas où il y aurait de nouvelles dépenses. Gwaine avait fixé ce rectangle de papier pendant de longues minutes, refusant d'y croire, puis il avait attiré à lui Cameron pour une étreinte.

— Si tu dis à Catherine que tu m'as pris dans tes bras, t'es un homme mort.

Les deux jeunes hommes avaient éclaté de rire avant de boire un verre pour fêter leur accord, qui devait rester strictement entre eux.

Quelques semaines plus tard, Gwaine remettait à Nora les imprimés pour l'adoption, ils étaient officiellement inscrits sur les listes d'attente. Elle avait dès lors repris une santé de fer pour être en mesure de faire bonne figure aux nombreuses visites qu'elle aurait avec l'agence. Les délais étaient longs, mais, maintenant, ils étaient prêts à tout pour avoir un enfant. Catherine avait pleuré de joie en apprenant la nouvelle. Gwaine s'était bien gardé de lui dire que son futur mari les avait aidés, à sa manière. Cameron s'était chargé de le faire lui-même, ne voulant plus aucun secret entre Catherine et lui.

— C'est très généreux, ce que tu as fait, Cam.

— C'est rien du tout, c'est nos amis, je devais les aider.

— Pourtant, tout le monde ne l'aurait pas fait. Généreux, une raison de plus pour que je t'épouse.

— Dans moins d'un mois, tu seras madame Cameron Woodrof. Tu m'appartiendras, corps et âme.

— Âme, c'est sûr, le corps, ça...

Cameron lui avait alors montré comment son corps lui appartenait déjà. Et le mois qui les séparait de leur union était vite passé, si bien que, ce matin, tous avaient embarqué à bord du jet de Woodrof Industries. Abby, Logan et les jumelles. Nora et Gwaine, évidemment. Ellen et Josh, qui avait accepté d'être de la partie, les parents de Cameron, ainsi que quelques autres amis proches.

Ils atterrirent de longues heures plus tard. Cameron vérifia que les bagages avaient bien supporté le vol, surtout son costume et la robe de Catherine, pour laquelle il avait eu interdiction formelle d'approcher à moins de dix mètres, Abby veillant dessus comme Cerbère sur les Enfers.

Tout le monde rejoignit les petits bungalows réservés pour l'occasion et se fit un plaisir de poser enfin les valises avant d'aller découvrir l'île. Il en fut ainsi durant deux jours avant qu'Abby ne leur rappelle qu'ils étaient là pour une union et non du tourisme. Elle prit en main la direction des opérations et mit la touche finale à l'organisation.

\*\*\*

Le matin du mariage, tout le monde était dans un état de nerf affreux. La cérémonie aurait lieu en fin d'après-midi sur la plus belle plage de l'îlot, où un prêtre local officierait. Abby s'était occupée d'installer le buffet avec l'assistance de Clarissa. Logan et Robert, quant à eux, soutenaient du mieux qu'ils pouvaient Cameron. Il avait revu ses vœux, vérifié qu'il avait bien les alliances et tournait maintenant comme un lion en cage. Nora se consacrait aux jumelles avec Josh alors qu'Ellen aidait Catherine à se préparer. Abby, comme à son habitude, vint vérifier que tout était en ordre.

— Tu es sublime, déclara-t-elle en voyant Catherine dans sa robe.

— Merci, Abby, murmura cette dernière alors que les larmes perlaient au coin de ses paupières.

— Ah, non ! s'écria la brune. Hors de question que tu pleures ! Pas avant d'avoir dit oui, du moins ! Tu es splendide, et je sais aussi que tu es émue, mais retiens-toi, pitié.

— Dis-moi, Abby, c'est bien toi qui pleurais toutes les larmes de ton corps le jour de tes noces ? répondit Catherine avec sarcasme.

— Oui, et tu as vu le résultat ? Du mascara sur la robe, crois-moi, ça craint !

Les deux femmes se mirent à rire, et Abby proposa à Catherine de fermer le bustier de sa tenue. Cette dernière était dans les tons blancs avec des touches de vert par endroits. C'étaient les couleurs que Cameron et Catherine avaient choisies. Le blanc pour la pureté de leur union, le vert pour que l'espoir et l'équilibre règnent toujours dans leur couple.

Abby remit les boucles de Catherine bien à leur place et lui tendit son bouquet avant de l'embrasser et de quitter la petite tente où elle s'était changée. Catherine souffla un bon coup et retrouva Logan à l'extérieur. Le jeune homme lui proposa son bras et, ensemble, ils avancèrent sur le sable fin parsemé de pétales de roses.

Catherine ne put s'empêcher de s'émerveiller sur la beauté des lieux. Le soleil descendait doucement dans le ciel, des torches avaient été allumées ici et là, donnant une atmosphère chaude à l'endroit et puis... Cameron. Les pleurs coulèrent sur le visage de Catherine quand elle l'aperçut au bout de ce chemin. Il avait lui aussi revêtu les tons de leur union. Son costume entièrement blanc était cassé par la cravate verte qu'il portait.

Alors que Catherine arrivait à hauteur de Cameron, une douce musique s'éleva. Catherine chercha des yeux la source et vit Abby lui faire un grand sourire, tentant de cacher de son mieux le poste CD qu'elle avait derrière elle.

L'émotion étreignit la future mariée quand Gwaine la photographia. Tous ses amis s'étaient donné un mal de chien pour lui offrir le mariage parfait malgré le fait qu'ils soient sur une île quasi déserte. Logan baisa le front de Catherine et la laissa à son futur époux, qui rayonnait de bonheur.

Parmi les invités, on pouvait entendre Ellen et Clarissa renifler doucement alors que les jumelles gazouillaient. Le prêtre commença la cérémonie par les textes habituels puis vint enfin le moment de l'échange des vœux et des alliances. Gwaine mitraillait littéralement la scène, le couple aurait des centaines de clichés. Cameron prit l'anneau de Catherine et se lança :

— Catherine, qui aurait cru qu'on en arriverait ici le jour où on s'est rencontrés ? Certainement pas moi, rit-il. On a appris à se détester avant de s'aimer. Pourtant, si on me donnait la chance de pouvoir tout recommencer, je ne changerais rien. J'aime notre histoire, elle est hors du commun et pleine de rebondissements, mais c'est nous. Elle est fidèle au couple que l'on forme aujourd'hui. Au cours de ma vie, et ce n'est un secret pour personne, j'ai eu des dizaines, pour ne pas dire des centaines, d'aventures. Aucune femme n'a eu d'impact sur ma vie. Il aura fallu que je te rencontre pour savoir ce que voulait dire aimer. Aimer vraiment, de tout son être. Tu as bouleversé mon existence, Catherine. Je sais que tu ne t'en rends pas compte, mais c'est pourtant la vérité. C'est pourquoi aujourd'hui, devant nos amis et notre famille, je me lie à toi pour l'éternité, car même la mort ne nous séparera pas.

Il mit la bague à l'annulaire d'une Catherine en larmes et pourtant lumineuse comme jamais. Elle avait un sourire resplendissant. Ne pas se jeter au cou de Cameron lui demanda un effort extraordinaire. Elle prit son alliance et prononça elle aussi ses vœux.

— Tu as parlé de notre rencontre, j’ai su à l’instant même que notre relation évoluerait. Je n’étais pas sûre du sens dans lequel elle le ferait, car après tout, après avoir pris un café brûlant sur la tête, j’aurais pu te haïr pour le reste de mes jours, pourtant... vois où nous en sommes aujourd’hui. Je t’ai changé, je le sais, mais la réciproque est vraie aussi. Tu as fait de moi une femme plus forte, jamais je ne te remercierai assez pour tout ça, déclara Catherine. Le dictionnaire définit le vœu comme une promesse faite à une divinité ou à soi-même. Aujourd’hui, Cameron, je te fais une promesse : celle de t’aimer et de te chérir chaque jour que Dieu fera, car il n’y a qu’auprès de toi que je souhaite les passer. Je te promets de rester à tes côtés, qu’importe ce que l’avenir nous réserve. Que l’on soit riche ou pauvre, mon amour ne faillira pas. Jamais. Je suis à toi, pour hier, pour aujourd’hui, mais surtout pour demain.

Elle passa l’anneau au doigt de Cameron et, avant que le prêtre ne les autorise à s’embrasser, Catherine attrapa Cameron par la cravate et l’attira à elle pour un baiser des plus fougueux, plein de promesses quant à leur première nuit en tant que mari et femme.

Le pasteur leur fit signer les papiers, ainsi qu’à Abby et Robert qui étaient les témoins de cette union, et la fête put enfin commencer. Les époux Woodrof se prêtèrent à une séance photo avec toute la famille, seuls, puis découpant leur gâteau.

Les jeunes mariés ouvrirent le bal sur une plage de sable fin devant le soleil couchant, sous les yeux de leurs proches. Ils restèrent collés l’un à l’autre, oubliant le monde qui les entourait. Ils durent pourtant s’arrêter un moment le temps d’avaler quelque chose, après quoi ils dansèrent encore et encore, se murmurant des mots doux.

— On est mariés, souffla Cameron à l’oreille de celle qui était maintenant sa femme.

— Pour toujours, oui, affirma cette dernière.

— Je t’aime, Catherine. Plus que ma propre vie, j’espère que tu le sais.

— Je le sais, Cam, et c’est pareil pour moi.

Elle reposa sa tête sur son torse et resta ainsi un long moment, dansant, en écoutant le cœur battant la chamade de son époux. Elle ferma les yeux et pleura

en se disant que les contes de fées existaient bel et bien. Il suffisait juste d'y croire suffisamment fort pour qu'un jour ils se réalisent.

Vous pouvez suivre l'auteur sur Facebook :

<https://www.facebook.com/EnelTismae/>

également la maison d'édition : <https://www.facebook.com/SKeditions/>

Les Editions Sharon Kena

[www.leseditionssharonkena.com](http://www.leseditionssharonkena.com)

3 rue de la source - 57340 Morhange

dépôt légal : janvier 2018

N° ISBN : 978-2-8191-0266-3

Photographie de couverture : Depositphotos

Illustration de couverture : Feather Wenlock